Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Typhon Sur Miami

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan attendit la dernière seconde avant de braquer le volant de toutes ses forces, lançant la voiture dans une courbe en épingle à cheveux tout en partageant son attention entre la route isolée dans le désert et le rétroviseur. Une grosse voiture freina derrière lui, franchissant rapidement le croisement, ratant le virage et glissant sur le macadam, et ses quatre phares brillèrent de nouveau dans le rétroviseur de Bolan. Celui-ci sourit avec cynisme, poussa à fond l'accélérateur, sortit un lüger, ôta le cran de sûreté, et posa l'arme près de lui sur la banquette, réalisant qu'il avait trop traîné à Phoenix.

La silhouette sombre d'un complexe de bâtiments industriels se découpa sur l'horizon du désert. L'esprit de Bolan fit un bond en avant, cherchant à analyser la situation. La route se terminait probablement là. Si tel était le cas, il espérait seulement qu'il n'y avait pas d'enceinte, sinon il était coincé, seul sur une route en cul-de-sac qui l'exposerait à une mort certaine. Presque trop tard, à 170 à l'heure, il dépassa une signalisation et vit apparaître dans ses phares une clôture en grillage épais. Cherchant à tout rompre une solution, il se mit debout sur les freins, coupa ses phares et se battit avec la petite voiture qui dérapa jusqu'à la clôture avant de s'immobiliser. Alors, il recula immédiatement, s'engageant sur le sol sablonneux et s'arrêta à une bonne distance du macadam. Il laissa tourner le moteur., sauta de la voiture, lüger au poing, et courut jusqu'à la clôture. La voiture qui l'avait pris en chasse ne se trouvait plus qu'à une centaine de mètres lorsqu'il finit de briser les réflecteurs du portail avec la crosse du lüger.

Quelques secondes plus tard il se retrouvait auprès de son véhicule, penché à l'intérieur, la main sur l'interrupteur des phares. La lourde voiture de ses poursuivants semblait avaler la route lorsqu'elle dépassa à toute vitesse la signalisation, puis elle sembla hésiter, à mi-chemin du portail, avant de baisser le nez avec de terribles crissements de pneus. Comprenant qu'il ne pouvait arrêter le véhicule emballé avant l'impact, le conducteur tenta néanmoins d'éviter le choc en braquant le volant à la dernière seconde. La

grosse voiture se planta dans le portail de travers, sectionna une poutre en acier, amorça un tonneau, puis fut rejetée violemment par le grillage résistant. Les deux portières du côté de Bolan s'ouvrirent sous le choc, et un homme fut projeté du siège arrière. Il s'étala sur le macadam et ne bougea plus.

Bolan avait mis ses phares, illuminant l'autre voiture, et courait, lüger au poing, vers l'amas de tôle froissée avant même que la voiture ne se soit immobilisée. Un homme corpulent au visage ensanglanté sortit en titubant du véhicule accidenté, fixa les phares de Bolan, puis sortit un pistolet avant d'essayer de se mettre à l'abri. Le lüger aboya, et l'homme s'affaissa après avoir fait deux pas. Bolan se dirigeait déjà de l'autre côté, tirant deux coups rapides sur les deux hommes à l'intérieur.

Le klaxon se mit à rugir, perpétuant le vacarme qui avait troublé le silence du désert. Bolan avança prudemment. L'homme sur la banquette arrière avait pris une balle dans le cou; près de lui il y avait un 45 automatique, et un fusil à canon scié se trouvait à ses pieds. Le conducteur avait visiblement le cou cassé en plus d'une balle dans l'épaule. L'homme qui avait été éjecté au moment du choc, gisait par terre, gémissant faiblement, les lèvres couvertes de mousse rougeâtre. Le premier du groupe qui avait reçu les attentions de Bolan avait un projectile dans le cœur.

Un véhicule, muni d'un phare bleu sur le toit, approchait, venant du complexe industriel. Bolan arracha les papiers d'enregistrement de la voiture accidentée et retourna au pas de course vers la sienne. Il coupa les phares et démarra précipitamment; les rallumant près de la grande route. Il fit un arrêt bref au croisement pour examiner les papiers qu'il avait pris dans l'autre voiture. Il poussa un grognement étouffé. Une colère froide commençait à remplacer l'excitation d'avoir survécu. La voiture était enregistrée au nom de John J. Portocci; l'adresse se trouvait dans une banlieue de Phoenix. Bolan reconnaissait ce nom. Johnny (le Musicien) Portocci était le numéro deux d'une Famille de Phoenix.

S'il y avait une vérité que Bolan avait apprise au Viêt-Nam, c'était que l'agresseur détient toutes les cartes si le défenseur se contente de réagir et de se contenir. Bolan avait été en position de repli depuis deux semaines, depuis la fin de la bataille à Palm Springs

avec la Famille DiGeorge. Il en avait assez de « réagir » et il se faisait à l'idée que le seul moyen de se tirer de l'Arizona était peut-être de foncer à travers le tas à pleine puissance.

Maintenant que les coups de feu avaient été échangés, la police d'Etat allait sûrement se mêler de l'histoire. Des barrages routiers dans l'Arizona presque désert pouvaient se révéler extrêmement ennuyeux.

Bolan soupesa en réfléchissant la carte d'enregistrement, regarda vers l'est, puis soupira avec résignation avant de tourner la voiture vers l'ouest. Vers Phoenix. Un souvenir éloigné se présenta alors à son esprit, un détail qu'il avait remarqué dans une étude sur l'antiquité, le phénix était l'oiseau de feu de la mythologie égyptienne, le symbole de la régénération et de la résurrection. Bolan se mit à sourire et poussa à fond la petite voiture de sport sur le chemin de la ville.

La résidence à deux étages de Johnny le Musicien était de style méditerranéen et située à une cinquantaine de mètres en retrait de la rue. Le quartier était extrêmement résidentiel, tout en chemins circulaires, et en villas somptueuses. Bolan se demanda vaguement si Portocci avait été accepté par le gratin local, tandis qu'il passait devant la villa pour inspecter la maison du sous-chef de la Mafia. Plusieurs voitures étaient garées dans le chemin circulaire devant la maison. Une limousine était rangée devant le garage rattaché à la maison par un passage ouvert, et il y avait des chambres au-dessus du garage. Un énorme spot illuminait le devant de la maison et un peu de lumière filtrait des fenêtres du rez-de-chaussée.

Le premier étage de la villa ainsi que l'appartement au-dessus du garage étaient éteints. Deux hommes s'appuyaient contre l'aile d'une des voitures garées devant la maison, éclairés par le faisceau du spot.

Bolan les dépassa, tourna au premier croisement et gara sa voiture. Le quartier était calme et peu éclairé. Bolan retira la veste de son costume, prit une combinaison noire sur la banquette arrière et sortit dans la rue pour l'enfiler. Il boucla sur ses hanches une ceinture avec une gaine à rabattant, mit un silencieux sur le lüger, rechargea et vérifia ses chargeurs. Puis il enfila des chaussures

légères à semelles de crêpe et se fondit dans l'obscurité. Quelques instants plus tard, Bolan se laissait tomber dans le parc derrière la villa de Portocci et se cachait silencieusement dans l'ombre d'une palissade en bois latté au-delà de laquelle se trouvait la piscine.

Celle-ci était vide et mal entretenue : Un homme entièrement vêtu, assis au bout d'un petit plongeoir, les pieds se balançant, la tête rejetée en arrière, regardait apparemment les étoiles. Bolan l'observa pendant une minute entière, remarquant un objet posé en travers de ses genoux, et cherchant la meilleure tactique. Ayant pris sa décision, il se saisit d'un morceau de bois pourri qui était tombé de la palissade et l'expédia dans l'ombre du patio de l'autre côté de la piscine. Le morceau de bois tomba par terre avec peu de bruit et glissa quelques mètres.

L'homme au bout du plongeoir réagit instantanément, se mettant sur les genoux, et fixant maladroitement l'obscurité tout en ramenant à hauteur de poitrine le petit fusil. Bolan se mit à découvert à quelque dix mètres du plongeoir, le lüger à bout de bras et fit :

— Hé !

Le garde se retourna avec un grognement, essayant de tourner également son arme. Le lüger se cabra dans la main de Bolan, et un « Phutt ! » sourd sortit du silencieux. La tête du garde fut grotesquement rejetée en arrière, et l'homme avec son fusil fit une pirouette gracieuse avant de disparaître. Le fusil tomba avec fracas sur le ciment et glissa sur le fond. Bolan s'était déjà lancé à découvert et complétait le tour de la piscine. Il arriva dans l'ombre du garage à l'instant où un autre homme se pencha à la fenêtre de l'appartement du dessus pour appeler :

— Al ! Al ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Le lüger de Bolan siffla de nouveau, et le second corps s'envola, tombant presque à ses pieds. Poursuivant son chemin sans entrave, Bolan continua jusqu'à l'escalier et grimpa rapidement, monta sur le toit du passage entre le garage et la maison, le traversa, rejoignant une terrasse, sur le bâtiment principal. La seconde fenêtre qu'il dépassa était ouverte. Bolan y pénétra et se retrouva dans un couloir à l'étage supérieur, faiblement éclairé par une lampe témoin dans la plinthe. Il entreprit une visite systématique de l'étage supérieur, trouva deux chambres sombres, apparemment

inoccupées, avec les portes ouvertes, une troisième avec des vêtements d'homme éparpillés, mais vide, et une grande salle de bains qui sentait légèrement le désinfectant. Il y avait une porte au bout du couloir sous laquelle passait un peu de lumière.

Bolan dut dépasser la cage de l'escalier pour y parvenir. Des voix d'hommes se firent entendre alors qu'il passait, mélangées au son d'un film passant à la télévision, Il continua jusqu'à la porte et y colla l'oreille. Des voix agitées, sourdes d'excitation, lui parvinrent. Un homme et une femme. Des bruits de lit. Bolan fronça les sourcils, hésita, puis essaya doucement la poignée. La porte était fermée à clé. Il revint prudemment à la porte de la première chambre ouverte et sortit sur le toit par une des fenêtres, puis poursuivit son chemin jusqu'à l'angle du toit où se trouvait la dernière chambre. Elle donnait sur la façade de la villa. A genoux sur la terrasse, Bolan pouvait apercevoir les deux hommes dans le chemin circulaire, encore appuyés sur l'aile de la voiture, le dos à la maison, se parlant à voix basse.

Bolan avança centimètre par centimètre jusqu'à la fenêtre. Elle était ouverte mais les rideaux étaient tirés, ne laissant filtrer qu'un mince filet de lumière, mais contenant à peine les voix passionnées. Bolan calcula que le lit se trouvait juste en face de la fenêtre. Une voix de femme implorait, presque avec désespoir.

— Bon Dieu, Freddie, dépêche-toi… vite ! Allez ! viens…

Bolan fit la grimace. Il avait espéré trouver Johnny Portocci dans cette chambre. Une voix d'homme répondit ironiquement :

— Me dépêcher pour quoi faire ? Qu'est-ce qui te fait croire que je ne vais pas me rhabiller et sortir en te laissant comme ça ? Hein ?

— Ne me taquine pas, Freddie, fit la femme lorsque Bolan pénétra dans la pièce.

Elle était couchée en travers du lit, une blonde merveilleusement bien faite - vingt-cinq à vingt-sept ans, se dit Bolan - sur le dos, essayant de prendre en ciseaux entre ses cuisses un homme entièrement nu, à genoux sur le lit.

La blonde, entièrement nue elle aussi, ne vit pas immédiatement Bolan : l'homme, si, car il lui faisait face de l'autre côté du lit. Son visage devint blême tandis qu'il fixait le silencieux au bout du lüger, puis il se rejeta en arrière, paniqué. Ne comprenant pas encore son

geste subit, la blonde le poursuivit rapidement, l'entourant de ses deux jambes. Il la traîna hors du lit, essayant désespérément d'atteindre son arme dans sa gaine, posée sur une chaise tout près. Le lüger lui expédia une balle dans l'oreille avec le même « Phutt ! » sourd, et il s'étala, entraînant la blonde dans sa chute. Elle le fixa stupidement un instant, fit une grimace et leva des yeux sur Bolan, le voyant apparemment pour la première fois.

En frissonnant, elle se démêla du cadavre, murmura :

— Vous… vous l'avez tué.

Bolan la fit lever doucement et la poussa vers le lit. Elle se saisit d'un oreiller avec lequel elle se couvrit et se mit à parler rapidement :

— Ce gorille voulait me violer ! J'lui ai bien dit que Johnny le f'rait tuer. J'lui ai dit que Johnny me f'sait toujours surveiller. Il essayait de me violer !

Bolan fouillait rapidement la pièce.

— Oui, j'ai remarqué que vous protestiez, dit-il.

— Mais… mais il m'a menacée. A dit qu'il me f'rait sauter le bout des seins si j'voulais pas.

— Ouais…

Bolan examinait les vêtements du mort.

— Où est Portocci ? fit-il, regardant la fille avec un œil morne.

Elle se mit à rire hystériquement.

— Mon Dieu ! si vous croyez qu'il me dit quelque chose. Ecoutez, vous n'êtes pas obligé de lui dire c'que vous savez quand il reviendra… Je veux dire, moi et Freddie. Quand il reviendra, on pourra lui dire.

Bolan s'était approché de la fille. Elle se laissa tomber sur le lit, effrayée, les yeux fixés sur le lüger. L'oreiller lui échappa des mains. Elle leva les bras et les genoux, en bafouillant.

— Donnez-moi une chance. Vous ne le regretterez pas.

Bolan attrapa une des mains offertes, l'attira pour la mettre debout, puis la poussa vers la porte.

— Descendez, grogna-t-il.

Elle se planta devant la porte et le regarda par-dessus son épaule blanche.

— Comme ça ? fit-elle d'une voix faible.

— Exactement, gronda Bolan. Vous passez dans le couloir et vous descendez l'escalier, et vous ne dites pas un mot. Pas un seul.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? demanda-t-elle sourdement.

— Je viens de vous le dire. Je vais vous observer d'ici, alors ne faites pas l'idiote.

La blonde ouvrit la porte, puis se retourna vers Bolan, confuse.

— Mais Ralph et ses hommes sont en bas. Je devrais me mettre quelque chose, non ?

Bolan lui mit une main entre les omoplates et la poussa doucement dans le couloir.

— Faites juste ce que je vous dis.

— Johnny vous tuera quand il saura c'que vous m'avez fait.

— Ah ! oui ? Quand ça ?

— Dès qu'il reviendra de son voyage.

— Quel voyage ?

La blonde se retourna et fixa Bolan avec un regard curieux.

— Dites-moi… Qui êtes-vous ?

— Mack Bolan.

La fille ouvrit des yeux ronds. Elle s'humecta nerveusement les lèvres et dit :

— J'en r'viens pas.

Puis elle marcha jusqu'à la cage de l'escalier d'un pas raide. Elle lui jeta un dernier regard par-dessus l'épaule, lui sourit étrangement, trouvant peut-être un réconfort pervers dans la tournure des événements, se mit à chantonner doucement, et amorça la descente des marches en balançant les hanches avec provocation. Dès qu'il vit sa tête disparaître, Bolan retourna jusqu'à la chambre au bout du couloir, enjamba le cadavre, éteignit la lumière, et se dirigea vers la fenêtre ouverte.

Lorsqu'il entendit la voix aiguë de la fille proclamant la présence d'un « dingue en haut », et le brouhaha qui suivit cette déclaration, il sortit rapidement par la fenêtre et se laissa tomber sur le sol. Les deux gardes du chemin fixaient la villa lorsque Bolan tomba pratiquement à leurs pieds. L'un d'eux réagit immédiatement, sa main sautant vers une gaine sous son aisselle. Il prit la première balle de Bolan entre les deux yeux et tomba à la renverse sans un

mot. L'autre type sprintait vers l'arrière de la voiture, essayant de libérer son arme d'une gaine sur sa hanche; la seconde balle de Bolan lui fit éclater la nuque et il s'affaissa en avant, le visage par terre.

Bolan remit un nouveau chargeur dans le lüger en courant vers la porte principale de la villa. Elle était fermée. Il se saisit d'une chaise de jardin en fer forgé et la projeta à travers la baie vitrée, la suivant de près, plongeant dans le trou béant. La blonde se tenait de l'autre côté de la pièce, le fixant avec des yeux effrayés. Une paire de jambes hésita sur les marches, puis redescendit prestement. Un homme massif, avec un gros pistolet à la main, se pencha pour regarder dans le salon, émit un grognement surpris, puis se plaqua contre la rampe pour tirer. Mais Bolan réagit plus vite, tirant trois coups dans la cage de l'escalier. Le corps massif sauta puis s'affaissa. Alors, deux hommes de plus descendirent en courant. L'amas de chair dégringola l'escalier, leurs armes rugissant.

Bolan s'était relevé et passait à l'attaque, le lüger sifflant presque sans bruit parmi les détonations des autres pistolets. Le concert fut bref et se termina par un tas de membres emmêlés au pied de l'escalier. Bolan les examinait lorsqu'un quatrième personnage apparut en haut de l'escalier et lui envoya une volée de balles. Bolan tira deux fois. L'homme tomba en arrière en gémissant et son pistolet chuta jusqu'au bas des marches.

La fille blonde, toujours nue, s'était accroupie et tremblait violemment. Bolan se dirigea sur elle, se mit à genoux et la prit par l'épaule :

— A propos de ce voyage, fit-il. Où est Portocci ?

— Oh ! Bon Dieu ! j'en sais rien, fit-elle en bégayant. Je… je crois… que… que j'vais être ma… malade. Oui, j'suis malade.

Bolan posa le canon encore chaud du lüger contre son sein élastique.

— Vous savez que je peux vous faire parler, et vous rendre bien plus malade. Je veux savoir où se trouve Portocci.

— Je vous l'ai dit, fit la fille. J'en sais rien. En avion. Il est parti en avion quelque part. Une conférence. Je n'en sais rien.

— Un avion particulier ?

— Hein ?

— Quel genre d’avion ? A-t-il le sien ?

— Non, il a réservé. C'est tout ce que je sais. Oh ! mon Dieu ! je suis malade. Laissez-moi partir.

— Dans un instant… si vous me dites ce qui m'intéresse. Vous êtes la petite amie de Portocci ?

La fille fit une grimace lugubre.

— Oui, je suppose… enfin, l'une d'elles. J'ai mes vêtements en haut. Laissez-moi…

— Vous avez reconnu mon nom là-haut. Pourquoi ?

Elle poussa un rire aigu.

— Vous pensez ! Je n'ai rien entendu d'autre depuis des semaines.

— Mais vous l'avez entendu récemment ? Insista Bolan. Ce soir ? Exact ?

La fille acquiesça misérablement.

— Un type a téléphoné tout à l'heure, d'un restaurant pour routiers, à l'est de la ville. Il a dit que vous dîniez chez lui. Freddie y a envoyé une voiture pour vérifier.

Bolan acquiesça.

— Et qui est Freddie ?

— Il travaille pour Johnny le Musicien. Fred Apostini. Il est mort, vous l'avez tué. Avec tous ses hommes. Vous les avez tous tués.

Une pensée amusante illumina son visage.

— Mais il y en a encore; une voiture pleine de gars qui vous cherchent. Vous feriez mieux de repartir.

— Ils m'ont déjà trouvé, dit Bolan. Ils ne reviendront plus.

Elle sembla se tasser.

— Dieu ! Vous les avez tous tués. Ecoutez, je suis pas une fille à gangsters. Johnny le Musicien me garde pour s'amuser, c'est tout. Laissez-moi partir.

— Je veux d'abord les autres, fit Bolan qui calculait la tension que la fille pourrait encore supporter.

— Mais il n'y en a plus ! Je vous l'ai déjà dit ! Ils sont tous partis avec Johnny. Vous avez tué tous les autres !

— Si jamais vous m'avez menti, menaça Bolan, je vous retrouverai.

— Je ne vous ai pas menti, monsieur. Mes vêtements sont là-haut. Je vous en prie, laissez-moi partir. Avant l'arrivée des flics ?

Bolan était satisfait.

— Bien sûr.

Il lui donna une tape amicale sur l'épaule et sortit par la baie éclatée. Il fit le tour de la maison et reprit le chemin qu'il avait emprunté pour venir, par-dessus le mur, à travers le parc de la villa voisine jusqu'à la petite rue où il avait laissé sa voiture. Des lumières clignotaient dans tout le quartier. Un homme sortit sur sa véranda et le regarda avec curiosité pendant qu'il ôtait sa combinaison noire et montait dans sa voiture.

Dix minutes plus tard, quelques kilomètres plus loin, il sortit d'une cabine téléphonique, le visage sombre. L'employée de la ligne aérienne avait été très aimable. « Monsieur Portocci et sa suite » avaient quitté Phoenix en début de soirée sur le vol de Miami. En elle-même cette nouvelle apportait peu à l'Exécuteur. Mais additionnée aux renseignements qu'il avait pu glaner les jours précédents - ainsi que les détails que lui avait donnés la blonde : « Il est parti quelque part en avion… une conférence… » une idée commençait à se former dans le cerveau de Bolan, une idée pleine de palmiers, de bikinis, et d'un immense parc d'attractions où descendaient plusieurs gros bonnets de la Mafia. Bolan commençait à subodorer une conférence du style appalachien.

Réfléchissant, debout près de sa voiture, il entendit passer une voiture de police, sirène hurlante, suivie d'une ambulance. Plus loin il entendait encore une autre sirène. Bolan sourit et reprit son volant. Le moment était venu pour l'Exécuteur de quitter le désert. Et Miami, se disait-il, serait très agréable à cette saison. S'il arrivait immédiatement à louer un avion particulier il y arriverait à temps et, si ses soupçons se révélaient justes, il y aurait du gros gibier en Floride.

Bolan fit demi-tour et partit vers l'aéroport. Il avait tenté de foncer dans le tas à Phoenix et obtenu un succès temporaire. Peut-être arriverait-il à foncer dans le tas des gros bonnets de la Mafia, en Floride. Se rendant compte qu'il respirait très rapidement, il se mit à rire et se détendit. Qu'avait-il à perdre ? Sa vie… Il la perdrait de toute façon tôt ou tard. Qu'avait-il à *gagner ?* Bolan se remit à rire.

Ce serait le gros coup cette fois-ci. Il se rendit compte qu'il était tout à fait détendu. Maintenant il savait ce que pouvaient ressentir les troupes suicide du Viêt-Cong avant d'envahir une place forte gouvernementale. Un homme mort sur pied a tout à gagner et rien, absolument rien, à perdre.

CHAPITRE II

A trente-neuf ans, Johnny le Musicien Portocci avait tout pour réussir. Il était beau, viril, businessman agressif et instinctif. Ces seules qualités lui auraient suffi pour réussir. Ajoutez à cela la puissance, l'argent et l'influence de l'Organisation : il ne pouvait pas perdre. Il avait réellement été musicien autrefois, finançant deux années d'université grâce à ses dons musicaux, jouant ici et là dans des salles d'enregistrement, des dancings et des night-clubs de Los Angeles, faisant des remplacements dans des groupes pop ou des orchestres.

Il avait même joué dans des orchestres philharmoniques ! Une fois au *Hollywood Bowl,* il avait été télévisé sur une des chaînes nationales. Mais Johnny décrivait cette époque comme « les jours difficiles ». Il s'était souvent couché affamé, était parti au cours groggy de faim et amorphe de manque de sommeil. Aussi avait-il souvent dormi à la belle étoile lorsqu'on lui fermait la porte de sa pension parce qu'il n'avait pu en payer le modeste loyer.

— C'est ce qu'on appelle être honnête, con et pauvre, disait Johnny lorsqu'il racontait cette période. Je n'aurais pas volé cinq sous à Rockefeller et je n'aurais pas pu baratiner qui que ce soit, même cette vieille horreur de propriétaire.

« L'éducation » de Johnny fut complétée vers la fin de sa seconde année à l'université. Il n'apprit pas à voler, pas encore, mais il apprit à « baratiner » et, à la fin de l'été il réussissait tant et si bien qu'il prit la décision de laisser tomber ses cours l'automne suivant. Il n'y retourna jamais.

Johnny le Musicien devint « livreur » au sein d'une organisation de jeux illégale de East Los Angeles. A cette époque, Ciro Lavangetta était sous-chef dans la Famille DiGeorge. Johnny officiait pour le compte d'un des lieutenants de Lavangetta, « Sunset Sam » Cavallente. Cavallente avait été une vieille connaissance du père de Johnny, décédé depuis fort longtemps. A l'époque de Cavallente, Johnny Portocci n'était qu'un employé, il percevait un salaire et ne faisait pas partie de la Famille.

Une fois, lors d'un conflit avec la police de Los Angeles, Johnny se fit remarquer par Ciro Lavangetta lui-même qui fut impressionné par l'attitude et les « bonnes manières » du garçon. Peu après, Lavangetta parraina Johnny qui entra au sein de la Famille DiGeorge. Et lorsque Lavangetta partit en Arizona quelques années plus tard, y établissant son propre empire, il y emmena Johnny Portocci comme administrateur.

Ciro avait fait des projets dans lesquels Johnny comptait beaucoup. Il comptait « organiser » l'industrie musicale en Arizona, les juke-boxes, la distribution des disques, les galas, les syndicats, tout. Il avait failli y réussir, grâce surtout aux efforts de Johnny, mais le prix final n'en valait pas la peine. La grosse combine à cette époque était la construction et non le show-business, la main-d'œuvre, les relations avec les syndicats et la spéculation foncière, et Johnny le Musicien devint le génie puissant derrière une organisation multimilliardaire qui se tailla la part du lion dans le développement immobilier spectaculaire mais paisible de l'Arizona pendant les années cinquante et soixante.

Et il devint l'un des adjoints de Ciro Lavangetta. Il y eut un peu de friction entre les deux hommes, due à la nervosité du Capo devant l'ambition de Johnny. On transféra Portocci de l'organisation immobilière à l'opération de narcotiques de Ciro. Aussi se mit-il à organiser indépendamment un service de call-girls. Ciro le releva promptement de ces fonctions en lui suggérant qu'un ivrogne ne tenait jamais un bar et que lui, Johnny, devrait justement se pencher sur le problème des bars. Alors, tranquillement, Johnny le Musicien se mit à acquérir des points de distribution de whisky illégal et, plus tard, y ajouta des casinos mobiles. Ce dernier détail se révéla un don du ciel. Le show-business commençait à peine à fleurir en Arizona, et Johnny était le premier. Il ajouta deux ranches pour touristes et un hôtel luxueux à ses biens, joignant à cette dernière acquisition, et en douce, des « filles », réussissant ainsi à monopoliser les séminaires qui se tenaient en Arizona.

Oui, Johnny le Musicien avait tout pour réussir. Un jour, sans doute, il prendrait la relève de Ciro Lavangetta comme Capo de l'Arizona; un jour il y aurait une Famille Portocci. Johnny pouvait se

permettre d'attendre en s'enrichissant. C'était presque dans la poche.

A part un développement déplaisant. Mack Bolan. Cet imbécile saccageait tout sur son passage dans les territoires du sud-ouest et, petit à petit, il détruisait la meilleure organisation à l'ouest de Chicago. En deux semaines, il avait pillé trois dépôts, et ruiné une demi-douzaine de lieux de distribution des narcotiques de Johnny. En une seule descente ce salaud était reparti avec soixante mille dollars et toute l'organisation Lavangetta en ressentait les secousses. Il avait fallu boucler l'opération entière, se planquer et intriguer pour saisir ce malfaisant imprenable, et, chaque jour, la perte se chiffrait par milliers de dollars. Comme si cela ne suffisait pas, les Vieux avaient décidé que tout le monde devait aller à Miami pour en parler. En parler ! Pendant que ce mec les démolissait ! Qu'il leur volait leur argent pour s'en servir contre eux ! Johnny le Musicien ne pouvait pas penser à Mack Bolan sans ressentir une nausée.

Donc, ce fut avec un agacement considérable qu'il apprit ce qui était arrivé en Arizona en débarquant de l'avion à Miami International Airport. Vin Balderone, le représentant en chef de Ciro à Miami Beach, lui déclara froidement :

— Ce Bolan a attaqué chez toi y a quelques heures, Johnny. Et il a tout démoli.

Portocci poursuivit son chemin vers les voitures comme s'il n'avait rien entendu. Puis Balderone ajouta :

— Freddie the Swinger est mort. Ralph Apples et Toadie Pangini aussi, et tous tes gars. Tu m’entends ? Il les a tous descendus.

Salvatore Di Carlo, un autre adjoint de Lavangetta, de Tucson, toussota nerveusement et prit Balderone par le bras.

— Il s'est passé quelque chose chez moi ?

Balderone secoua la tête.

— Pas qu'on sache, Sal.

Il jeta un rapide coup d'œil sur les délégués d'Arizona.

— Qui garde la boutique ? Marty ?

— Oui, gronda Di Carlo. J'vais aller téléphoner.

Il s'éloigna rapidement du groupe, allant vers une rangée de cabines téléphoniques.

Portocci n'ouvrit pas la bouche avant que le groupe soit auprès des véhicules, puis il se tourna vers Balderone.

— Ciro est au courant ?

— Bien sûr. C'est lui qui me l'a dit.

— Et qu'est-ce qu'il en a dit ?

— Qu'il était content que tu sois parti à temps. Il a aussi ajouté qu'il se demandait si tu avais laissé des traces en quittant Phoenix.

— Ouais, j'ai laissé une trace, marmonna le Musicien. Des traces de condensation à dix mille mètres.

— Hein ?

Portocci grimaça d'impatience.

— Où est Ciro ?

— A la maison. Il a dit que tu ailles directement au *Sandbank* et que tu n'en bouges pas avant qu'il t'appelle.

— J't'en fous. Qu'est-ce que c'est comme taule ce *Sandbank ?*

— C'est bien, Johnny, fit Balderone nerveusement. Bel hôtel, juste sur la plage.

Portocci fronçait.

— Pourquoi on ne peut pas aller à la baraque ?

— Les patrons ne veulent plus de conférences appalachiennes [i], Johnny. On ne va pas se masser ici. Les gars sont éparpillés partout. Ils organisent un horaire de rencontre et on aura quelques cocktails, ne t'inquiète pas pour ça, mais on ne va pas vivre tous ensemble. J'veux dire on ne va pas se grouper pour se faire avoir comme à Appalachian.

Portocci acquiesça sobrement.

— Mais alors pourquoi fallait venir en définitive ? demanda-t-il avec amertume.

— Enfin, Johnny, tu sais bien ce qui se passe ! Les Capos sont vachement nerveux. On se fait descendre partout. Ils ont même fait venir Sammy…

— Je connais Sammy et sa grande gueule ! interrompit Portocci. Alors, il est là pour la conférence ?

— Bien sûr ! fit Balderone, méprisant. Tu ne penses pas qu'une petite attaque comme ça va faire peur à Sam le…

— Donc, la *Commissione* est au complet. Alors, maintenant dis-moi, Vin… Y a-t-il une raison valable pour que nous autres soyons venus pour descendre dans un motel miteux ? J'aime pas avoir à me planquer, Vin, et Ciro le sait. Ecoute. Tu vas retourner à l'intérieur et tu vas lui téléphoner pour lui dire que Johnny Portocci retourne à Phoenix. J'ai trop à perdre là-bas pour…

— Rien à faire, Johnny, protesta Balderone. N'essaie pas de me mettre entre toi et Ciro.

Portocci semblait y réfléchir.

— Tu crois que ça lui plairait pas, hein ?

— Je sais que ça lui plairait pas. Tous les autres patrons sont venus avec leurs lieutenants. Ce serait gênant pour Ciro si tu partais au frais.

— Tu penses que ça ressemblerait à ça, Vin ? Faire un tour pour me mettre au frais ?

— C'est l'impression que j'aurais, Johnny. Ciro aussi. J'le connais, et toi aussi.

— Qu'est-ce que tu ferais, *toi,* Vin, si un dérangé avait démoli ton *palazzo ?*

Balderone fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Comme Ciro, je me dirais que depuis un bon bout de temps ce dérangé aurait quitté Phoenix, Johnny. Ça, c'est pas une excuse pour te tirer. Les patrons prennent déjà des mesures contre Bolan, t'inquiète pas. Ils croient qu'il va peut-être te suivre jusqu'ici.

Portocci grimaça en y pensant et regarda silencieusement Salvatore Di Carlo qui descendait les marches vers les véhicules. Les autres hommes du groupe se tenaient ici et là, muets et tendus.

Balderone fit une dernière tentative.

— Va au *Sandbank,* Johnny. Ciro t'y appellera. Ce sont les instructions, Johnny… Et tu sais qu'elles ne viennent pas de moi.

— Et toi ? demanda lentement Portocci. Qu'est-ce que tu vas faire, Vin ?

— Je… Nous… les patrons veulent un écran dans chaque aéroport. Je m'occupe de celui-ci.

— Tu veux dire qu'il y a des « soldats » partout ici ? C'est ce que tu veux dire, hein ? J'en ai vu, alors ne me raconte pas le contraire.

Tu sais quelque chose sur ce Bolan et tu attends qu'il arrive, c'est ça ?

Balderone s'humecta les lèvres et observa Portocci avec un regard de reproche.

— Ne va pas dire à Ciro que je t'ai dit ça, fit-il en colère. Il ne veut pas que tu sois mêlé à ça, Johnny. Il te veut au *Sandbank.*

— C'est ce que je pensais, fit Portocci d'une voix mécontente. Il veut que je me cache dans un motel minable pendant qu'on fait mon travail à ma place. Je n'aime pas ça, Vin. Tu sais que je n'aime pas ça. Ça me retourne les tripes.

Di Carlo les rejoignit à ce moment.

— Qu'est-ce qui te retourne les tripes ? Ce Bolan ? Hé ! il n'a rien fait chez moi.

— Bien sûr que non, grogna Portocci. Il arrive ici. Tout le monde le sait; sauf toi et moi, Sal.

— Ecoute, Johnny, fit anxieusement Balderone. On ne se sert que de talents locaux pour ce coup. Les patrons ne veulent pas qu'on puisse relier ça à une convention nationale. En plus, on ne sait pas s'il va venir. On se tient aux aguets au cas où. Pourquoi, toi, tu passerais la nuit à rester debout ici ? Tu es trop important pour faire le pied de grue. Les types d'ici n'ont rien de mieux à faire que…

— J'ignore si le talent local est bon, Vin, fit Portocci sceptique. Enfin, y a pas mal de monde qui passe dans cet aéroport, n'est-ce pas ? Comment feront-ils pour reconnaître Bolan ?

— On a les dessins, Johnny. On sait tous à quoi il ressemble.

— T'as tort, Vin, tu ne sais pas à quoi ressemble ce type. Personne ne le sait sauf une bande de morts. C'est une affaire d'instinct, Vin, de reconnaître ce Bolan. Et je ne fais pas tout à fait confiance à l'instinct local.

— Ecoute, laisse-nous nous inquiéter de cela. Et toi, tu t'inquiètes de Ciro, du moins, tu le devrais. Il dit que tu partes au *Sandbank.* Je crois qu'il vaudrait mieux que tu y sois quand il téléphonera. Tu saisis ce que je veux dire, Johnny ?

— Ne sois pas insolent avec moi, Miami Vino.

Balderone s'empourpra.

— Ce n'est pas Miami Vino qui te parle, Johnny. C'est Ciro qui parle et il dit que Mr. Portocci descende au *Sandbank* à Miami

Beach. Maintenant je peux aussi retourner dans le bâtiment et téléphoner pour dire à Mr. Lavangetta que Mr. Portocci lui dit d'aller se faire…

D'un énorme éclat de rire, Portocci coupa court la tirade furieuse. Il ouvrit la portière de la voiture de tête et y poussa Di Carlo.

— D'accord, d'accord, fit-il aimablement. On va y aller au *Sac à puces,* mais j'aimerais drôlement mieux me trouver à Phoenix. J'parie qu'y a pas une nana bien dans toute cette ville.

— Là, tu te trompes, Johnny, fit Balderone avec un sourire libidineux. J'ai des nanas sur toute la plage, les plus belles du pays. Et j'en ai déjà envoyé plusieurs au *Sandbank.* Et c'est pas minable. J'ai une participation de cinquante pour cent dans cet endroit et je te le dis, Johnny, c'est du grand standing. Les filles aussi.

— J'en ai rien à foutre, des boudins ! grinça Portocci, redevenant furieux. Amène-moi Bolan ! Tu entends ? Je le veux cent pour cent. Et je le veux ! Pas mort, non plus; assez vivant pour crier et gigoter un peu ! Tu comprends ce que je veux dire, Vin ? Pas de balle rapide pour ce gars !

Il monta dans la voiture et claqua la portière.

Balderone se pencha près de la fenêtre, le visage congestionné.

— D'après c'qu'on dit, fit-il calmement, tu ferais mieux de te réjouir quel que soit l'état du mec si on peut te l'amener. Je ne te donne aucune garantie sur son état à la livraison.

Les autres membres de la délégation de l'Arizona montaient rapidement dans les voitures derrière. Alors que la petite caravane quittait l'aire du parking de l'aéroport, Balderone se faufila à l'ombre du bâtiment et siffla doucement. Un homme, vêtu de l'uniforme d'une ligne aérienne, sortit pour le rejoindre. Balderone poussa un soupir de soulagement.

— Bon, on a fait évacuer le Caïd, alors passons à l'action. Ton type est dans la tour ?

L'homme en uniforme agita la tête et tapota un petit appareil qu'il avait dans l'oreille.

— Il y est, et je suis à l'écoute.

— Bon, c'est très bien.

Le vieux mafioso trapu sortit un petit talkie-walkie de sa poche. Il sourit et tira l'antenne.

— Au diable, ce mec ! On a de l'instinct à revendre. On a un truc infaillible, n'est-ce pas ?

Son compagnon lui sourit.

— Oui, monsieur. Ce Jet d'affaires qui vient de Phoenix me paraît être le bon. D'après son plan de vol, il arrivera juste après l'aube.

Balderone acquiesça sobrement.

— Bon, prends ta place maintenant. Je me tiendrai sur la plate-forme d'observation. Tu nous donneras des renseignements sur tous les avions qui atterrissent. Et n'essaie pas de définir lesquels sont importants. Je déciderai moi-même.

— Bien entendu, Mr. Balderone.

— Et dis la même chose à ton collègue en haut. Je ne vous file pas cinq mille dollars pour des décisions, je paie vos renseignements et je ne veux pas que vous en ratiez un seul.

— Bien sûr. J'espère euh… que vous avez placé des hommes au service de vol, monsieur. C'est là que viennent ces vols privés.

— Moi, j'ai même des mecs sur les camions de ravitaillement, ne t'inquiète pas. Occupe-toi de…

Il s'arrêta de parler en voyant s'approcher deux hommes portant des valises et d'autres objets, apparemment du matériel photographique.

— Vous avez tout pris ? leur demanda-t-il.

Un des nouveaux venus sourit et tendit une valise oblongue en cuir.

— Si c'est de ça que tu parles, oui. Ça ferait basculer un rhino en pleine charge, et avec le télescope on pourrait compter les boutons d'un cosmonaute.

Balderone sourit, caressa la valise et la suspendit à son épaule.

— Je prendrai le trépied aussi, fit-il. Vous n'allez jamais arriver jusqu'au toit, chargés comme ça. Hé ! n'oublie pas ma carte de presse,

L'homme en uniforme avait le visage tourmenté.

— Vous… euh… ne comptez pas tirer de là-haut quand même ?

— Non, on y compte pas, répondit Balderone. C'est seulement notre sécurité au cas où il y aurait subitement un trou quelque part. Ratissage instantané, sur place.

Il se mit à rire et s'éloigna, suivi des deux hommes. Mack Bolan allait avoir une sale surprise en arrivant à Miami.

La dernière de sa vie.

CHAPITRE III

L'aube grise de novembre révéla la relative inactivité de Miami International Airport. On embarquait dans plusieurs avions, les passagers montaient et longeaient les rampes, entrant dans les avions. Un petit avion de la Caribe Airline déchargeait près de la douane. Un vol des Eastern Airlines venait de terminer son atterrissage et se dirigeait vers l'aire de débarquement. A l'autre extrémité de l'aéroport, le bâtiment bas et les hangars du Service de vol des avions particuliers étaient tout aussi calmes.

A l'intérieur de l'aéroport, cinquante à soixante passagers en transit se baladaient sans but dans le bâtiment calme ou s'étaient effondrés dans des fauteuils. Un brouhaha actif provenait du restaurant où l'on se faisait servir le petit déjeuner.

Sur une plate-forme, au-dessus de la terrasse d'observation, en dehors du bâtiment principal, deux hommes se tenaient aux aguets, entourés d'une multitude d'équipements photographiques. Plus bas, penché contre la rampe de la terrasse, un homme trapu en costume bleu ciel surveillait les pistes d'atterrissage avec de lourdes jumelles. Il abaissa les jumelles, les laissant suspendues autour de son cou, et parla dans une petite radio.

— Et le gros avion qui vient de se poser ?

On lui répondit immédiatement.

— Vol des Eastern en provenance de New York. A fait escale à Washington et Jackson. Je vous l'avais déjà dit.

— Je voulais juste vérifier.

Le type trapu soupira, se frotta les yeux, puis releva les jumelles pour suivre le progrès de l'avion qui roulait sur la piste. Un homme, vêtu de l'uniforme des porteurs, sortit et s'approcha de la rampe.

— Vous prendrez encore un peu de café, monsieur ? fit le porteur.

— Merci, non. Je me noie déjà, répondit Balderone.

— Bien, je ne suis plus de service maintenant. Je dirai à mon remplaçant de bien vous soigner. J'espère que vous réussirez vos photos.

Balderone laissa tomber les jumelles pour fouiller dans ses poches. Il trouva un billet qu'il tendit au porteur.

— Dites-lui seulement d'essayer de nous éviter des spectateurs, hein ?

Le porteur lui sourit, murmura des remerciements et retourna à l'intérieur. Balderone reprenait ses jumelles lorsque la radio se mit à crépiter de nouveau.

— L'avion de location qui est parti tout à l'heure de Phoenix vient de se signaler dans la région de Miami. Comprends pas le délai mais il va atterrir dans… disons… dix minutes. Il se dirigera vers les hangars du Service de vol.

— OK. Tu as entendu, Morry ?

— Ouais, j'ai entendu, répondit une voix lasse et lointaine.

— Bon, j'vais descendre regarder ces gens de l'avion des Eastern. Ensuite je viens te rejoindre. Un de ceux-là doit être le bon, alors que tout le monde se réveille.

Un homme sur la plate-forme se pencha en avant pour faire un signe à Balderone. Le gros mafioso lui refit le même signe et disparut par la porte. Il se dirigea directement à la porte d'accès des Eastern Airlines remarquant au passage la position de ses hommes, et y arriva au moment où les passagers entraient. *L'instinct,* avait dit Portocci. Ha ! Vin Balderone avait plus d'instinct qu'un petit morveux comme Johnny Portocci, bien plus. Johnny était entré dans l'Organisation lorsque tout allait bien. Un vieux soldat comme Vin qui avait survécu à l'époque effrayante. Maranzano connaissait un truc ou deux sur *l'instinct.*

Il se plaça de telle sorte dans l'étroit couloir que chaque passager devait passer devant lui. Il fronça les sourcils en regardant un de ses hommes plus loin, et sortit de son étui un impressionnant appareil photo. Le flash de l'appareil serait le signal. Un passager « pris » par Vin serait examiné plus en détail par les autres déguisés en employés des douanes. Pas de feu d'artifice ici, et pas de brutalités non plus. Ce damné aéroport de Miami avait déjà été une source d'embarras pour la Famille; le F.B.I. avait découvert un système de jeu illégal dans les bâtiments principaux. Et il était fort possible qu'il y ait encore quantité d'espions gouvernementaux.

Le premier groupe à passer était composé de plusieurs jeunes femmes qui parlaient en riant d'un projet de voyage aux Bahamas. Balderone ne leur jeta qu'un coup d'œil sommaire, Ensuite vinrent deux couples de vieillards qui se mouvaient lestement avec autant d'enthousiasme que les jeunes femmes. La procession continua et Balderone laissa « passer » de jeunes couples avec des bébés; des groupes de familles, et certaines personnes seules. Lorsque la moitié des passagers fut sortie, un groupe tranquille de jeunes curieusement vêtus fit son apparition, une douzaine de filles et garçons. La plupart des hommes avaient des cheveux jusqu'aux épaules et de la barbe. Les filles avaient des cheveux fous dans le dos. Ici et là on voyait des bracelets bariolés. Les uns étaient pieds nus, les autres portaient des mocassins indiens ou des bottes montantes. Balderone ressentit une montée d'irritation mélangée d'appréhension. Il leva rapidement l'appareil et se mit en travers de leur chemin.

Un barbu s'avança rapidement et mit la main sur l'objectif.

— Paix, fit-il d'une voix douce.

La masse humaine avait été ralentie et, du fond, on poussait. Balderone masqua son impatience avec un sourire forcé et scruta le jeune homme.

— Si vous n'avez pas honte de vous habiller comme ça, fit-il aimablement, ça ne devrait pas vous gêner qu'on vous prenne en photo. Vous vous retrouverez peut-être sur la couverture de *Newsweek,* hein ?

Un autre homme du groupe avança, un grand type en cuir, avec une bande de cuir sur le front, duquel pendait un petit insigne de la paix. Il avait un foulard noir noué sur la tête, style arabe, qui lui tombait sur les épaules. Et une petite guitare à l'envers sur la poitrine. Son visage était imberbe mais il avait de petits tatouages sur le menton et de chaque côté des narines.

— Laisse-le prendre sa photo, suggéra-t-il au barbu. Mais écrivez correctement notre nom, c'est tout. C'est *Love's Farnily.* Ed Sullivan nous a présentés comme Lovers…

Balderone le coupa avec un grognement. D'autres passagers s'étaient faufilés, et Balderone en était très inquiet.

— Ouais, ouais, attendez-moi devant, je vous prendrai, dit-il en se collant contre la paroi. Nous bloquons le couloir, allez-y, allez-y.

Les hippies haussèrent les épaules en se souriant et continuèrent, suivis par les autres qui observaient avec intérêt Balderone au passage. Il s'injuriait silencieusement de s'être laissé divertir par un groupe de musiciens hippies et scrutait anxieusement les visages qui défilaient rapidement devant lui. Quelques instants plus tard, le dernier passager était passé. Il adressa un signal à son homme le plus proche. Celui-ci enverrait une équipe fouiller l'avion vide. Puis il sortit et se précipita vers un véhicule de service qui l'attendait.

— Allons-y, ordonna-t-il au chauffeur.

Ils firent le tour d'un petit train de voitures à bagages et filèrent sur la rampe de service, prenant la route qui menait aux hangars du Service de vol au moment où les roues du petit Cessna rouge et blanc touchaient la piste.

— C'est celui-là, fit une voix sur la radio de Balderone. L'avion de location. Ça lui prendra environ cinq minutes pour traverser jusqu'à la zone des hangars.

— Il est là-dedans, cracha Balderone dans l'émetteur. Restez à l'abri jusqu'à mon signal. Et pas de coups de feu à moins que ce soit inévitable. Restons aussi peinards que possible.

*

* *

Le Cessna rouge et blanc semblait prendre son temps pour arriver aux hangars. Il s'était arrêté deux fois sur la piste et se tenait maintenant à cinquante mètres du Service privé avec les deux réacteurs au point mort. Un homme en salopette blanche était sorti du hangar et se tenait auprès des pompes; les mains sur les hanches, observant avec curiosité l'appareil. Lorsqu'il se mit à marcher vers l'avion, celui-ci fit un bond en avant, quitta la piste et roula jusqu'à l'aire de service.

Vin Balderone, assis dans le véhicule de service à l'ombre du bâtiment terminal, poussa sur l'interrupteur de sa radio.

— Hé ! Tommy, t'es sûr que personne n'est sorti pendant ces arrêts ?

La voix de l'homme sur la plate-forme au-dessus du bâtiment principal était rassurante.

— Personne n'en est sorti, Vin. Il s'est juste arrêté un peu dans les deux endroits.

Balderone grogna quelque chose d'incompréhensible et se pencha en avant pour observer l'avion. L'homme en salopette marquait l'endroit où l'avion devait s'immobiliser. L'appareil roula jusqu'à ce point et on coupa immédiatement les réacteurs. Balderone poussa de nouveau sur l'interrupteur.

— Tenez-vous prêts, mais ne bougez pas encore.

Un homme aux cheveux blonds clairsemés descendit de la cabine, un porte-cartes sous le bras. Il dit quelque chose à l'homme en blanc. Le technicien acquiesça et le pilote partit vers le bâtiment.

— Nom de Dieu ! grommela Balderone en sautant de la voiture. Examinez cet avion !

Plusieurs hommes en costumes sortirent du hangar et partirent rapidement vers l'appareil. Balderone se dirigea sur le pilote à l'instant où cinq hommes de plus prenaient la direction du Cessna. Le pilote jeta un coup d'œil sur Balderone puis s'arrêta pour l'attendre avec un petit sourire.

— Où est votre passager ? grinça le mafioso.

— Il est descendu à Jacksonville, fit le pilote qui perdit son sourire. Vous êtes Mr. Portocci ?

La question inattendue surprit Balderone.

— Il est descendu à Jacksonville ? fit-il d'une voix sombre. Pourquoi ? Il ne vous avait pas dit jusqu'à Miami ?

— Vous êtes Mr. Portocci ? répéta le pilote.

— Je le représente, lança un Balderone confus.

Une pensée subite se forma dans son esprit en plein désarroi et il mit rapidement en place la petite radio, puis aboya :

— Hé ! Il a dû changer d'avion à Jacksonville et prendre ce vol des Eastern. On l'a raté j'sais pas comment… Déployez-vous, déployez-vous, bon Dieu, relevez au moins la piste !

Le pilote le regardait avec curiosité. Il avait ouvert le porte-cartes et en sortait un petit paquet enveloppé dans un papier-cadeau avec un nœud en satin.

— Mon client m'a dit qu'il y aurait quelqu'un qui m'attendrait, dit-il. Ecoutez… S'il y a quelque chose d'illégal qui se passe ici, moi, je ne suis pas au courant. Le type m'a demandé de livrer ce paquet… Maintenant s'il s'agit…

Balderone observait l'homme avec fureur. Il lui prit le paquet en grinçant :

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

— Le nom est sur l'étiquette, cracha le pilote dont le ton devenait tout aussi grinçant. Le destinataire, si vous savez lire, s'appelle Mr. John J. Portocci, et c'est tout ce que je sais.

Il regarda par-dessus son épaule et vit les hommes qui fouillaient son avion.

— Ecoutez, fit-il d'une voix morne. Je pilote des avions. Pour un salaire et mes frais. Je ne savais pas que ce type était…

— Non, non. Vous vous trompez, dit rapidement Balderone. On sait simplement pas pourquoi il est pas là lui-même, mais n'y pensez plus, y a rien d'illégal.

Il se détourna lestement, fit un signe aux hommes près du Cessna, puis repartit vers la voiture en se lançant le paquet d'une main à l'autre comme s'il lui brûlait les doigts.

— L'instinct, marmonna-t-il en s'installant dans la voiture.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le paquet ? fit le conducteur.

— C'est trop petit pour être une bombe, soupira Balderone. Mais j'ai l'impression que ça sera tout aussi désagréable. C'est adressé à Johnny. T'imagines ?

Une nouvelle pensée lui traversa la tête, et son visage refléta un peu d'espoir.

— Dis, tu crois que je devrais l'ouvrir ? Peut-être qu'on s'est complètement trompé sur cet avion. Ce truc regarde peut-être Johnny ? Un truc qu'il aurait pu oublier à Phoenix. Tu crois que peut-être…

Le conducteur haussa les épaules.

— Y a qu'un moyen de le savoir.

— Ouais, grogna le gros mafioso.

Il fixa le petit paquet en se décidant, puis soupira et défit le nœud en satin, replia le papier et ouvrit une petite boîte rectangulaire. A l'intérieur, posée sur un coussinet en velours, se trouvait une

médaille de tireur d'élite de l'US Army. Le visage de Balderone devint blême, et il murmura sans voix

— Ben… merde.

*
* *

A moins d'une centaine de mètres, des guetteurs étaient postés. Un homme de haute taille dans une voiture de location bien astiquée braquait avec un très vif intérêt ses jumelles sur le visage des hommes qui s'agitaient sur l'aire de service près des hangars, et il portait un intérêt particulier au gros type qui avait pris le paquet du pilote. Il sourit lorsqu'il remarqua la consternation sur le visage de celui-ci lorsqu'il ouvrit le paquet, puis il posa les jumelles sur la banquette et attendit la suite. Une légère trace sur le front était tout ce qu'il restait de la sangle en cuir qui avait orné sa tête quelques minutes plus tôt, et une pointe bleue de tatouage restait sur le menton où un nettoyage rapide n'avait pu supprimer toutes les marques du crayon bleu.

Il se pencha sur la banquette et mit en marche le moteur, au moment où le véhicule de service démarrait rapidement et vint s'arrêter près du Service de vol. Il observa l'homme trapu qui en sortit pour entrer dans une Lincoln, agitant les bras vers des hommes qui s'étaient rassemblés là. Puis une petite caravane, Lincoln en tête, prit la route de service et monta sur le freeway.

Dans le terminal des particuliers, le pilote relatait son « étrange » expérience au directeur du Service de vol.

—… m'a pris pour se rendre jusqu'à Miami. Puis à dix minutes de New Orleans, il me dit qu'il veut aller à Jacksonville pour donner un coup de fil et puis ensuite il me donne un horaire précis pour arriver à Miami. Je dois y arriver à telle heure… Enfin, bref, je suppose qu'il y a rien de mal, j'ai pris cent dollars de plus pour ma peine en plus du prix normal… Mais vous avez *vu* ce mec qui m'a pris le paquet ? Brrr… Une vraie tête d'assassin. Je me demande dans quoi je me suis laissé embarquer et si les cent dollars valent le coup, mais je…

Sur une plate-forme qui surplombait tout l'aéroport en éveil, deux « photographes » maussades emballaient leur équipement pour repartir. En bas, des hommes anxieux en costume sur mesure examinaient systématiquement les salles du bâtiment principal, les

toilettes, les salons et les salles de transit, cherchant en vain une proie illusoire.

Dans un car qui quittait l'aéroport, les membres d'un obscur groupe de musiciens, en route pour un festival rock dans une banlieue de Miami, discutaient avec sérieux leur « aventure ».

Une fille aux yeux ronds, encore tendue d'excitation proclamait :

— Vous savez, on aurait dû… J'sais pas… Se renseigner sur qui il était et pourquoi il se cachait. Enfin, j'veux dire, il aurait pu être n'importe qui…

— Parfois, il faut écouter ses instincts, observa leur chef barbu. Comme avec les filles. Il faut aimer le regard qu'elles ont et partir de là, comprends ? Alors, je lui ai dit : Bien sûr, vieux, tu peux porter ma guitare… Et il était bien, non ? Il était dans le coup non ?

Le type dans le coup se trouvait, à cet instant, en train de rouler à une distance prudente, derrière une caravane de la Mafia en route pour Miami Beach. L'Exécuteur avait réussi son infiltration en douceur.

CHAPITRE IV

Mack Bolan ne se prenait pas pour un surhomme. Il savait ce qu'il était et qui il était. Mais il avait appris, à l'école de la mort, que des connaissances ajoutées à l'action et soutenues par un dévouement total élèveraient n'importe quel homme au rang des êtres supérieurs. Surhomme, non; arme de guerre supérieure, oui. Tel était le sergent Mack Bolan. C'était un artisan. Son art était la guerre; un genre de guerre très particulier où un homme mourait ou devenait exceptionnel. Le sergent avait survécu. Il avait bien appris ses leçons dans les zones combattantes du sud-est asiatique et il avait ramené son diplôme pour pratiquer son art dans la jungle du crime, les Amériques.

Il ne se prenait ni pour un croisé, ni pour un patriote. Il n'était pas exalté par son rôle de redresseur de torts contre la Mafia.

En parlant de lui, avant son époque anti-Mafia, ses amis le décrivaient comme un homme amical, prévenant et gentil. Mis à part ses missions dans le Sud-Est asiatique, il n'y avait aucune raison de croire qu'il avait une nature violente. Bolan ne cachait pas sa « spécialité » au Viêt-Nam, ni aux journalistes ni aux historiens. Il leur avait simplement déclaré qu'il n'avait pas demandé la permission d'assassiner; on lui en avait donné l'ordre.

Et maintenant il ne se cachait pas de sa spécialité américaine. Les conditions étaient similaires. Avec un endroit différent et un nouvel ennemi.

Mais par cette matinée du 5 novembre à Miami, Mack Bolan était allongé sur le balcon d'un appartement du dixième étage d'un immeuble au bord de la plage, une puissante carabine braquée sur le patio d'un bâtiment un peu plus éloigné, étudiant avec calme le visage qui se trouvait dans sa lunette.

Il fit une infime rectification à la lunette et observa avec intensité la distance, puis il soupira en murmurant :

— Te voilà enfin…

Bolan ne connaissait sa cible que de réputation. Son nom avait été souvent prononcé au *palazzo* DiGeorge à Palm Springs, un maillon de la chaîne de distribution de stupéfiants entre le Mexique

et les Etats-Unis. Bolan n'en voulait pas personnellement à Johnny le Musicien. En revanche, des milliers de jeunes pris dans le cercle vicieux des plaisirs coûteux avaient d'excellentes raisons pour espérer la fin d'une vie agréable pour l'homme qui se trouvait sous la croix du télescope de l'Exécuteur.

Il fit un bref calcul sur un bloc-notes, puis il balaya le terrain entourant sa cible. Il ne tenait pas à ce qu'il y ait des témoins innocents sur les bas-côtés ou dans le fond. Il poursuivit sa rectification, puis fixa le drapeau en haut de la plate-forme du plongeoir pour savoir si le vent n'avait pas changé de direction. Encore un petit calcul sur le bloc-notes, et Bolan fut prêt. Le destin ferait le reste.

*

* *

Portocci était installé au bord de la piscine dans une chaise longue. D'une main il tenait un verre givré, de l'autre il caressait distraitement les poils de son torse velu. Il avait les jambes croisées et battait les doigts d'un pied au rythme d'une mélodie inaudible. En face de lui, perchée sur une chaise pliante en alu, s'occupant d'un chignon compliqué, se trouvait une ravissante jeune femme en bikini fleuri. Portocci ne lui prêtait pas la moindre attention mais fixait désagréablement un homme trapu qui se tenait au pied de la chaise longue.

— Maintenant, écoute-moi, Johnny, disait le gros homme. Je n'ai pas à supporter tes abus, et je ne les supporterai pas. Si tu n'aimes pas la manière dont j'ai organisé le piège pour Bolan, tu en organises un toi-même. Mais ne va pas me dire…

— Oh ! laisse tomber, Vinnie, grogna Portocci en sirotant sa boisson. Tu n'es pas le premier à te gourer sur ce mec.

— Je comprends ce que tu ressens, fit Balderone. Je veux dire cette médaille et tout. Mais, tu sais, on ne sait même pas si ce mec est déjà là.

— Il est là, déclara Portocci à son hôte.

Il rongea nerveusement ses ongles pendant un instant puis demanda :

— Qu'en dit Ciro ?

Balderone étudiait l'agitation rythmique des doigts de pied, fasciné par ce mouvement incessant.

— J't'ai dit. Il veut que tu restes ici au *Sandbank.* Que tu te détendes et que tu profites de tes vacances. Quand il aura besoin de toi, il te le fera savoir. En attendant, ils sont en pleine réunion en ce moment pour décider ce qu'il faut faire de ce Bolan.

Portocci suivit le regard de Balderone, jusqu'aux doigts de pied en mouvement. Puis il poursuivit d'une voix subitement douce.

— Vinnie, écoute… Ciro n'a pas vu c'que ce mec a laissé derrière lui à Palm Springs. *Moi* si. Ces vieillards en réunion là-bas… *ils* n'ont pas vu. *Toi,* tu n'as pas vu, et cette conne en face de moi n'a rien vu. Johnny Portocci a *vu,* Vinnie. Et il ne pourra pas se détendre et profiter de ses vacances avec la médaille de ce type qui lui pend au-dessus de la tête. Va le dire à Ciro, *il capo* Lavangetta. Tu lui diras que Johnny Portocci trouve que Miami Beach pue la présence de Bolan, et qu'il est temps que notre organisation mette fin à cette odeur… hein ? Va le lui dire, Vinnie, que…

— Compte dessus, Johnny. Moi, je ne dirai rien à Ciro. Tu iras lui dire toi-même.

Les narines de Portocci frémirent et ses mains tremblèrent, et il hurla :

— Alors dis à cette conasse de retirer son soutien-gorge à la con ! Tu lui fais comprendre que Johnny Portocci aime les nichons et qu'en ce moment il ne sait même pas si elle en a !

La fille redressa vivement la tête, les yeux voilés par une émotion indéfinissable… la peur ou peut-être la colère. Ses mains tombèrent le long de son corps, et les yeux sans expression fixèrent ceux de Vin Balderone. Elle savait, ses yeux le proclamaient, que Johnny se servait d'elle pour dissiper ses tensions. Et elle cherchait du secours de la seule source possible.

— Enfin, merde, Johnny, soupira faiblement Balderone, c'est une piscine publique. Elle peut pas se foutre à poil ici ! Ne t'énerve pas… hé ! emmène-la dans ta chambre, quoi. Elle te les montrera ses seins, Johnny.

— Je le ferai moi-même, cracha Portocci dont la colère augmentait de seconde en seconde.

Il se hissa dans la chaise longue et sembla prêt à plonger sur la fille. Il s'arrêta néanmoins, en plein mouvement lorsqu'une chose incompréhensible arriva à son visage. La grimace de rage disparut faisant place à un masque à la bouche élargie, le bout du beau nez romain s'effondrant et se perdant dans la structure détruite alors que des morceaux de chair, de dents et d'os jaillissaient dans une écume rougeâtre. Au même moment, il fut rejeté contre les coussins de la chaise longue et rebondit avec des muscles qui se détendaient rapidement.

Les yeux effarés de Balderone parcoururent le corps et vinrent se fixer sur les doigts de pied comme s'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi ceux-ci avaient cessé leur mouvement. C'est seulement à ce moment-là que le « craac-ac » de la grosse carabine se fit entendre.

La fille hurlait incroyablement sur sa chaise, pliée et en déséquilibre, fixant avec incrédulité les restes sanglants de Johnny le Musicien Portocci.

Balderone fit un pas en arrière, confus, une main plongeant sous la veste, cherchant son arme, réagissant instinctivement devant une mort violente. Mais dans la fraction de seconde qui suivit, un instinct plus profond le projeta et il se mit à courir vers l'abri du bâtiment, sprintant avec les bras qui pompaient l'air, son arme oubliée. Peut-être qu'à cet instant, il s'était rendu compte qu'aucun instinct ne pouvait plus le sauver.

Et peut-être se souvenait-il aussi des nombreuses fois où Miami Vino s'était trouvé de l'autre côté de la carabine, avec d'autres qui couraient comme il le faisait en ce moment, avec le dernier *souffle* de la vie sifflant dans les narines.

Il sauta subitement en l'air lorsqu'il arriva à l'angle de la piscine, grotesque, projeté de côté, sans coordination, dans les eaux pures de la piscine qui lui appartenait à cinquante pour cent. Il salit cette eau avec un geyser de sang, puis Miami Vino coula jusqu'au fond sans entendre le second craac-ac de la carabine spéciale de *sniper.*

CHAPITRE V

Un capitaine de détectives extrêmement tendu laissa sa voiture sous le porche du chemin d'accès et entra dans le hall luxueux du motel. Il s'arrêta pour s'imprégner de l'ambiance, puis passa à travers ce hall silencieux, devant une rangée de palmiers en pots, puis sortit sur le patio où se trouvait la piscine. Là il y avait des policiers en uniforme qui se tenaient près de certains clients et d'employés pendant que des hommes en civil conversaient entre eux, allant et venant, inscrivant des notes sur des bloc-notes identiques. Deux autres se tenaient près d’une chaise longue et examinaient de près la forme immobile d'un homme vêtu d'un maillot de bain. Quelques mètres plus loin, un médecin légiste était à genoux auprès d'un autre corps, celui-ci entièrement vêtu et qu'on avait apparemment retiré depuis peu de la piscine.

Un homme, près de la chaise longue, leva la tête, vit le capitaine et se redressa pour venir l'accueillir.

C'est l'œuvre d'un *sniper,* capitaine Hannon, annonça-t-il. Le docteur dit que c'est le travail d'une balle puissante et de gros calibre.

Le capitaine acquiesça brièvement et se dirigea vers la chaise. L'autre détective, le lieutenant Robert Wilson resta avec lui. Hannon fixa le corps puis dit :

— Alors c'était lui, Johnny Portocci ?

Wilson acquiesça.

— Il est descendu ici hier soir. En quoi est-ce que ça vous intéresse, capitaine ? Il était l'un de vos VIPs ?

Le capitaine grogna et fouilla dans sa poche pour trouver une cigarette qu'il alluma, puis soufflant lentement la fumée, il répondit :

— Non, mais j'en ai entendu parler. Je pensais que je ferais bien de venir voir. Ce nom ne vous dit rien, lieutenant ?

Wilson secoua la tête en regardant le visage déchiqueté.

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il s'agit de John J. Portocci, d'après le registre de l'hôtel, de Phoenix. C'est tout.

— Gros bonnet dans les rackets là-bas, expliqua Hannon.

Il se retourna et jeta un coup d'œil oblique vers la piscine.

— Qui est l'autre victime ?

— Un des propriétaires de l'hôtel, fit Wilson en suivant le capitaine vers l'autre cadavre. Il s'appelait Vincent Anthony Balderone, cinquante-six ans, célibataire, avait un appartement ici. C'est à peu près tout ce qu'on sait jusqu'à présent.

Le capitaine se tenait derrière le médecin légiste et fixait la forme inerte.

— Je peux ajouter à vos connaissances, fit-il mi-figue, mi-raisin. Et vous le pourriez aussi si vous y pensiez un instant. Le nom de Miami Vino signifie-t-il quelque chose pour vous ?

Le jeune détective avait fait le tour du corps. Il reprit son *souffle.*

— Oui, certainement. Le type sur lequel la commission du crime enquêtait l'année dernière… C'était bien l'année dernière ?

— Ouais, puis l'année d'avant, et l'année d'avant et on peut continuer comme ça indéfiniment. On a un dossier sur ce type, épais comme votre bras. Il avait un doigt dans chaque opération illégale de l'Etat depuis des années… *à la Cosa Nostra,* lieutenant. Important personnage du territoire floridien de la Mafia. Avant ça, il avait réussi à esquiver onze inculpations de meurtre dans trois Etats différents, tous des éliminations entre gangs dans lesquelles il était directement ou indirectement mêlé. Manque de preuves chaque fois. Mais on a un gros dossier.

— Vous pouvez le fermer maintenant pour de bon, commenta le médecin légiste en se levant avec un soupir. Il lui manque trois centimètres de carotide en plus du reste. Il devait même être mort avant de tomber dans l'eau.

— Exécution plutôt sommaire, fit Wilson sérieusement.

— Plutôt, répondit le capitaine.

Il dit au revoir au médecin et dit au lieutenant de le suivre pour lui parler confidentiellement.

— La Force Dade reprend en main cette affaire, Bob, dit-il doucement. Il s'agit ici de bien plus qu'un simple double meurtre.

Wilson commençait à dire quelque chose puis se tut et grogna :

— Oui ?

— Oui. On dirait que l'Exécuteur est arrivé chez nous.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Parfaitement, répondit Hannon. Les quartiers généraux de Portocci à Phoenix ont été attaqués hier soir, on y a tué une grande partie de sa bande.

Le lieutenant siffla doucement.

— Alors il se déplace rapidement. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est ici ?

Le capitaine secoua la tête.

— Rien de définitif, si c'est ce que vous voulez dire. Mais avec les avions à réaction… Un pilote a fait un vol privé jusqu'ici de Phoenix hier soir. Il est parti peu après la descente sur la villa de Portocci. Son passager est descendu à Jacksonville mais a dit au pilote de continuer jusqu'à Miami pour livrer un paquet à un homme qui l'attendrait à l'aéroport. Il n'y avait pas un homme qui l'attendait mais une *vingtaine.* Le pilote, pris de soupçons, a fait une déclaration avant de repartir. Je suis tombé sur cette déposition par le plus grand des hasards. Le paquet, Bob, était destiné à notre ami Portocci ici présent… et la description de l'homme qui l'a pris au pilote convient parfaitement à notre copain feu Balderone.

Le visage du lieutenant était perplexe.

— Mais je ne vois pas… Je veux dire… Qu'est ce que tout ça a à voir avec Mack Bolan ? Si Balderone se trouvait là pour prendre le paquet, et…

— Bolan a été plus malin qu'eux. Ils ont su qu'il les avait défoncés à Phoenix, ont appris qu'il y avait un vol privé qui partait de Phoenix sur les traces de Portocci, et attendaient à l'aéroport que Bolan y montre sa tête. Mais il avait tout prévu. Il est descendu à Jacksonville, a pris un autre avion, est peut-être même arrivé avant le vol privé et a suivi Balderone à partir de l'aéroport. Puis paaf ! Voilà deux gros bonnets de la *Cosa Nostra* morts à nos pieds. Ça ne peut pas être une coïncidence… C'est la technique Bolan.

— Mais alors le paquet, c'était une diversion… Ou de la crânerie.

— Il est plus probable que c'était une ruse, répondit Hannon. Il avait tout minuté pour arriver avant le vol privé. Il s'attendait à un comité d'accueil alors il leur a envoyé quelque chose à accueillir, puis il s'est tenu à l'écart pour son identification. Ensuite il lui a suffi de les suivre.

— C'est un peu mince, répliqua Wilson.

— C'est assez pour mettre en route la Force Dade, annonça pesamment le capitaine. Je suis là pour vous dire que nous reprenons en main cette affaire. Vous pouvez adresser vos rapports à la brigade des Homicides, mais je veux les voir d'abord. Vous comprenez ?

— Bien, capitaine, je comprends, fit Wilson en fronçant les sourcils.

— Bien, alors ne faites pas cette tête-là. La police métropolitaine a un gros problème sur les bras, bien plus que de résoudre quelques meurtres. A votre avis, combien de victimes sont sur la liste de l'Exécuteur ? Qui sont-ils et où sont-ils ? La saison d'hiver va battre son plein. Des milliers de personnes arrivent tous les jours. Les hôtels s'emplissent, les plages sont surpeuplées, il va y avoir un festival pop qui va commencer, toutes les personnes en transit pour les Caraïbes… Vous savez ce que ça va être. Comment les isoler, et comment trouver un exécuteur fantôme avant que la guerre n'éclate parmi les touristes ?

— D'accord, fit Wilson calmement. C'est un boulot pour la Force Dade. Mais je veux rester sur l'affaire. Vous pouvez vous arranger ?

Hannon eut un petit sourire.

— C'est déjà fait. Vous êtes ma liaison avec « Homicide ». Alors mettons-nous au travail. Avez-vous pu relever d'où venaient ces balles ?

Le jeune lieutenant fit une moue et croisa les bras. Il fit signe au capitaine et retourna auprès de la chaise longue.

— Reconstituons encore une fois, fit-il pensivement. Notre seul témoin est une jeune femme hystérique : Apparemment elle se trouvait ici même, assise sur ce fauteuil dépliant. Portocci se trouvait sur la chaise longue. Balderone se tenait à peu près là, parlant à Portocci. La fille dit que Portocci était allongé presque comme il l'est maintenant mais plus tourné de côté, vers la fille. Elle dit qu'il se tendait vers elle lorsqu'il fut atteint. Puis il est retombé dans sa position actuelle. Le docteur a dit qu'il a reçu la balle dans la lèvre supérieure. La balle est passée sous le nez, a emporté le palais, est passée à travers la gorge, puis est ressortie à la base de la nuque, coupant la moelle épinière. C'est de l'à-peu-près, sujet à une confirmation de l'autopsie. Bien, prenant en compte l'angle d'entrée

et le fait que Portocci se trouvait sur le dos, tourné vers la fille, nous pensons que le coup est venu de quelque part sur la plage… Dieu sait où… D'une certaine hauteur. J'emploie une petite armée qui se trouve sur la plage en ce moment et qui recherche des témoins des coups de feu… Mais vous vous imaginez combien d'immeubles ils ont à vérifier ?

— Est-ce que vos conclusions collent avec l'endroit où Balderone fut touché ? Ne pouvez-vous calculer une triangulation ?

— Voilà le hic, répondit Wilson avec un triste sourire. La fille ne savait même pas que Balderone avait été touché jusqu'à ce qu'on ait retrouvé son corps dans la piscine. Elle ne se souvient pas de ses mouvements, lorsque Portocci fut atteint. Alors nous ne savons pas où il se trouvait lorsqu'il a été tué, pas précisément. On peut présumer qu'il courait pour se mettre à l'abri. Si c'est le cas, il s'est fait descendre à deux pas du but. On a retrouvé du sang sur les dalles à l'angle de la piscine alors on pense que c'est là qu'il a été touché.

Hannon se dirigea vers les taches de sang au bord de la piscine. Il s'arrêta là, se retourna vers la chaise longue, puis fixa la plage.

Ça m’a l'air bien calculé, dit-il en soupirant. Je comprends votre problème.

— Il y a un homme qui arrive avec un théodolite. En attendant, j'ai arbitrairement disqualifié les trois premiers immeubles. Ce qui laisse encore environ quatre dans un rayon de tir possible… Ou attendez, si Bolan est notre homme, y en a plus que ça. Six environ. Je vais envoyer des hommes aux deux autres.

Il partit rapidement à travers le patio.

— De toute façon, fit le capitaine en fixant les dalles tachées, on a un gros problème sur les bras.

Le lieutenant Wilson traversa le hall et sortit dans le parking où se trouvait un bon nombre de véhicules de la police. Plusieurs officiers en uniforme avancèrent à sa rencontre. Ils parlèrent doucement, puis les policiers montèrent dans leurs voitures et partirent tranquillement.

Wilson alluma une cigarette, jeta l'allumette, et murmura doucement en soufflant sa fumée :

— L'Exécuteur, eh bien ! eh bien !…

Puis il rentra.

De l'autre côté de la rue, penché contre un palmier, parlant calmement à un autre badaud, un homme élancé en jeans avec des lunettes noires, regarda le détective qui retournait dans l'hôtel.

— Eh bien ! dit-il. On dirait que c'est terminé. Les flics commencent à partir.

Son voisin se mit à rire nerveusement en répondant :

— J'aimerais bien qu'ils nous laissent entrer. J'sais pas, moi… C'est peut-être morbide, mais c'est fascinant, un meurtre… Enfin, ça vous plairait pas d'entrer pour voir ?

— Non, je n'aime pas le sang, répondit l'homme en jeans.

L'autre type émit un rire nerveux et se mit à parler à la personne de l'autre côté. L'homme élancé s'éloigna et retourna vers son véhicule. Il alluma une cigarette et continua à observer. Un peu plus tard, on évacua les corps et les ambulances partirent. Puis le jeune détective en civil ressortit avec un autre détective plus âgé et plus massif. Les détectives montèrent dans leurs voitures pour repartir. Les badauds se dispersèrent. Le grand homme observa tout en fumant en silence. Quelque vingt minutes plus tard, une ravissante jeune femme blonde avec un chignon compliqué sortit et on la conduisit jusqu'à une voiture de la police. Apparemment, elle n'était pas en état d'arrestation. Lorsque ce véhicule officiel quitta l'hôtel et s'engagea dans l'embouteillage du bord de mer, l'homme en jeans démarra et se mit à le suivre d'assez près. L'Exécuteur était sur une autre piste.

CHAPITRE VI

Pour la première fois depuis bien des années, on convoqua « le second gouvernement invisible de la nation » pour un conseil. On l'appelait la *Commissione,* et elle comprenait les Capos des treize Familles des Etats-Unis. La *Cosa Nostra* était une république à l'intérieur d'une république. En dépit des rumeurs, publiques ou non, il n'y avait pas de *capo dei tutti capi* qui exerçait ses pouvoirs sur tous les autres patrons du monde criminel. C'était la *Commissione* qui établissait elle-même ses décisions inter-familiales, jugeait ses membres, et maintenait l'ordre de ses décisions.

Les rébellions et les complots pour le pouvoir étaient rares au sein de la *Commissione* et invariablement sans succès. Bien qu'un Capo soit maître indiscuté à l'intérieur de son territoire, il avait en général la sagesse de se plier modestement vers la tendance de la majorité du conseil suprême; ceux qui le faisaient étaient prospères; ceux qui ne le faisaient pas étaient surtout remarquables par leur vie écourtée.

Ciro Lavangetta imaginait la *Commissione* comme un conseil de rois, mais à ce point de vue, Ciro, lui-même, faisait plutôt figure de prince-héritier. Bien sûr, il était un chef, mais le plus jeune et le plus nouveau, avec le territoire le plus pauvre représenté au conseil. On lui avait donné les honneurs et les droits d'un Capo mais il avait régné à l'ombre de la Famille DiGeorge de la Californie du Sud de laquelle il était sorti. Maintenant que DiGeorge était mort et que sa Famille était virtuellement disloquée, grâce à ce salopard de Bolan, Ciro pensait que sa position était tangente - voire périlleuse. Il s'était rendu au « conseil des rois » pour essayer d'établir une base plus solide pour sa Famille; en fait, il espérait hériter l'empire DiGeorge pour le consolider avec son territoire du Sud-Ouest.

Mais cela n'irait pas tout seul. Le vieillard de San Francisco, George le Boucher Aggravante, jetait des coups d'œil de convoitise sur le territoire ouvert de Los Angeles… et il avait été le seul qui se soit opposé à la décision du conseil attribuant quelques années auparavant le territoire désertique du Sud-Ouest à Ciro. George le Boucher n'aimerait rien de plus que d'avaler la Californie du Sud,

l'Arizona, le Nouveau Mexique et le Texas, pour contrôler à lui tout seul la partie ouest des Etats-Unis. Ciro en était sûr. Evidemment, maintenant que Ciro avait fait d'un désert sablonneux un territoire lucratif, le vieillard ne le lui prendrait que trop volontiers. Peut-être qu'on permettrait à Ciro de rester comme Capo de paille de son territoire, ou comme sous-chef du Boucher. Certainement pas ! George le Boucher pouvait aller se faire voir ailleurs. Ciro connaissait mieux la région de Los Angeles qu'aucun autre être vivant. S'il allait y avoir une division du legs DiGeorge, Ciro était mieux placé que quiconque. Ciro laisserait à Aggravante le territoire au nord de la San Fernando Valley. Mais le reste devait revenir à Ciro. Il l'avait mérité. Les seuls revenus du comté de Los Angeles fourniraient une base solide pour une nouvelle et jeune Famille, les Lavangettas. Le propre beau-frère de Ciro, Tony « Danger » Cupaletto, était le seul survivant de la Famille DiGeorge qui ait un rang, et encore, il n'était qu'un *caporegime* à San Diego. On n'avait pas besoin de réunir le conseil des rois pour décider que Tony Danger n'avait pas le poids pour relever la couronne DiGeorge. Et le fauteuil vide à la table de conférence, celui de DiGeorge, était le premier des soucis de Ciro dès le début de cette réunion à Miami. Symbole irritant de l'importance de ce conseil pour Ciro, le fauteuil vide se trouvait entre celui de George le Boucher et le sien.

Ciro fit un signe aimable au vieillard de San Francisco et lui dit :

— Bonjour, Georgie. Ça marche la viande ?

Aggravante le considéra avec froideur.

— Au mieux, Ciro. Comment ça se passe quand on a Bolan comme invité ?

Ciro rougit violemment et réprima une réplique cinglante. Il masqua rapidement sa colère avec un petit rire en disant :

— Je l'exporterai bientôt, Georgie.

Aggravante agita sa tête léonine.

— Essaie de l'expédier de mon côté, Ciro, j'en ferai de la chair à saucisses.

Il se tourna vers l'homme qui se trouvait sur l'autre côté et commença une conversation aimable, coupant court avec le vaurien de l'Arizona.

Le visage sinistre, Lavangetta goûta son vin et jeta un regard autour de la table. Il observa que les rois étaient tranquilles aujourd'hui. Pourquoi pas ? Ça se passait assez mal partout. Les flics et les fédéraux qui faisaient des descentes à gauche et à droite, des comités du Congrès les obligeant à témoigner les uns contre les autres, leur adressant la parole comme s'ils étaient de vulgaires tueurs… et à présent ce connard de Bolan qui démolissait plusieurs territoires et en plus les faisait passer pour des crétins. Eh oui ! pourquoi ne pas se tenir coi ? C'était un conseil stratégique… mais quelle stratégie ?

Les pensées déprimantes de Ciro prirent fin lorsque l'un des *capi* respectés de la région new-yorkaise prit la parole. Il s'agissait d'Augie Marinello, une des puissances du conseil. Les toasts traditionnels ayant été portés, les aménités accomplies, la question de Marinello ne pouvait que signifier la fin du gentil bavardage de vieux compères s'étant retrouvés.

— Hé ! Ciro, qu'est-ce que c'est cette histoire à Phoenix, hier soir ?

— Tu en sais presque autant que moi, Augie, répondit sérieusement Lavangetta. Ne t'inquiète pas, je m'en occupe. Je saurai très très vite de quoi il s'agit.

Aggravante s'en mêla immédiatement.

— Il s'agit que tous tes gars sont morts, Ciro. Si c'est de ça que tu t'occupes, je crois qu'il faudrait que *quelqu'un* s'inquiète vivement.

Bafoué, le chef de l'Arizona commença à répliquer.

— Ecoute, laisse-moi…

Il s'interrompit, respira un grand coup et laissa en l'air sa phrase inachevée. Il se retourna vers Marinello et poursuivit d'un ton calme.

— Comme je disais, Augie, je m'en occupe. C'était, bien entendu, ce cinglé de Bolan comme le sait déjà tout le monde ici présent. J'ai pris mes renseignements et on s'occupe de le dénicher. Ne t'inquiète pas, ce con n'aura pas toujours de la chance. Il ne peut pas continuer comme ça indéfiniment.

Marinello ne dit rien, attendant un autre commentaire d'Aggravante.

— Tu appelles ça de la chance si tu veux faire l'autruche, Ciro, observa le vieux *capo.* Mais ce garçon a déjà démoli deux Familles.

Et a priori, j'ai l'impression qu'il veut se faire une troisième. On ne peut pas présumer qu'il s'agit de chance à chaque fois. C'est son arme secrète à ce garçon, que tout le monde pense qu'il n'est qu'un petit minable de plus et qu'on le mettra dans sa tombe en lui faisant une grimace. Je le répète, Ciro… *quelqu'un* devrait commencer à s'inquiéter. Quelqu'un avec un territoire en Arizona.

Ciro cherchait quelque chose de cinglant à lui renvoyer, se maudissant de s'être laissé entraîner par le vieillard à se vanter pour ensuite se faire taper sur les doigts comme un gamin prétentieux sans intelligence. Plusieurs fois ses doigts se crispèrent en un poing rageur.

— Je n'ai pas voulu dire que *je* ne m'inquiétais pas. Je voulais dire que personne d'autre n'avait à s'inquiéter. Bien sûr que je suis inquiet. Merde, j'ai cent types sur les traces de ce con.

— Ce n'est peut-être pas assez, déclara doucement Marinello. A moins de savoir quelque chose de spécial.

— Mais je sais quelque chose de spécial, répliqua rapidement Lavangetta. On a appris que ce type a quitté Phoenix tout de suite après son coup hier soir sur un petit avion de location. On l'a suivi tout le temps. On croyait qu'il suivait Johnny Portocci et on a fait couvrir tous les aéroports. Alors on a quelque chose de spécial.

— Si tu connais l'avion, y a des moyens de le retrouver, suggéra Aggravante.

— Oui, je sais, Georgie. On a vu que l'avion se posait à Jacksonville. On l'a vu se poser à Miami. Mais le type était descendu à Jacksonville. Evidemment j'avais des gars partout à l'aéroport et…

— Alors tu l'as eu à Jacksonville, ronronna Aggravante.

— Mais non, j'ai pas dit ça non plus, Georgie. J'ai dit que ce type est descendu à Jacksonville et on n'avait personne là-haut. Mais l'avion a continué jusqu'ici, tu vois, et…

— Alors qu'est-ce que t'as de spécial, Ciro ? Un avion vide ?

Très embarrassé, Lavangetta rageait.

— J'essaie de te dire que ce Bolan n'est pas un minable. Je veux dire que je le sais. Tu veux voir quelque chose qui a de la classe ?

Il fouilla dans sa poche et plaça une petite boîte rectangulaire sur la table.

— Ce truc est arrivé avec un emballage de cadeau, adressé à Johnny, avec un nœud en satin et tout. Le pilote de l'avion l'avait, alors on sait qu'il était sur l'avion.

— Brillante déduction, constata Aggravante. Alors, qu'est-ce qu'il y a dans la boîte ?

Marinello tendait déjà la main vers l'objet. Il retira le couvercle puis fixa longuement le contenu qu'il finit par brandir pour l'exhiber aux autres.

— C'est une carte de visite de ce gars, annonça-t-il. Une médaille de tireur d'élite.

— Ouais, ça, c'est la classe, commenta doucement Aggravante.

Un autre *capo* de New York déclara :

— On pourrait presque l'admirer, ce môme, vous savez ?

— Pas de la tombe, ajouta Marinello. D'accord, Ciro. C'est apparemment ton gâteau, alors mange-le, c'est ton droit. Mais n'en attrape pas une indigestion. Pourtant si ce Bolan signale qu'il va s'occuper de notre convention, il va peut-être falloir qu'on en mange tous une partie. Tu ferais bien de nous dire ce que tu fais.

— J'ai tout mis sous surveillance, annonça rapidement Lavangetta. Les aéroports, les terminus de chemin de fer et de cars, tout. Et j'ai fait mettre mille photos de Bolan en circulation. Tout le petit personnel, tous les informateurs, tous…

— Des photos ? Comment t'as eu des photos ? grogna Aggravante.

— Des dessins, corrigea Lavangetta. On a eu un de ces mecs comme ceux des flics. Ces types qui composent d'après les descriptions.

Il vit une ouverture et en profita avec célérité.

— Il faut vous souvenir que mes gars étaient les premiers à arriver à Palm Springs après que ce type est parti en laissant son bordel. Il fallait bien que *quelqu'un* ramasse les morceaux. On a aussi relevé une piste, c'est pour ça qu'on nous en a voulu à Phoenix. On est sur les traces de ce type depuis Palm Springs.

— Drôle de piste, fit Aggravante. Elle t'a mené jusqu'à Miami, on dirait.

Les lèvres serrées, Lavangetta annonça :

— Ecoute, je suis venu au conseil comme toi. Je ne veux pas être incorrect, Mr. Aggravante, mais tu commences à m'emmerder. Alors tu devrais la boucler, parce que j'suis pas d'humeur à…

Marinello interrompit rapidement.

— Aïe, aïe, *fratelli, fratelli.*

Il se frotta le menton en réfléchissant.

— Ciro a raison, Georgie. Tu le cherches et il a déjà assez de soucis comme ça. Ce qui s'est passé en Arizona aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous en ce moment. Nous sommes venus pour parler de nos problèmes. Ce Bolan en est un. Je crois qu'il faudrait établir des priorités parmi ces problèmes et je pense qu'il faudrait commencer justement avec ce Bolan.

— La grosse erreur, poursuivit Aggravante comme s'il n'avait pas été interrompu, la grosse erreur c'est que nous sommes restés assis sur nos fesses en attendant que quelqu'un règle le problème à notre place. Je parle de Bolan. On espère que les flics vont le prendre. On espère qu'un tueur à gages va demander la prime. On espère et on espère encore, mais on ne fait rien.

— Parle pour toi, marmonna Lavangetta. Moi, je dois enterrer une douzaine de mes hommes quand je rentre à la maison.

— Je parle pour nous tous, répondit le vieillard. Tu parles de priorités, Augie.

Il tendit la main et saisit la médaille de tireur.

— Voilà la priorité numéro un. Ceux qui pensent autrement sont *sciocco* (des imbéciles). Ce Bolan est un renard qui poursuit la meute, non ?

— Ecoutez, vous pleurnichez pour rien, s'écria Lavangetta. Je vous dis que je m'en occupe ! Vous verrez ce qui arrivera au renard quand il débarquera à Miami, hein ? Vous verrez !

Un homme, de l'autre côté de la table, parla dans le silence qui suivit :

— Que personne n'oublie où ce Bolan a commencé, dit-il. Si on croit que Sergio était une vieille femme, on devrait sortir tout de suite pour se battre avec moi. Ce Bolan est une armée à lui tout seul, laissez tomber le renard et la meute. Et s'il se trouve en ce moment à Miami, je vous préviens tout de suite qu'on ferait mieux de déménager.

Celui qui parlait s'appelait Frank Milano, successeur de feu Sergio Frenchi, le premier *capo* à sentir la férule de l'Exécuteur. Remarquant avec étonnement qu'on l'écoutait encore, Milano poursuivit :

— Enfin si, du moins, on s'attend à boulonner un peu. Je veux dire…

— Nous comprenons ce que tu veux dire, Frank, déclara doucement Marinello. Et tu as raison. Sergio était un homme parmi les hommes, personne n'oserait le nier.

Aggravante fixait ses mains.

— Dis à Papa Sergio, Frankie, que Ciro Lavangetta fait le guet devant sa tombe.

— Ecoutez, fit Lavangetta d'un ton contrit. Je ne voulais pas insulter qui que ce soit. Mais je voulais simplement faire savoir à tous ceux qui sont présents que je m'occupe de cette histoire Bolan. Si jamais il s'approche à moins de quatre-vingts kilomètres de cette pièce, c'est un homme mort. Je voulais que vous me compreniez tous. Maintenant on peut parler affaires. Et on a des choses importantes à discuter. Hein, Augie ?

Marinello allait répondre mais se tut lorsqu'il vit la porte s'entrouvrir, et un œil aux aguets qui cherchait le sien. Il jeta un regard sur Lavangetta.

— Je crois qu'un de tes gars veut te parler, Ciro.

Lavangetta quitta rapidement son fauteuil et se dirigea vers la porte où il eut une conversation chuchotée avec son homme. Lorsqu'il retourna à la table son visage était blême, et ses mains tremblaient en allumant un cigare. Les autres membres le regardaient avec curiosité sans prononcer une parole. Lorsqu'il eut enfin réussi à allumer le cigare, Marinello lui demanda doucement :

— Une mauvaise nouvelle, Ciro ?

— Ouais, une mauvaise nouvelle, fit Lavangetta d'une voix qui craquait.

Il fixait avec intensité ses allumettes et parlait avec le cigare fumant entre les dents.

— Tommy Janno vient de téléphoner du *Sandbank.* Johnny le Musicien et Miami Vino viennent de se faire descendre.

Il y eut un silence bref.

— Tu veux dire qu'ils sont morts ?

— Oui, c'est bien ce que je veux dire. Assis près de la piscine, au *Sandbank.* Et quelqu'un leur a flanqué une balle dans la peau. Vous vous rendez compte. Quelqu'un leur a simplement…

— Comment, *quelqu'un ?* hurla Aggravante.

Lavangetta soupira.

— Je suppose que c'était Bolan.

Aggravante se tourna vers Marinello avec un regard furibond.

— Il parle du type dont il s'occupe, expliqua-t-il méchamment.

— Prévenez les frères Talifero, aboya Marinello.

Son regard fit le tour de l'assemblée, et il rectifia :

— Je veux dire, je propose que nous déléguions ce problème à Pat et à Mike Talifero. Y a-t-il des objections ?

— Tu n'entends aucune objection, et moi non plus, dit Aggravante.

Il se leva et se dirigea jusqu'à la porte qu'il ouvrit. Il se pencha à l'extérieur pour parler au garde de service.

— Dis aux frères Talifero qu'on les demande ici.

Ciro Lavangetta s'humecta les lèvres et roula nerveusement le cigare contre ses dents. Il se disait qu'il avait fait de son mieux. Et en fait il n'avait pas fait plus de gaffes que les autres *capos* depuis que ce fumier en collant noir avait commencé à faire des siennes. Alors, maintenant ce serait Pat et Mike. Lavangetta réprima un frisson. Il était heureux qu'on les dirigeât sur Bolan et pas sur Ciro Lavangetta.

Les bourreaux de la *Commissione,* mis en marche par le consentement unanime du grand conseil, avec leur petite Gestapo personnelle - tels étaient les frères Talifero - des missiles humains à sens unique avec pouvoir de vie et de mort même sur un *capo.* Ouais, le Bolan avec toute sa classe et ses jolies médailles, qu'il attende un peu que Pat et Mike aient relevé sa trace.

Tu vas mourir, Bolan, tu vas crever en hurlant ! C'était une chose établie par le conseil des rois.

CHAPITRE VII

Il se trouvait dans un quartier résidentiel modeste de Miami Beach. Le quartier était propre et net, les maisons en stuc blanc en contraste avec les pelouses vertes bien tondues et les plantes tropicales. Il releva le numéro de la maison devant laquelle la voiture de police s'arrêta en passant devant puis en faisant lentement le tour du pâté de maisons. Et lorsqu'il repassa devant la petite villa la voiture était partie. Il dépassa néanmoins la maison et s'immobilisa près du trottoir quelques dizaines de mètres plus loin, changea l'angle de son rétroviseur, alluma une cigarette, et se mit à surveiller tranquillement. Il se passa cinq minutes. Deux petits garçons firent le tour de la maison en face de lui, l'observèrent avec la franche curiosité des gamins, et l'un d'eux lui fit un signe amical. Il leur sourit et agita la main. Les gosses se regardèrent en gloussant avant de repartir en courant.

Bolan alluma une seconde cigarette et refixa le rétroviseur. Lorsqu'il la termina, il écrasa minutieusement le mégot dans le cendrier, sortit de la voiture et partit d'un pas leste vers le bungalow en stuc blanc qui était l'objet de son attention. Une porte anti-insectes au loquet fermé était le seul obstacle qui lui barrait le chemin. Il poussa la lame d'un couteau de poche à travers le mince grillage d'acier, défit le loquet; et entra.

Il trouva la fille couchée en travers du lit, en slip et soutien-gorge, allongée sur le ventre, la courbe majestueuse de ses fesses dominant sans peine les autres aspects fascinants de son physique.

Elle leva la tête pour regarder l'intrus. Son maquillage était sillonné de pleurs, mais cela ne changeait en rien l'opinion que Bolan s'était faite sur sa beauté quelques heures auparavant. Ses immenses yeux noirs étaient écarquillés de terreur mais elle soutint sans faiblir son regard obstiné.

— Qu… qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Bolan retira ses lunettes noires et se laissa choir dans un fauteuil.

— Nous avons failli faire connaissance ce matin, lui dit-il. Mais à une distance de cinq cents mètres.

— C… Comment ?

— Vous ne m'avez pas vu. Moi, en revanche, je vous voyais extrêmement bien. Sur la croix de mon télescope. Et j'aurais pu trouer ce joli minois comme les deux autres.

Il sourit.

— Mais je ne l'ai pas fait.

Elle ne bougea pas, le fixant avec une appréhension croissante.

— Je ne sais même pas pourquoi vous les avez tués, ou qui vous êtes, chuchota-t-elle. Vous n'avez aucune raison de me tuer.

— Vous avez probablement raison. Que savez-vous de Portocci ?

Elle secoua la tête.

— Rien. Je ne l'avais jamais vu avant ce matin.

— Comment vous appelez-vous ?

— J… Jean Kirkpatrick. Je suis mannequin.

— Vous faisiez un défilé avec quoi ce matin ?

— Je… je…

Elle baissa les yeux, confuse et gênée.

— Comment ?

— De temps en temps… quand je n'ai pas de défilé… M. Balderone m'engage pour… pour tenir compagnie à ses amis…

— Qui est Balderone ?

— Vous l'avez assassiné et… et vous ne le connaissiez même pas ?

— Comment je devrais faire pour sortir avec vous, Jean ?

— Hein ? Vous voulez dire… ?

— Oui, précisément. Si je ne vous connaissais pas, que j'ignore jusqu'à votre existence, comment ferais-je pour vous connaître ?

— Vous… euh… vous ne comprenez pas.

— Je vous écoute; faites-moi comprendre.

Elle avait conclu que Bolan n'allait pas la tuer.

— Je peux me lever ?

Il secoua la tête.

— Pas encore. Faites-moi d'abord comprendre.

— Je ne suis pas une putain, si c'est ce que vous imaginez. Je veux dire, il y a une différence, une très grande différence.

— Bon, y a une différence. Parlez-m'en.

— Je travaille pour le compte de M. Balderone. C'est lui qui me paye. Entre ses amis et moi, c'était comme une *party…* vous savez ? Je veux dire qu'il n'y avait pas d'échange d'argent. Pas de petit cadeau. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Tous les amis de M. Balderone étaient italiens ?

Elle battit rapidement des cils.

— Non. Pas tout le temps.

— Bon, écoutez, mon petit. Comment vous gagnez votre vie vous regarde. Ça ne m'intéresse pas. Je ne vous demande que quelques renseignements et je les veux immédiatement. Vous comprenez ?

La fille s'était mise à pleurer. Bolan s'en voulait à mort, mais son visage sévère garda ce secret.

— Vous nagez en plein dans la Mafia, lui dit-il.

— La *quoi ?*

— Portocci était le sous-chef d'une Famille de l'Ouest. Ce que je veux savoir est, qui était Balderone ? Quel lien avait-il avec Portocci ?

La fille secoua la tête. Ses larmes séchaient rapidement. Bolan saisit une boîte de Kleenex sur la commode et la lui jeta sur le lit. Elle se mit à quatre pattes d'abord, puis se laissa retomber sur ses cuisses, prit un mouchoir et se toucha délicatement les yeux et le nez. Bolan avait compris la manœuvre.

Il lui fit comprendre qu'il regardait mais qu'il n'était pas preneur. Il poursuivit :

— Vous avez déjà entendu le nom de Ciro Lavangetta ?

— Oui. C'est un… Un homme d'affaires associé à M. Balderone.

— Ça c'est une bonne réponse, murmura Bolan. OK. combien de filles travaillent pour Balderone ?

— Un certain nombre. Parfois il y a - y *avait* - des *parties* avec beaucoup de monde.

— Toujours au même endroit ? Toujours à cet hôtel ?

Elle soupira et secoua la tête.

— Non. Des endroits différents. Parfois sur un yacht, le *Merry Drew.*

— Comment vont les affaires en ce moment ?

— Euh…

Elle baissa les yeux sous son regard pénétrant.
— Ça marche très fort.
— Mais encore ?
— Il a beaucoup d'amis qui sont arrivés. Une espèce de convention, je crois. Mais ils sont partout sur la plage, ici et là. En fait, il y en avait trop; il a été obligé de faire venir des filles du Gulf Coast.
— Bon, apportez-moi un crayon et du papier.
— Pourquoi faire ?
— Je veux une liste. Tous les endroits où Balderone doit envoyer des filles cette semaine.
— Mais c'est dingue. Je n'en ai aucune idée. Vous êtes flic ? Vous ne pouvez pas vous servir de…
— Taisez-vous ! cracha Bolan.
Elle cligna les yeux en reculant comme si elle s'attendait à un coup.
— Alors, vous n'êtes pas un flic, dit-elle sans voix. Je suis navrée je ne connais pas tous ces endroits.
— Mais vous en connaissez quelques-uns.
— Oui, j'en connais certains.
— Alors mettez-vous a écrire.
— Je crois que vous allez me faire avoir des histoires.
Bolan secoua la tête.
— Vous les avez déjà, petite. Et c'est pas moi qui vous ai mis dans de sales draps. Je vous y ai *trouvée.*
Elle se remit à pleurer. Bolan sortit son calepin, le lui mit entre les mains et lui tendit un stylo.
— Commencez à écrire, ordonna-t-il d'une voix glaciale. Et ne faites pas d'erreurs. Je n'aimerais pas retrouver cette jolie tête dans ma lunette une autre fois.
— Je… je ne savais pas qu'ils étaient de la Mafia, sanglota la fille.
— Vous le savez maintenant.
Elle s'étala sur le lit, calepin et stylo en place, et se mit à composer une liste. Elle s'arrêta pour s'essuyer les yeux et lancer un regard plein de reproches sur Bolan.
— Je parie que je sais qui vous êtes, dit-elle.

— Ah ! oui ? Ecrivez.

— Oui, déclara-t-elle. Je sais aussi *ce* que vous êtes. Et *ils* le savent aussi. Je les ai entendus parler de vous. Je n'avais pas compris mais maintenant tout tombe en place. Vous êtes dans de plus sales draps que moi, monsieur Mack Bolan. Je ne changerais pas de place avec vous pour tout le fric de Miami. Vous vous prenez pour leur juge et bourreau. Vous avez autant de torts qu'eux.

— Il faut être un tueur pour en connaître un autre, répondit sèchement Bolan.

— Et il faut être un tueur pour tuer, répliqua la fille.

Elle se contrôlait mieux à présent et n'avait plus du tout peur de Bolan. Elle termina la liste et rendit le calepin et le stylo.

— Voilà votre liste, allez vous noyer dans le sang des autres.

— Merci, fit Bolan en empochant le calepin. Si vous leur parlez de ça vous êtes morte. Et ce ne sera pas par *ma* main. Je garderai le secret; vous feriez bien de faire la même chose.

— Je crois que je suis déjà morte depuis longtemps, dit-elle en retombant sur l'oreiller. On ne peut pas être plus mort que cela.

Bolan lui sourit.

—J'aimerais bien vous en reparler un jour.

— Bien sûr.

— Je suis sérieux. Je reviendrai… pas pour affaires.

Elle fronça les sourcils puis baissa les yeux.

— A propos de rien, fit-elle. Je ne le faisais pas très souvent. Si vous saviez à quel point le métier de mannequin est une jungle pourrie. Une fille y perd son… sens moral.

Bolan se pencha au-dessus du lit et lui effleura les lèvres.

— Merci pour les renseignements.

— Vous me menacez puis vous me remerciez, soupira-t-elle. Adieu, tueur.

— Exécuteur, corrigea-t-il. Là *aussi,* il y a une différence.

— Bien sûr, votre différence est comme la mienne. Je suis néanmoins dégradée, et vous êtes quand même coupable, différence ou pas.

Bolan lui caressa la jambe amicalement.

— J'aimerais quand même en reparler avec vous un de ces jours, dit-il avant de repartir.

La *party-liste* dans sa poche renfermait les composantes de réunions comme Miami n'en avait jamais vu. Il se souvint qu'il n'y avait rien de personnel dans son combat contre la Mafia. La seule différence entre cette guerre et celle où il avait acquis son expérience était géographique. Miami était le nouveau champ de bataille mais la mission était la même. Tuer. Décimer l'ennemi.

Le mot « différence » lui revenait souvent à l'esprit. Sa rencontre avec Jean Kirkpatrick avait soulevé des doutes. Il mit en marche le moteur de sa voiture, et les deux gamins refirent une apparition et lui tirèrent dessus avec les doigts en forme de pistolet. Bolan les observa un instant, passa la première, et quitta la scène.

— Bien entendu, je suis coupable, dit-il au rétroviseur. La *différence,* miss Kirkpatrick, est que je suis un peu moins coupable qu'eux.

Un morne sourire joua sur ses lèvres. Elle avait raison. Il fallait être un tueur pour tuer. La *différence,* comme la voyait Bolan, était dans la *motivation.* Qu'est-ce qui poussait Mack Bolan à tuer ? Le sourire se figea, remplacé par un regard sombre. N'était-ce pas une question que se posait chaque soldat sur le champ de bataille ? *Pourquoi suis-je là ?*

Il alluma une cigarette, prit la direction de la plage, et saisit la liste qu'il parcourut d'un œil rapide. Bolan savait parfaitement pourquoi il se trouvait à Miami. Il était venu faire de la casse. Mais au premier coup d'œil sur la liste, la casse semblait augmenter. Combien de *casses* pourrait-il effectuer avant qu'on ne le « casse » lui-même ? Il soupira. C'était la vieille rengaine. Les règles de guerre pour une force inférieure étaient immuables. Tuer plus *rapidement* que ceux de l'autre côté. Attaquer, disparaître. Retrouver un maillon faible et *tuer de nouveau,* puis disparaître. Maintenir la mobilité et l'audace, et la *volonté de tuer.* Oublier les philosophies, la moralité, et les yeux pleins de reproches d'une belle fille terrorisée.

Les lèvres de Bolan serraient fermement la cigarette. Une longue cendre tomba sur ses genoux. Il l'épousseta, et la fille aussi. Bolan ne s'était pas rendu à Miami pour examiner son état d'âme. Il s'y était rendu pour « libérer » certains esprits. Et le « libérateur » avait un emploi du temps chargé. Miami Beach allait devenir le champ d'une nouvelle bataille. Il fallait qu'il passe de nouveau à l'attaque,

rapidement, et continuer à attaquer jusqu'à ce qu'ils paniquent et fuient vers leurs sanctuaires, et l'Exécuteur les suivrait, car il n'y aurait pas de sanctuaire pour la Mafia à Miami Beach.

CHAPITRE VIII

Le capitaine John Hannon n'avait pas perdu de temps pour mettre en marche la machine policière. On avait fait appel à toutes les agences fédérales du pays, là où Bolan avait sévi, et on avait reçu des informations de chaque lieu pour tenter d'empêcher un nouveau massacre à Miami. Depuis un certain nombre d'années, ce vieux policier qui avait dirigé une unité spéciale s'occupant des situations extraordinaires à Miami, comme la sécurité de VIPs en vacances ou en transit, le rassemblement de renseignements sur divers désordres sociaux, et d'autres problèmes dont ne s'occupait habituellement pas une police métropolitaine normale. Baptisée la Force Dade, cette unité était composée de divers officiers des différentes branches de la police de *Dade County* et avait une jurisprudence supérieure à n'importe quelle agence de la région.

Robert Wilson, lieutenant « division Homicide » avait déjà collaboré aux efforts de l'unité, mais peu fréquemment. Comme détective envoyé sur l'affaire du *Sandbank* il avait pourtant été nommé comme homme de liaison entre la Force Dade et la division Homicides de la police métropolitaine.

Steward Dunlap, officier du Département U.S. de la Justice de la section Enquêtes sur Rackets, du bureau de Miami, leur était désigné comme conseiller spécial. Dunlap faisait partie de la Force Dade en permanence, quoique très peu en service. On savait qu'il suivait l'affaire Bolan de près.

Ces trois officiers parcouraient en détail les renseignements glanés dans les heures qui suivirent la première manifestation de Mack Bolan à Miami Beach.

Dunlap se frotta pensivement le menton.

— J'ai l'impression que vous allez vous retrouver avec une situation fort délicate sur les bras, John. Bolan semble se trouver ici, et ce n'est pas son habitude de suivre une victime unique à travers tout le pays. Il est également évident qu'il passe à l'offensive… je veux dire qu'il ne va pas disparaître. Je crois qu'il est ici pour une raison sérieuse.

Hannon étudiait un rapport de la Brigade mondaine de la police métropolitaine.

— Vous avez sûrement raison, murmura-t-il. D'après le dossier sur Balderone, il était l'homme de Ciro Lavangetta à Miami. Si seulement j'arrivais à lier tout ça…

— Je croyais que Portocci était un sous-chef de Lavangetta à Phoenix, commenta le lieutenant Wilson.

— C'est vrai, dit Dunlap. Mais la *Cosa Nostra* ne se divise pas géographiquement. Bien sûr, chaque Famille possède un territoire. Mais certaines régions sont considérées comme neutres, ouvertes à tout le monde. Las Vegas, par exemple, et Miami Beach. Certaines des Familles sont très actives à Miami, et d'autres n'ont apparemment aucun intérêt dans ce qui se passe ici. Ça dépend de leurs liens. Apparemment la Famille d'Arizona avait des liens très sérieux dans la région.

Il sourit.

— D'ailleurs, le Département de la Justice les observe avec beaucoup d'attention, et depuis un certain temps.

— Quelle était la fonction de Balderone ? demanda Wilson.

— Une espèce d'envoyé diplomatique, répondit l'agent fédéral. On pourrait le qualifier de chef d'ambassade d'Arizona à Miami. Il arrangeait les rencontres d'affaires, faisait des marchés, maintenait l'ouverture des routes marchandes avec les Caraïbes et l'Amérique latine.

— Quelles sortes de routes marchandes ?

— De tout. Les stupéfiants, l'alcool illégal, des billets de banque recherchés, le jeu, tout ce qui rapportait des dollars. Il était aussi un grand connaisseur de femmes.

— La prostitution.

Dunlap sourit en secouant la tête.

— Nous ne le pensons pas. Non, cela faisait partie de son image de relation publique. Il offrait une table exceptionnelle, une cave excellente, et un lit équipé, il avait l'œil pour trouver de très belles filles. D'après quelques conversations téléphoniques que nous avons pu écouter l'année dernière, il était très fier de son « écurie », et de sa réputation d'hôte extraordinaire. Il s'en vantait beaucoup.

— La jeune femme, Jean Kirkpatrick… fit Wilson en hésitant. Il y a de bonnes chances qu'elle ait fait partie de son opération de filles, non ?

— Votre rapport déclare qu'elle se trouvait là pour montrer un maillot de bain, annonça Hannon en levant les yeux. Vous l'avez vérifié à fond ?

Wilson secoua la tête.

— Oui, monsieur, c'est fait. La boutique dans le hall a confirmé qu'elle portait un de leurs modèles lors de l'attentat. Mais ça commence à sentir mauvais. Avec Balderone à cheval entre les deux mondes…

Il soupira.

— Quelle belle fille ! Dommage. Il va falloir que je la réquisitionne.

— Ça peut attendre, fit le capitaine. A présent on ferait mieux de s'intéresser à ce Bolan. Dire que la moitié de la Force Dade est bloquée à ce festival pop au champ de courses.

— Vous pouvez compter sur moi pour être mobile, offrit l'agent fédéral.

— Merci. Euh… vous parliez tout à l'heure du type de Los Angeles.

— Brognola ? Oui, il était très proche de Bolan sur une affaire là-bas. J'ai laissé un message pour qu'il rappelle. Il pourra peut-être nous fournir plus de renseignements sur les manières d'agir de Bolan. Je pensais que ça pourrait être utile.

— Sans aucun doute, fit Hannon doucement.

— Qui est Brognola ? demanda Wilson.

— Département de la Justice, expliqua Dunlap. En fait, il a parlé à Bolan et… enfin, je suppose qu'il travaillait avec lui pour boucler une grosse opération contre la Mafia.

Il désigna un dossier avec son crayon.

— Ce rapport du *Projet Pointer* vous donnera tous les détails.

— Ça ne me paraît pas très catholique, commenta Wilson mal à l'aise.

Dunlap haussa les épaules.

— Parfois il faut voir le résultat, et non les moyens. Je pense que Brognola avait décidé que la Mafia était un ennemi plus dangereux.

C'est notre gros souci en ce moment, vous savez. Pour les Fédéraux.

Il sourit.

— Je ne veux pas minimiser, mais nous ne nous intéressons pas beaucoup aux crimes dans la rue par rapport aux combines du monde criminel.

— J'espère que vous ne parlez pas de l'affaire qui nous concerne en ce moment, déclara pesamment Hannon. Il ne s'agit pas d'un crime dans la rue. Nous n'avons qu'un but et c'est d'empêcher la déclaration d'une guerre en pleine rue. D'accord ?

L'agent fédéral refit son beau sourire.

— Je me tiens à votre disposition, capitaine.

Il se leva pour se diriger vers la porte.

— Je serai en haut. Je veux y rester au cas où Brognola téléphonerait. Mais gueulez un bon coup si vous me voulez.

Hannon agita la tête et Dunlap sortit.

— J'ai l'impression que ce type en sait plus que ce qu'il nous raconte, dit Wilson. Ça ne vous frappe pas ?

— Comme un coup de maillet sur le crâne, annonça Hannon d'une voix morne.

Il partit fermer la porte puis revint s'installer derrière son bureau avec un soupir.

— Le Département de la Justice aimerait bien contrôler Bolan, voilà la vérité. Peut-être pas le département officiel mais il y a quelqu'un, avec pas mal d'autorité, qui essaye d'intercéder en sa faveur avec toutes les agences du pays. Vous n'avez pas vu le F.B.I. se mettre dans tous ses états au sujet de Bolan, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire, intercéder ?

— Ils suggèrent que ce serait dans l'intérêt du pays si nous ne faisions que *contenir* Bolan. Vous voyez, ne rien voir en sorte, à moins qu'il se mette à se conduire très mal.

— Qu'est-ce qu'il doit faire pour se conduire très mal ? Evidemment, aujourd'hui il n'a fait qu'assassiner deux types qui buvaient un verre au bord d'une piscine en s'occupant de leurs oignons. Comment définit-on la mauvaise conduite ? Lorsqu'il aura poussé Miami Beach à la mer ?

Le capitaine fit une grimace et se saisit de sa pipe. La main crispée sur la vieille meerschaum signifiait toujours une agitation intérieure.

— Jusqu'à présent, Bolan s'est contenté de tirer sur son ennemi naturel, expliqua-t-il. Il n'a jamais fait de mal à un passant ou un témoin innocent. Il n'a jamais tiré sur un policier non plus. Quelqu'un à Washington semble croire qu'il rend service au pays.

— Ce n'est quand même pas l'avis de Miami ?

— Pas le moins du monde, petit, grogna Hannon. Il n'y aura pas de massacre de la Mafia à Miami. J'ai déjà fait la demande au préfet. J'ai demandé une cinquantaine d'hommes supplémentaires, tous motorisés. L'Exécuteur va tomber sur un bec dans cette ville, Bob. Ou bien…

— Ou bien, quoi ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Ou bien nous allons assister à un massacre comme on n'en a jamais vu.

Il désigna le monceau de papiers sur son bureau avec l'embout tremblant de sa pipe.

— Tous ces renseignements démontrent une chose. Il y a une concentration de gangsters à Miami. Le Syndicat est ici. Et Bolan doit le savoir.

— Une concentration ? Une convention ? Comme à Appalachian ?

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Alors, merde ! bouclons-les !

— On ne peut pas les boucler à moins de les retrouver. Et j'ai l'impression que Bolan en connaît plus que nous dans ce domaine.

— Quelle merde ! fit Wilson d'une voix misérable.

— C'est précisément là que nous allons nous retrouver, observa le capitaine. Dans la merde.

*

* *

Bolan descendit au *Tideland's Plaza,* un hôtel luxueux près de l'extrémité sud de la plage. Il signa le registre Michael Blonski et se dirigea immédiatement vers sa chambre. Une fois arrivé, il défit sa nouvelle valise, retira les étiquettes d'un costume Palm Beach qu'il

venait d'acheter, et sonna le service de pressing et ensuite appela le room-service pour passer une commande. Ensuite il emporta dans la salle de bains un atomiseur et argenta ses tempes. Il examina d'un œil critique son labeur puis ajouta une touche sur les mèches au-dessus des yeux. Satisfait, il reboucha l'atomiseur et le laissa tomber dans le réservoir d'eau au-dessus des toilettes.

La sonnette de la porte retentit. Il se mit des lunettes de soleil et fit entrer le garçon d'étage qui portait un plateau avec du bourbon, de la glace et du soda. Bolan observa de près ce garçon au teint basané et à l'air étranger.

— C'est du service rapide, dit-il d'une voix graveleuse en tendant un gros billet. Gardez la monnaie, dit-il grandiose.

— Merci, monsieur, dit le garçon d'étage. Je me suis permis de vous apporter la dernière édition qui est sur le plateau. Vous aviez aussi quelque chose pour le service de pressing, monsieur ?

Bolan remarqua les phrases construites, les syllabes parfois mal accentuées.

— Ouais, fit-il en désignant les costumes sur le lit. Débarrassez-moi seulement des faux plis pour que je sois irrésistible avec les nanas, hein ?

Le garçon d'étage sourit et alla prendre le costume sur le lit.

— Les plus jolies filles des Etats-Unis se trouvent ici à Miami Beach, monsieur, déclara-t-il.

— Ouais, mais elles sont timides. Comment fait-on pour faire connaissance dans cette ville, hein ?

Le garçon d'étage posa le costume sur son bras.

— Il y a des façons, monsieur. Des filières, je veux dire.

Bolan se mit à rire.

— Ouais, j'en doute pas, combien ?

— Il y a des prix pour tous les goûts, monsieur, fit-il en se dirigeant vers la porte. Cinquante à cent cinquante dollars. Davantage pour ceux qui ont les goûts luxueux. Il s'agit de trouver la bonne filière.

— Ouais, eh bien, je vais y réfléchir, annonça Bolan.

— Mais je n'insinuais pas, monsieur, que je…

— Bien sûr, bien sûr, dit Bolan.

L'homme sortit et ferma doucement la porte. Bolan sourit et se dirigea vers le plateau du service, ouvrit la bouteille, se versa un verre de bourbon. Il partit dans la salle de bains, se rinça la bouche avec le whisky, le recracha, vida son verre dans les cabinets et tira la chaîne. Il revint auprès du plateau, emplit le verre de glace pilée qu'il recouvrit de soda. Il en but un peu en se déshabillant. Il ne pouvait guère se laisser embuer l'esprit par l'alcool, mais il fallait bien que la scène soit vraisemblable.

Son regard tomba sur le journal qui était plié pour laisser entrevoir l'article de la première page. Son propre visage le fixait sur la page blanche. Il posa le verre et prit le quotidien. En gros caractères : L'EXECUTEUR EST-IL A MIAMI ? L'esquisse était assez proche de la vérité pour le rendre nerveux. L'article résumait ses exploits à Pittsfield jusqu'à Palm Springs et parlait de l'incident du matin au *Sandbank.* Il reposa le journal et retourna dans la salle de bains, se rasant et prenant une douche, faisant attention à la couleur rajoutée de ses cheveux, et venait de se sécher lorsque la sonnette se remit à tinter. Le garçon d'étage était de retour avec le costume repassé.

Bolan regarda avec curiosité lorsque l'homme se pencha dans le placard pour suspendre le costume; il cherchait la bosse d'une arme, mais n'en vit pas. L'homme était plus petit que Bolan, mais trapu avec un corps puissant. Bolan ne l'imaginait pas en garçon d'étage. Il lui tendit un autre pourboire et lui demanda :

— Comment est la bouffe, par ici ?

— Très bonne, monsieur. Le *Surfer's Lounge* offre de très bons plats rapides, et vous pouvez passer commande à la piscine. La salle à manger n'ouvre qu'à dix-huit heures, mais la cuisine est toujours à la disposition de room-service. Puis-je vous apporter une carte ?

— Non, j'vais tenter ma chance au *Lounge,* répondit Bolan. C'est un peu tôt pour se bourrer.

Son visage devint perplexe comme s'il hésitait à dire quelque chose. Le garçon d'étage hésita, une main sur la poignée de la porte.

— Monsieur ?

— J'ai… euh… J'ai des amis qui sont descendus ici, fit Bolan d'une voix pleine de précautions. J'ai raté un avion et j'suis arrivé en retard. Je ne suis pas sûr… euh… comment ils ont signé le registre. Vous voyez ce que je veux dire ?

Une expression neutre sembla se glisser sur les traits sombres du garçon.

— Non, monsieur.

— Quel bordel ! C'est Balderone qui a fait tous les arrangements et je ne sais pas quels noms il a donnés. *Maintenant* vous comprenez ?

Un muscle se tendit sur le visage de l'homme.

— Je crois que vous avez trouvé votre filière, monsieur. Que voulez-vous ?

Bolan lui mit un autre billet dans la main.

— Trouvez les numéros des chambres de mes copains. Merde, j'sais même pas comment ils se sont fait appeler. Vous pigez ?

Le garçon d'étage semblait avoir pris une décision au sujet de Bolan. Il agita la tête.

— La discrétion est une grande qualité, monsieur. Je pense pouvoir vous aider.

— Vous parlez comme un prof, pas un garçon d'étage, commenta Bolan d'une voix dure.

— Mais *j'étais* professeur, monsieur… à Cuba. Je vais retrouver vos amis… discrètement.

— Parfait, parfait.

Bolan se retourna et repartit vers le plateau de service. Il se saisit du bourbon et se versa un autre verre. Il entendit la porte se refermer en douceur. Il sourit, reflanqua le bourbon dans les toilettes et s'habilla. Donc, se disait-il le garçon d'étage était un exilé cubain. Cela expliquait certaines choses. Tout de même… Bolan commençait à douter de la sagesse de son acte lorsque la sonnette tinta. Il ouvrit doucement la porte. Le Cubain se tenait dans le couloir et lui passa une enveloppe. Il avait le même masque neutre sur le visage et observait Bolan de près.

— Je crois que c'est ce dont vous aviez besoin, monsieur.

Bolan déchira l'enveloppe, jeta un coup d'œil dedans puis sourit en mettant dans la main du garçon un dernier billet.

— Libérez Cuba avec ça, fit-il et referma la porte.

Il parcourut la liste des noms avec le numéro de la chambre, obtenue, il en était sûr, d'un registre où les filles trouvaient leurs rendez-vous. Si elle était authentique. La grande question. Liste authentique ou pas ? Enfin, se dit-il d'une manière ou d'une autre cette liste était un billet pour une audience avec la Mafia. Piège ou non, c'était bien pour cela qu'il était venu.

Il repartit vers sa valise, et passa la gaine pour le lüger sous son aisselle gauche. Il vérifia le lüger, y mit un nouveau chargeur et y vissa le silencieux. Il mit la liste dans la poche de sa veste et l'automatique dans sa gaine qui contenait deux chargeurs supplémentaires.

CHAPITRE IX

Le *Tidewater Plaza* était un grand fer à cheval à quatre niveaux, avec des jardins, des patios, et des piscines au rez-de-chaussée à l'intérieur du fer à cheval. Toutes les chambres avaient vue sur les jardins, et des baies vitrées donnant sur un patio privé ou un balcon. Le grand boum de la saison hivernale ne battait pas encore son plein au *Plaza,* et à cette heure de l'après-midi, le hall était tranquille, le *Lounge* désert. Dehors, près de la piscine, il n'y avait que dix tables occupées. Plusieurs jeunes femmes s'ébrouaient dans l'eau. Une dame d'un âge plus certain avait abandonné ce genre de sport pour s'adonner à des plaisirs moins innocents; elle était allongée sur le solarium et observait avec intérêt Bolan qui traversait le patio. Il lui fit un clin d'œil qu'elle lui rendit en se redressant rapidement. Bolan sourit et s'engouffra dans l'autre aile de l'immeuble, puis monta par l'escalier jusqu'au troisième.

Il consulta brièvement la liste et se dirigea vers la quatrième porte après la cage de l'escalier, sortit le lüger, et appuya sur la sonnette. Une voix grave et ennuyée lui répondit de l'autre côté de la porte.

— Ouais ?

Bolan appuya de nouveau avec insistance sur la sonnette.

— Ay ! Al, viens, ouvre !

La porte s'entrouvrit, la chaîne de sécurité en place, et un œil apparut avec une fraction de visage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda la voix désagréable.

Le lüger fit « Phuu-ut », et-le visage disparut avec un gémissement mortel, un verre tomba à l'intérieur et un peu de liquide fut éclaboussé par l'ouverture de la porte, puis un lourd poids referma complètement cette porte.

Bolan remonta le couloir et prit la courbe du fer à cheval, puis il s'arrêta pour appuyer sur une autre sonnette. La porte s'ouvrit au premier appel, laissant voir un homme de vingt-cinq ans au visage impersonnel.

— Ah, je croyais que c'était le room-service.

— Je viens de chez Al, annonça Bolan en entrant avec désinvolture.

Un téléviseur faisait un vacarme que personne n'écoutait. Sur le balcon, dominant la piscine, deux autres types se tenaient devant une petite table avec des boissons et un jeu de cartes.

— Tiens, faites-moi une place, dit Bolan à celui qui lui avait ouvert la porte.

Le jeune homme l'observait avec un intérêt décontracté.

— Je connais le visage, dit-il. Mais j'arrive pas à me rappeler le nom. Voyons, voyons, ne me dites pas, tendez une minute, on devrait avoir ces petites réunions plus souvent, hein ? Voyons, c'est…

— Bolan.

— Hein ?…

La main de Bolan réapparaissait avec le lüger. Le *mafioso* réagit à ce moment-là, plongeant vers un placard ouvert, la main raclant une étagère élevée. Le lüger chuchota et lui expédia sans bruit une balle dans la nuque, le plongeant définitivement au fond du placard.

A moins de six mètres, sur le balcon, les deux types essayaient de se dégager de la table, de se lever, et l'un d'eux tentait de libérer quelque chose de sa ceinture. Le lüger se braqua vers eux et se cabra deux fois. Celui à la ceinture récalcitrante retomba sur la table, la retournant dans un fracas de métal et de verres cassés. L'autre plongeait vers la rampe de sécurité du balcon. Les messagers silencieux et mortels du lüger le rattrapèrent et il se figea un instant par-dessus la rambarde, puis passa dans le vide et disparut. Un cri horrifié jaillit immédiatement en bas du patio.

Bolan s'agenouilla dans le placard du dressing et épingla une médaille de tireur sur les fesses de sa première victime, puis se retira rapidement.

Il monta au quatrième, et fit le tour de la courbe au pas gymnastique, arrivant à son rendez-vous suivant quelques secondes plus tard. Il ne prit pas la peine de sonner cette fois, mais tira rapidement trois balles du nouveau chargeur dans le mécanisme de la porte qu'il défonça ensuite d'un magistral coup de pied. La porte s'ouvrit largement, et Bolan était à l'intérieur de la pièce avant même que les vibrations de son entrée fracassante se soient tues. Un

homme nu était allongé sur le dos dans le lit défait, appuyé sur ses coudes, il fixait l'intrus avec fureur et surprise. Une fille se tenait au-delà de la porte du balcon, le dos tourné à Bolan. Elle était nue aussi mais tenait devant elle une serviette et, apparemment, elle tentait de voir ce qui se passait dans le patio sans trop se montrer. Elle sursauta lorsqu'elle remarqua la présence de Bolan et se retourna vivement le visage crispé de colère, la serviette soulevée par le vent ne servant à rien.

— Je crois que quelqu'un est tombé de son balcon, dit-elle d'une voix confuse.

L'homme outragé qui se trouvait sur le lit reprenait ses sens.

— Vous n'avez pas le droit de rentrer comme ça ici ! cracha-t-il. Vous avez un mandat ? J'veux voir ce mandat !

Bolan avança jusqu'au pied du lit.

— D'accord, Julio, le voilà, fit Bolan en tendant le lüger.

Et il offrit au *mafioso* son extrême-onction…

La fille entra dans la chambre en vacillant, la serviette tombée et oubliée. Elle fixa Bolan avec horreur et stupéfaction.

— Je ne vais pas vous faire de mal, lui dit-il. Prenez vos vêtements et sortez d'ici. Vite !

Elle tituba jusqu'à la salle de bains en murmurant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

Bolan sortit dans le couloir, la liste à la main. Il consulta sa montre, hésita un instant, puis partit en courant vers l'escalier où il grimpa jusqu'au dernier étage pour son rendez-vous final au *Tidewater Plaza.*

*

* *

Le lieutenant Wilson descendit quatre à quatre les marches de pierre et se jeta dans le véhicule qui l'attendait. La voiture bondit en avant sans même qu'il ait pu refermer sa portière, Il lança un regard au chauffeur puis se retourna vers le capitaine Hannon qui partageait la banquette arrière avec un autre membre de la Force Dade.

— On m'a pas donné de détails, souffla Wilson. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe des trucs au *Tidewater Plaza,* répondit Hannon. Ça pourrait être une attaque de Bolan.

Wilson agita la tête, se cala contre le dossier et fouilla dans sa poche à la recherche d'une cigarette.

— Le *Tidewater* est bien sur la liste des « possibles » pour la Mafia, non ? commenta-t-il.

La réponse du capitaine fut perdue lorsque la voiture dut presque quitter la route pour laisser passer sur son côté une voiture officielle de la police qui les dépassa tous phares allumés et sirène en folie.

— Le micro ! cracha Hannon en tendant la main vers l'avant.

Wilson lui tendit l'appareil et observa le capitaine avec des yeux mi-clos alors que celui-ci donnait ses instructions au standard.

— Pas de sirènes ! Les voitures à insigne forment un réseau de sécurité sur le périmètre de la région. Les Dade Specials se forment sur moi, devant, dehors, et qu'ils attendent des instructions.

Les accents secs du *dispatcher* se firent entendre immédiatement lorsqu'il se mit à retransmettre les ordres du chef de la Force Dade. Hannon rendit le micro à Wilson.

— Ils nous envoient aussi quelques bateaux. Si notre gars se trouve là…

— Et s'il n'est pas là ? marmonna Wilson.

— Alors, on est dans la merde jusqu'au cou, et j'aime pas ça. Tallahassee se mêle déjà de l'affaire, et il y a des envoyés du District Attorney en chemin. Et le gouverneur a téléphoné. Puis, Dunlap m'a dit que ce Brognola arrive dans un avion gouvernemental.

— La poisse ! commenta Wilson d'une voix terne.

— Enfin, on aura peut-être mis notre bonhomme aux fers quand la congrégation débarquera, dit Hannon.

— Je ne demande pas mieux, annonça Wilson.

Il sortit son revolver, vérifia le chargement du barillet, et soupira :

— On dit que ce type possède plusieurs visages. Lequel faut-il chercher ?

— Tu cherches un grand félin avec des yeux de mort. Tous les dessins et toutes les esquisses que j'ai vus de ce garçon ont une chose en commun. Ses yeux. T'as remarqué ?

Wilson acquiesça, fit tourner le barillet, et remit son revolver en place.

— J'ai remarqué.

— On arrive, capitaine, déclara le chauffeur.

— Bon, tenons-nous prêts, fit Hannon la voix étranglée. Y a pas mal de gens qui ont quitté ce monde avec cette dernière vision.

— *Quelle* vision ? demanda le détective.

— Ces yeux, sergent. Ces yeux de mort.

*
* *

Le « grand félin » était tombé dans une ruche pleine, apparemment l'appartement d'un gros bonnet au cinquième étage. Et la fusillade battait son plein. Trois femmes à moitié nues traversèrent le solarium en hurlant de tous leurs poumons; deux autres étaient roulées en boule près d'une baie vitrée en miettes, une dernière était en pleine crise d'hystérie dans l'une des chambres, épinglée sous le poids mort de son compagnon ensanglanté. Quatre types - deux en maillot de bain, l'un en boxer-short fleuri, l'autre en costume - étaient allongés ici et là, crispés dans la mort.

Bolan était à court de munitions pour le lüger qu'il avait abandonné. Il avait un .32 à canon court dans une main et un .45 automatique dans l'autre, ayant ramassé les deux au cours de la bataille. Il saignait légèrement de la main droite qui avait été coupée par un fragment de verre éclaté, et il surveillait le carnage de derrière un canapé retourné, d'où il cherchait une nouvelle cible vivante. Un homme en costume blanc jaillit d'une porte de l'autre côté de la pièce et courut vers la porte d'entrée, tirant au jugé vers le canapé. Bolan se redressa et tira simultanément avec les deux armes. L'homme se figea subitement avant de s'écrouler.

L'Exécuteur se rendait compte qu'il avait trop poussé sa chance. Il n'avait pas tenu à une bataille rangée, et son emploi du temps avait souffert du fait qu'il était resté coincé trop longtemps dans cet appartement. Il balança le .45, reprit son lüger, et laissa tomber dans sa poche le .32. La fille dans la chambre à coucher commençait à s'essouffler et son hurlement continu s'était mué en gémissement sourd.

Bolan hésita, puis entra dans la chambre, la libéra du cadavre pesant, la fit lever et se tenir adossée au mur. Il commença à la

ramener à elle en lui distribuant de petites gifles sur le visage. Ses yeux redevinrent normaux presque aussitôt et elle perdit le voile qui les avait couverts.

— Je suis navré, ma petite, dit-il. Mauvaise chance d'être ici au mauvais moment. Prenez vos vêtements et foutez le camp.

Elle agita la tête pour montrer qu'elle avait compris. Satisfait, Bolan la relâcha, et passa rapidement dans le salon. Les filles près de la fenêtre avaient commencé à relever la tête pour regarder autour d'elles. Dès l'apparition de Bolan, elles se laissèrent retomber à terre. Il sortit, allant dans l'entrée de l'appartement, les sens en alerte, puis il redescendit l'escalier jusqu'au quatrième étage. Là, il y avait une fenêtre qui surplombait les jardins devant l'hôtel et il y remarqua une activité considérable. Des voitures entraient dans le chemin circulaire des deux côtés; d'autres étaient déjà immobilisées sous le portique et des hommes en descendaient rapidement. Au loin, il voyait deux voitures marquées avec des insignes de la police qui bloquaient la route de la plage, et dont les phares bleus tournoyaient sur le toit.

Bolan prit rapidement sa décision et descendit d'un pas agile jusqu'au rez-de-chaussée, arrivant dans le hall, à présent, très remuant, à l'instant où un groupe d'hommes aux visages sinistres entraient par la porte principale. Il passa rapidement dans le *Lounge.* Le barman se tenait près de la porte, essayant de regarder ce qui se passait dans le hall.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ici ? demanda Bolan.

— J'en sais rien, répondit le barman. Les types de sécurité de l'hôtel courent dans tous les sens comme des dingues, et on dirait que les flics viennent de débarquer. J'sais pas, y a peut-être le feu.

— Ah ? fit Bolan.

Il sortit par l'autre porte et se dirigea par le couloir jusqu'à sa chambre.

Il se rendit compte qu'il avait un visiteur avant même d'avoir refermé la porte. Le .32 quitta instantanément sa poche, puis il se détendit en reconnaissant l'intrus. Bolan braqua le petit .32 :

— C'est vilain ça. A Cuba on ne vous a pas dit qu'il fallait pas entrer chez les gens quand ils sont sortis ?

Le garçon d'étage, qui portait un maillot de bain et une robe de chambre en tissu éponge, lui sourit.

— Ne vous en faites pas, *señor* Bolan. Je suis votre ami.

— Comment *Blanski* devient-il Bolan ? demanda l'Exécuteur bien qu'il se soit rendu parfaitement compte que sa couverture ne tenait plus.

— J'ai suivi vos campagnes avec le plus vif intérêt et admiration, annonça le Cubain en ignorant sa question.

Il désigna de la main un fauteuil sur lequel il avait drapé un maillot et une robe de chambre comme les siens.

— Mais maintenant il faut sortir d'ici. J'expliquerai pendant que vous vous changerez, mais il faut se dépêcher.

Bolan n'avait jamais eu le caractère indécis. Son cerveau évalua rapidement la situation et il se mit à se déshabiller.

— Vous pouvez m'appeler *Toro,* lui dit le Cubain. C'est le taureau espagnol, pas italien. Pas que je n'aime pas les Italiens, mais juste pour vous mettre l'esprit à l'aise.

Bolan se débarrassait de son slip. Il enfila ses jambes dans le maillot de bain en disant :

— Bien, Toro, en espagnol. Quelle est votre idée ?

— Mon idée est de *s'évader* et *via* la mer. Nous autres, Cubains, sommes reconnus maîtres en ce genre d'évasion.

Bolan sourit en ajustant le maillot.

— Parfait. Alors, il ne nous reste plus qu'à trouver la mer.

Il passa la robe de chambre.

— Vous possédez aussi un tapis volant ?

Toro lui fit un large sourire.

— *Si,* peut-être. Mais vous devrez abandonner vos affaires.

— Il m'est déjà arrivé de faire cela, répondit Bolan. Il n'y a rien ici que je ne pourrai remplacer.

Il regarda avec regrets le lüger, puis l'enveloppa et le remit dans la valise.

— Vous pourrez peut-être revenir le prendre plus tard, lui dit le Cubain.

Il plaça une chaise sous un grillage dans le plafond et enleva la grille avec précaution.

— La gaine de l'air conditionné, expliqua-t-il à Bolan en souriant. Restez près de mes pieds et ne faites pas un seul bruit.

Bolan acquiesça, enfonça le .32 dans la ceinture de son maillot et suivit Toro. C'était une espèce de puits horizontal, petit et étroit mais merveilleusement frais. Bolan remit en place la grille et fila en rampant derrière le Cubain.

La gaine traversait sans doute en longueur toute cette aile du bâtiment avec certaines voies perpendiculaires pour accéder aux étages supérieurs. Ils passèrent prudemment par-dessus une douzaine d'ouvertures qui donnaient sur des chambres; une fois, Bolan entrevit un couple nu enlacé, apparemment endormi sur le lit. Il se jura aussitôt de ne plus jamais prendre de chambre à air conditionné passant par le plafond, puis il continua son chemin. Après un long moment de glissade dans ce puits inconfortable, son compagnon fit signe à Bolan de s'arrêter. Ils restèrent un long moment sans bouger, puis une parcelle de lumière blanche aveugla Bolan un instant. Il attendit encore, puis vit s'agrandir une ouverture rectangulaire. Toro avançait de nouveau, puis disparut en chuchotant avec précipitation :

— Vite, *señor,* descendez !

Bolan trouva une poignée et se laissa tomber par la trappe d'accès. Il exécuta un retournement et tomba sur ses pieds dans le sable doux. Ils se trouvaient au bout du fer à cheval, et à un petit muret de la plage publique. Toro grimpait le mur. Bolan le suivit lestement et jeta un regard autour de lui pour repérer les lieux.

Quelques baigneurs se trouvaient là, mais il était évident que la plupart d'entre eux étaient partis. Bolan présuma qu'ils avaient été attirés vers l'hôtel par le va-et-vient inhabituel. Un homme allongé sous une ombrelle les regarda passer avec curiosité.

Le Cubain s'était mis à danser dans le sable et à rire à gorge déployée, comme si Bolan avait fait une remarque spirituelle, ce qui n'était pas le cas. Mais Bolan se prit au jeu, se mettant à parler et rire bruyamment. Ils s'approchaient du centre de la plage privée de l'hôtel. Trois policiers en civil se tenaient avec raideur près du mur dans une attitude tendue, et ils fixèrent avec intensité les deux baigneurs. Un des policiers changea son poids de pied et semblait

prêt à se mettre en travers de leur chemin. Toro défit rapidement sa robe de chambre et dansa frénétiquement autour de Bolan en poussant des cris, puis lui envoya la robe de chambre en boule en plein visage avant de partir à fond de train vers la mer.

— D'accord, mon pote ! hurla Bolan en partant à sa suite. Tu vas voir !

Puis il partit au pas de course derrière Toro, enlevant sa robe de chambre en chemin. Il plongea dans les vagues. Le .32 le quitta, emporté par la force des vagues. Il l'abandonna et nagea rapidement derrière le Cubain. Un regard par-dessus son épaule lui fit comprendre que les policiers n'avaient rien vu. Ils se séparaient et partaient vers les extrémités du bâtiment.

Toro faisait la planche pour reprendre son souffle lorsque Bolan le rejoignit au-delà des rouleaux.

— Drôle de tapis volant, fit Bolan essoufflé. Et drôle de numéro. Maintenant je sais que vous étiez professeur d'art dramatique à Cuba !

Toro se mit à sourire.

— Nous allons nager doucement et tranquillement au nord. Un bateau nous y attend. Ou si vous vous fatiguez trop, *señor,* nous remonterons sur la plage pour continuer à pied.

Bolan fixait la pleine mer.

— Y a plusieurs bateaux devant nous, observa-t-il.

— *Si,* et ils vous attendent aussi. Des bateaux de la police, *señor* Bolan.

— Comment en savez-vous si long ? demanda Bolan sans pour cela s'attendre à une réponse.

Il se mit sur le dos et dériva vers le nord avec son guide qui, Bolan en était sûr à présent, était sûrement plus qu'un simple garçon d'étage. Ce qu'il était en plus, Bolan ne doutait pas qu'il le saurait assez tôt. Pour le moment, il était reconnaissant au destin qui l'avait placé entre les mains de Toro, le taureau espagnol. Il espérait que ces mains continueraient à être amicales. Il trouvait sympathique le petit Cubain; de plus il le respectait. Bolan continua à battre des pieds, regardant lentement défiler les hôtels luxueux, et subitement il trouva insensée cette situation. Il venait d'assassiner une douzaine d'hommes. Et maintenant il se trouvait dans les courants chauds de

l'Atlantique, se baignant tranquillement, se dirigeant vaguement au nord, guidé par un inconnu qui l'emmenait Dieu seul savait où.

Oui, c'était incroyable. Très bien. Bolan avait l'habitude de l'incroyable. Sa vie entière, depuis son retour du Viêt-Nam, était tissée de ces mêmes fils.

Il sourit vers Toro.

— Au fait, merci, dit-il.

— C'est un plaisir, *señor,* de travailler avec un homme comme vous.

— Vous me rappelez un éclaireur que j'avais à une époque, dit Bolan, qui lui faisait à son insu un immense compliment. Il est mort dans un endroit qu'on appelle Balboa.

— *Si,* j'ai lu cette tragédie.

— Vous semblez en connaître plus long sur moi que moi sur vous, observa Bolan.

— Cela ne sera pas toujours le cas, répondit Toro. Mais sachez ceci. Quand *cet* éclaireur mourra, ce sera dans un endroit qu'on appelle *Cuba.*

Bolan ne répondit pas. Il commençait à comprendre cette nouvelle amitié. Les causes perdues, pensait-il, ont le moyen de marquer leurs héros, des marques qui unissaient ceux qui les portaient, quelles que puissent être leurs causes. Leurs regards se rencontrèrent et un lien muet se noua.

— Ça doit être difficile d'être un exilé, murmura Bolan.

— Je crois que vous connaissez cela aussi, *señor,* répondit doucement Toro.

— Oui, je le pense aussi.

Bolan tourna le visage vers la ligne des hôtels, et les deux exilés nagèrent vers le nord.

CHAPITRE X

La mine sombre, John Hannon se tenait près de la porte du bureau du directeur du *Tidewater Plaza,* et il regardait approcher le lieutenant de la division Homicide. Le visage de Wilson ne présageait rien de bon. Hannon fouilla dans sa poche et prit sa pipe, la serra entre ses dents et attendit les nouvelles.

Wilson secoua la tête.

— J'sais pas, capitaine. Cet endroit est comme une petite ville. Plus de cinq cents chambres, des coiffeurs, des boutiques, des restaurants, des bars, tout quoi.

— Vous insinuez qu'on y trouvera pas Bolan, cracha le capitaine.

— Pas du tout. C'est trop tôt pour le savoir. Je voulais seulement vous prévenir que ça prendrait du temps pour chercher à fond. On trouve encore des victimes. Ça en fait dix maintenant.

— Et les jeunes femmes ? Elles ont quelque chose à nous donner ?

— Plein, fit le détective avec un sourire. Mais pas pendant les heures de service.

— Ça suffit, grogna Hannon. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

Wilson redevint sérieux.

— Chacune nous a donné une description différente de l'assaillant. Elles ne peuvent même pas se mettre d'accord sur le nombre. Vous savez comme c'est la panique quand l'enfer se déclenche sous votre nez. Une des filles est sous contrôle médical. Les autres tremblent encore. Je crois que nous obtiendrons des déclarations plus logiques lorsqu'elles seront calmées.

— En attendant, explosa le capitaine. En attendant, on ne s'approche pas d'un centimètre de Bolan.

— Une impression très nette se dégage de tout ça, annonça Wilson. Bolan attaque avec force et rapidité. Il arrive comme un éclair et repart avec un grondement de tonnerre… Et quand c'est fini, ceux qui sont encore en vie se demandent bien ce qui vient de leur arriver.

Hannon acquiesça puis allait dire quelque chose lorsque le téléphone se mit à sonner derrière lui. Il entra dans le bureau, parla brièvement au téléphone, puis revint à la porte.

— Encore un cadavre, dit-il en soupirant à Wilson. Chambre 342. Allez-y voir… Non, attendez, je vous accompagne.

Il attira l'attention d'un officier en uniforme et le fit venir.

— Faites transférer mes appels au 342.

L'officier murmura qu'il avait compris et entra dans le bureau. Les deux détectives partirent vers l'ascenseur.

— Bolan a réussi à infiltrer leur sécurité, déclara Hannon. Il est évident qu'il savait où se trouvaient leurs chambres. Mais je n'arrive pas encore à savoir comment… Mais je suppose qu'on finira bien par trouver. Ce sera peut-être notre seule piste. Le coup du 342, c'est la démonstration de ce que je viens de dire.

— Comment cela ? fit Wilson.

— Bolan savait comment il les trouverait. Peters me dit que la victime était plaquée contre la porte, à l'intérieur de la pièce. La chaîne encore dans le loquet. A pris le coup dans la figure. Il a entrouvert la porte, chaîne en place, pour savoir qui c'était. Et *paf !* une balle dans les narines. Le type avait un verre à la main, à moitié à poil, la télévision qui marchait… Détendu, quoi ? Un revolver .38 sur la commode, il l'a même pas emmené avec lui jusqu'à la porte, il a pris son verre à la place. Il ne s'attendait à rien, il se sentait en sécurité. La chaîne était une réaction normale, j'en aurais fait de même. Puis *paf !* Dans les naseaux.

Wilson faisait la tête en montant dans l'ascenseur.

— Il les poursuit et il les descend à vue, grogna-t-il. Ecoutez, je n'ai pas une grande sympathie pour ces gens moi-même, mais je n'aime pas ce genre de saloperie. Ce mec est un animal, capitaine. Un animal avec un goût très prononcé pour le sang humain.

Hannon réfléchissait.

— Je ne crois pas, Bob, marmonna-t-il. C'est comme cela que vous décririez nos garçons au Viêt-Nam ? Des bêtes assoiffées de sang ?

— C'est différent, répondit Wilson.

L'ascenseur s'immobilisa, et la porte coulissa. Les deux policiers sortirent, regardèrent la direction des numéros de chambres, puis

descendirent le couloir en reprenant la conversation.

— Ce n'est différent que par le temps et le lieu, insista Hannon. Les nouvelles règles de combat, prescrites au Viêt-Nam, sont différentes. C'est une chasse et une tuerie là-bas, Bob. On apprend à ces jeunes de combattre de cette manière. L'ennemi est un objet qu'on piste et qu'on extermine. Bolan a passé plusieurs années dans cet enfer, et je crois qu'il a bien appris ses leçons. Maintenant il pratique le même genre de combat, ici dans notre ville. Il ne faut pas *détester* ce garçon, Bob. Il faut essayer de le comprendre. Sinon, j'ai bien peur qu'on ne le prenne jamais.

— Ce n'est pas un *garçon,* gronda Wilson.

Le vieux flic se mit à rire.

— Pour moi, vous êtes tous les deux des gamins, lieutenant. Nous y voici. La pièce n'a pas été touchée… Il faudra passer par le balcon.

Un officier en uniforme se tenait devant la porte ouverte de la chambre 340. Il fit un salut respectueux.

— Le 340 est vide, monsieur. Passez par la terrasse et grimpez le muret à votre droite.

Les détectives passèrent sans un mot. Wilson se hissait par-dessus le muret lorsqu'il marmonna :

— Saloperie de guerre, nous renvoyer des mecs avec du sang plein les mains.

Le capitaine ne lui répondit rien avant de se pencher sur les restes sanglants de Al Capistrano, un tueur de la Famille de Philadelphie de Ralph le Barbier Calipatria. Il soupira.

— Ils ne reviennent pas tous avec une telle haine, lieutenant. Il faut le prendre ce garçon. Il faut le prendre rapidement.

Il se laissa tomber à genoux pour voir de plus près.

— Je suis de votre avis, déclara Wilson.

Le capitaine se leva rapidement et passa une main lasse sur son visage.

— Je l'espère, lieutenant. Comme j'espère que le prix n'en sera pas trop élevé. Ça fait combien de victimes aujourd'hui ?

Wilson exécuta un rapide calcul mental.

— Nous en avons découvert treize.

— Ouais. Eh bien ! le massacre est commencé. Nous ne trouverons pas Bolan au *Tidewater Plaza,* j'en suis sûr à présent. Il ne va pas traîner dans le coin pour qu'on l'encercle. J'ai l'impression que c'est un perfectionniste. Il sait exactement ce qu'il fait, à chaque pas. Du moins, en ce qui concerne la guerre.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Hannon soupira.

— Descendez et faites annuler le barrage des routes, c'est inutile. Moi, j'vais rester ici un moment. Je me sens très proche de ce garçon ici, j'arrive presque à le toucher. Je le définis.

Wilson emprunta le chemin qu'il avait pris pour venir, fit un signe de tête au policier de garde, et partit vers l'ascenseur. Si le capitaine tenait à glander dans la chambre d'un mort, Bob Wilson trouvait que cela regardait le capitaine. Mais Wilson venait de se souvenir de quelque chose concernant le vieux chef de la Force Dade. Le propre fils de Hannon était mort au Viêt-Nam, déchiqueté par une mine. Le lieutenant espérait que le capitaine ne commençait pas à se tromper sur l'identité de l'Exécuteur. Il s'appelait Mack Bolan - et non John Hannon Jr. Et un type devait se rendre compte qu'on cessait un jour d'être un héros de guerre. Bolan ne faisait pas figure de héros à Miami. Il était semblable à tous les autres tueurs, et à Miami il aurait le destin d'un assassin. C'était une idée fixe chez Wilson. Et *aucun* prix ne serait trop élevé.

De surcroît, Wilson pensait que ce n'était pas une affaire pour la Force Dade, et leurs gants pour VIPs. C'était typiquement une affaire pour la division Homicides, et seules les routines de cette division réussiraient à faire basculer l'avantage de Bolan. Que le capitaine se tienne dans la chambre d'un mort pour réfléchir sur le MO (modus operandi) de l'Exécuteur. Le flic de la division Homicides mènerait une enquête standard. Il commencerait avec les employés de l'hôtel et il leur ferait cracher jusqu'à la dernière goutte de leur savoir. Il parcourrait à reculons la piste de Bolan, puis il tirerait ses conclusions. Il ferait appel à tous les informateurs de la ville, et il passerait la ville au peigne fin pour déceler la présence de la Mafia, et, nom de Dieu ! il retrouverait Bolan et le rencontrerait sur son propre terrain. De plus, il abattrait ce fumier sans penser une seconde à toutes ses médailles du Viêt-Nam.

Détester ce garçon ? Wilson grimaça un triste sourire. Mais non, il ne le détestait pas. Il détestait ce qu'il était, il détestait la pensée qu'un sergent du Viêt-Nam pouvait oublier ce que signifiait ce pays, qu'il puisse y revenir pour détruire la chose même qu'il était parti défendre.

Après tout, Wilson aussi avait fait son service militaire. Si Hannon voulait « comprendre ce gosse », il n'avait qu'à… Wilson s'immobilisa sur le pas de la porte de l'ascenseur, les poings serrés sous l'impact de cette révélation. Bien entendu ! Le cerveau militaire était…

Le lieutenant s'insulta intérieurement : avait-il si facilement oublié *son* entraînement de guerre ? La réussite de chaque opération de commando dépendait du facteur « renseignements ». Alors, où Bolan obtenait-il ses renseignements ? D'une jolie putain en bikini fleuri ? Jean Kirkpatrick était-elle un témoin innocent… Ou était-elle la complice d'un assassin ?

Il *fallait* que Bolan ait un complice ! Ces attaques-éclairs ne se faisaient pas spontanément ! Elles étaient prévues jusqu'aux moindres détails et exécutées avec une précision toute militaire !

Wilson poussa énergiquement sur le bouton de l'ascenseur et prit en même temps le calepin où se trouvaient les détails de l'enquête du *Sandbank,* et tourna très vite les pages. Voilà !… son adresse. 2015 Palmetto Lane. C'était un début… Peut-être aussi une fin.

*

* *

Le bateau les avait ramassés à l'extrémité nord de Miami Beach puis avait pris la direction du sud, passant devant l'Aquarium de la Mer et devant Biscayne Bay. Bolan se retrouvait vêtu de jeans trop courts et de sandales trop petites. Et c'est à ce moment que Toro lui avait posé à regret un bandeau sur les yeux, expliquant sans expliquer :

— Vous comprenez, *amigo,* la nécessité du secret…

Quelque temps plus tard, la coque du bateau heurta une plage, et Bolan fut emmené par-dessus bord et à travers un marais herbeux. Après vingt minutes de marche difficile, on retira le bandeau des yeux de Bolan. Ils se trouvaient dans un paysage accidenté, très loin de la mer. Bolan s'orienta d'après le soleil

couchant, mais ne put en tirer aucune conclusion sur leur chemin. Ils semblaient zigzaguer, prenant d'abord une direction pour ensuite l'abandonner en empruntant une autre. Dans la lumière tamisée du crépuscule, ils sortirent des maquis pour se trouver devant une jeep sur un chemin étroit. Une jolie *señorita* était au volant. Elle était vêtue d'un treillis de combat moulant et avait un .45 militaire suspendu à sa ceinture dans une gaine à revers. Une casquette de combat n'arrivait pas à contenir une toison anthracite, épaisse et soyeuse.

Toro fit discrètement les présentations. Elle s'appelait Margarita, et ses yeux lumineux ne manquèrent pas d'observer chaque détail du physique de Bolan. Il se sentit maladroit et gêné, se souvenant du jeans mal ajusté, de son torse poussiéreux, marmonna bonjour en grimpant sur la banquette arrière de la jeep. Toro monta devant, près de la fille, et ils se parlèrent en espagnol alors que le véhicule filait à des vitesses de suicide sur les pistes cahoteuses, du moins, telle était l'impression de Bolan. Parfois, les phrases de la fille devenaient agitées et elle ponctuait en donnant des coups de tête en direction de Bolan. Il commença à ressentir les angoisses d'un invité indésirable.

La nuit était pleinement tombée quand ils arrivèrent au camp. Lorsque la jeep s'immobilisa avec un à-coup, Toro se leva et lança une série de phrases espagnoles avec autorité vers un garde dans un mirador qui les dominait. Un immense projecteur s'alluma, baignant la jeep d'une clarté blafarde. Bolan ferma les yeux mais garda la tête levée, imaginant un camp entouré de miradors, de barbelés, et de sentinelles nerveuses aux doigts tendus. Quelqu'un ouvrit le portail, Toro se rassit, et la jeep entra.

Bolan ressentit une nervosité malsaine lorsque le portail se referma derrière lui. Il avait joué d'instinct et l'avait suivi jusqu'au bout… Mais si ses instincts l'avaient trahi ? Comment savait-il que Toro était un ami ?… Ou un exilé militant ?… Ou même cubain ? Même si tout était vrai, cubain et tout, est-ce que Bolan pouvait être sûr que le cancer de la Mafia ne s'était pas étendu pour englober de tels groupes ? Il remarqua qu'il avait le souffle court, et que son estomac avait des sursauts indignes. Il se détendit et décida

d'ignorer ses doutes. Ils roulaient à vive allure sur une route plus nivelée, phares éteints, sans aucune conversation à l'avant.

Un dos d'âne, une courbe insensée et ils jaillirent sur une grande place. Une lumière jaunâtre filtrait d'une douzaine de baraquements en bois. Quelque part, un homme jouait de la guitare et chantait doucement en espagnol. La jeep ralentit, passa entre deux bâtiments, reprit un peu de vitesse puis s'immobilisa devant une maison en stuc blanc. Plusieurs hommes, de style vestimentaire varié, sortirent par la grande porte et s'alignèrent sans bruit sur la véranda, fixant les nouveaux venus.

La fille sauta de la jeep et entra dans la maison sans un regard en arrière. Toro gratifia Bolan d'un large sourire, mit pied à terre et harangua les hommes de la véranda en espagnol.

Bolan ne réussit à comprendre que les derniers mots :

— *Señor* Mack Bolan, *El Matador !*

Cette déclaration produisit un effet inattendu sur les hommes de la véranda. Ils se précipitèrent sur la jeep. Un gros bonhomme avec un cigare entre les dents prit la main de Bolan et l'aida à descendre du véhicule. Les autres se pressèrent autour, jacassant à voix basse en espagnol, et serrant avec chaleur le visiteur ahuri.

Toro s'aperçut de la surprise de Bolan et l'extirpa de la foule, le poussant avec résolution vers la maison.

— Est-ce si surprenant, señor Bolan, que le courage et l'audace soient admirés ici ?

— Je ne pense pas, fit Bolan, dont les doutes s'étaient dissipés.

El Matador, se disait-il, était parmi des amis.

CHAPITRE XI

Ciro Lavangetta avait passé une rude journée… et elle devenait de plus en plus rude. George le Boucher l'avait agacé sans cesse avec l'approbation muette des patrons de l'Est - jusqu'au moment des nouvelles terrifiantes du *Tidewater Plaza.* A partir de ce moment-là, c'était devenu un enfer, avec Ciro à la place d'honneur, obligé de répéter incessamment chaque détail de ses connaissances sur Mack Bolan le Salopard, des connaissances de second ordre.

C'était les frères Talifero qui lui avaient provoqué le plus d'angoisse avec leurs façons suaves et leur attitude parfois moqueuse pendant son interrogatoire. Ils avaient insisté pour qu'il répète au moins cinq fois ses impressions de Palm Springs, lieu du dernier grand massacre de Bolan. Ils essayèrent même de le faire se contredire, chacun lui posant la même question dans des pièces différentes - et Ciro qui ne savait même pas auquel il parlait. Mettez ces deux gars côte à côte et on ne pouvait dire qui était qui.

Tout l'incident était odieux, et Ciro en rendait Bolan responsable. Et puis, merde ! Ciro n'avait jamais rien fait à Mack Bolan, ni à son vieux, ni à sa vieille, ni à sa petite sœur. Etait-ce la faute de Ciro si ce type était revenu de la guerre pour mener une vendetta contre l'Organisation ? Pas du tout ! C'était la faute de Ciro si ce salaud foutait en l'air Sergio et Deej et démolissait leur territoire ? Pas du tout ! Et à présent les Talifero qui se conduisaient comme si Ciro en était responsable. Que les frères Talifero aillent se faire foutre ! Telle était la réaction de Ciro. Si jamais ils étaient si adroits que ça, qu'ils trouvent eux-mêmes Bolan et qu'ils le passent, lui, à travers la passoire. Pourquoi s'en prendre à Ciro Lavangetta ?

La déconfiture du chef de l'Arizona était compréhensible. Les frères Talifero ne faisaient pas partie des activités quotidiennes d'un chef de la *Cosa Nostra.* Ils occupaient une place unique dans la hiérarchie des Familles, ne répondant, ni à un *capo,* ni à une Famille, mais à la *Commissione* elle-même. En fait, les Talifero constituaient une Famille à eux seuls, invisible, impersonnelle, loyale seulement à la *Cosa Nostra.*

On ne savait même pas si Talifero était leur nom réel (une contraction des mots italiens « tale » comme, et « ferro » fer était possible) mais qu'ils aient été frères était indiscutable. Ils étaient, apparemment, des jumeaux identiques. Chacun mesurait environ 1 m 80, pesait cent soixante-quinze livres, avait les cheveux bruns, les yeux bleus, et le teint clair. De plus, ils étaient bien éduqués. La légende prétend même qu'ils étaient diplômés de Harvard Law School; mais si tel était le cas, ils n'avaient pas été inscrits sous le nom de Talifero.

A l'époque de la convention de Miami, les frères avaient environ quarante ans. Ils s'habillaient impeccablement, parlaient avec des accents de Harvard, et avaient une santé superbe. Si jamais ils souriaient, c'était lorsqu'ils étaient seuls. Peut-être n'avaient-ils pas de raisons pour sourire. Ou encore, ressentaient-ils trop le poids de leurs responsabilités envers la *Cosa Nostra.* Les Talifero représentaient cette chose pratiquement inexistante dans le monde criminel, « le patron de tous les patrons ». Pas en ce qui concernait les décisions à prendre, ni pour les affaires courantes d'une Famille - mais ils constituaient la *volonté* du conseil des *capi.* Comme tels, les Talifero étaient le dernier mot de la discipline familiale. Ils ne travaillaient pas à leur propre compte, ni au compte des *capi* mais pour la *Cosa Nostra* elle-même.

Une Famille normale de la Mafia était une entreprise, axée sur l'accumulation du lucre par tous les moyens. Et contrairement à leur image publique, les Familles ne se laissaient pas aller à la criminalité franche, comme le vol à main armée ou le pillage nocturne de bijouteries, etc. Parfois un *mafioso* isolé, à court de fonds, cherchant à renouveler son capital, commettait un vol ou faisait un casse, mais ce genre d'activité était méprisé par la Famille et considéré comme trop dangereux par rapport aux bénéfices. Une sécurité comparative avec un gros rendement était beaucoup plus le ton de l'entreprise, comme le jeu, les prêts usuriers, les stupéfiants en gros (jamais au détail), la contrebande, les distributions de whisky illégal, les voitures volées, les objets volés en série, etc. Le racket de la main-d'œuvre s'était montré lucratif aussi, et des millions de dollars malhonnêtes étaient passés de l'illégalité aux entreprises légitimes comme la banque, la construction, le transport routier, les machines à vendre

des boissons, les sociétés d'éboueurs, les boîtes de nuit, les bars ainsi que toutes les activités susceptibles de rapporter gros aux propriétaires peu scrupuleux.

Donc, la violence sur le monde extérieur n'était pas l'un des traits de la Mafia. Ce n'était guère profitable. Une certaine violence était inévitable dans certaines entreprises mais, pour la majorité, la violence se limitait aux exigences intérieures du monde criminel. La protection des chemins de transport, par exemple, contre l'envahissement par une compétition extérieure; le maintien des droits familiaux contre des *mafiosi* trop ambitieux; et, bien sûr, la protection des Familles elles-mêmes contre les attaques persistantes de certaines personnes du monde extérieur faisant partie de l'appareil de la Justice. Et en ce domaine, la plus grande difficulté d'inculper des *mafiosi* connus résidait dans le fait qu'il était virtuellement impossible de garder assez longtemps en vie les témoins de la Justice.

De tout cela, on peut se faire une idée d'une Famille de la Mafia. A part un certain nombre de tueurs dans chaque Famille, le *mafioso* moyen n'était guère-plus qu'un habile homme d'affaires avec un mépris total de la légalité. On lui demanderait peut-être parfois de porter une arme, pour soutenir les droits de la Famille, ou même appelé à liquider un frère égaré, et il engagerait peut-être des « gorilles » de l'extérieur pour décourager la compétition ou encore pour assurer sa propre protection. Il pouvait être, et était souvent, un assassin vicieux et sanguinaire lorsque les besoins s'en faisaient ressentir. La mort par torture était le moyen favori pour punir ceux qui trahissaient la Famille, à l'intérieur ou à l'extérieur, et parfois les bornes du crédible étaient outrepassées.

Malgré cela, la vie communautaire de la Mafia était calme et, généralement, dévouée aux affaires, avec le minimum de remous possible à la surface de la société extérieure. On tendait à nier farouchement l'existence même d'une chose appelée *Cosa Nostra.* C'était un mythe.

Les frères Talifero ne composaient pas une Famille normale. Leur spécialité était le meurtre, l'intimidation, l'espionnage et les violences de toute nature. Leur entourage n'avait pas de nombre connu, mais il est certain qu'ils étaient représentés sur tout le

territoire de la Mafia, et qu'ils étaient l'objet d'une crainte amplement justifiée.

Lorsque les frères Talifero quittèrent les chambres du conseil ce soir-là, ils connaissaient peut-être mieux qu'aucun autre être vivant le passé professionnel de Mack Bolan. Ils avaient vidé les esprits de Ciro Lavangetta et Frank Milano; ils avaient minutieusement reconstruit les attaques de Pittsfield, Palm Springs, Phoenix, et Miami Beach; et ils avaient une idée générale assez précise de Mack Bolan pour lui consacrer leurs pensées professionnelles.

Lavangetta referma avec soulagement la porte après leur départ et se tourna vers Augie Marinello.

— Je ne veux plus jamais être assujetti à ce genre de séance. Je préférerais me trouver en face d'un comité du Congrès.

Marinello esquissa un sourire.

— Tu sais, Ciro, on ne te l'aurait jamais demandé si on n'avait pas pensé que ça s'imposait.

— On aurait dû les mettre sur cette affaire depuis longtemps, grogna George Aggravante. On ne serait peut-être pas dans un tel merdier.

— Tu sais bien comme j'ai horreur de mettre ces gars-là en marche, Georgie, déclara doucement Marinello.

Aggravante rit doucement.

— Ouais, c'est comme si on déclarait la guerre nucléaire, hein ? Mais c'est une contre-attaque massive qui s'impose, Augie. J'vois pas comment on aurait pu faire autrement.

— C'est bien ce que j'essaye d'expliquer à Ciro. Il fallait bien activer ces types. J'suis navré si ton orgueil en a souffert, Ciro.

— On se fait enterrer avec son orgueil, répondit Lavangetta. Les Talifero peuvent m'emmerder tant qu'ils veulent, du moment qu'ils ne m'enterrent pas. J'veux simplement qu'ils piquent ce Bolan. Je supporterais n'importe quoi pour voir ça.

— Repose-toi les yeux, tu le verras bientôt.

Lavangetta se mit à rire nerveusement et alluma un cigare avant de s'excuser. Il voulait un peu d'air frais. Il voulait s'installer au bord de l'eau, et siroter un bon vin. Il voulait même à la rigueur s'amuser avec quelques jolies femmes. La journée avait été un cauchemar. Il espérait que la nuit serait plus agréable.

*

* *

Trente minutes après que les frères Talifero eurent été « activés » par la *Commissione,* et bien avant la fin des séances avec Lavangetta et Milano, un « cercle d'acier » avait été institué pour protéger la « convention de Miami » des futurs raids possibles de Bolan. Sous la direction des Talifero, la dispersion des *mafiosi* avait été réduite et on avait établi trois « centres » où vivraient les Familles durant la fin de la conférence.

Les rencontres du Conseil auraient lieu chaque jour dans un centre différent, choisi au dernier instant par les frères eux-mêmes. Cette décision créait un joli problème de logistique. Deux hôtels au bord de mer, appartenant tous deux à la Mafia, furent choisis comme fortins. Une fausse « grève » des employés suffirait pour annuler les réservations et faire partir les clients légitimes qui se trouvaient déjà sur place. Des « employés » choisis dans le monde criminel avec discernement serviraient de domestiques aux « nouveaux clients » qui débarquaient déjà.

Le troisième centre était un immense yacht, le *Merry Drew,* dont on se servait peu fréquemment comme yacht de croisière, mais souvent comme casino flottant ou comme contrebandier entre les ports d'Amérique latine.

Ces arrangements plaisaient d'ailleurs bien plus aux Familles en visite que le premier projet. Une convention était faite pour les affaires, certainement, mais c'était aussi fait pour renouer de vieilles connaissances et se détendre avec plusieurs des siens. Même avec la menace de Bolan qui sévissait, la convention devait garder cet esprit de réunion de famille, un événement à fêter joyeusement. L'opinion générale était qu'on ne permettrait pas à Mack Bolan de gâcher ces vacances. Les Talifero s'occuperaient de Bolan. Et la tête de Bolan se trouverait sûrement dès l'aube dans un panier Talifero. Certains esprits commençaient même à se dire que le destin s'était arrangé pour que le Salopard soit placé en confrontation avec la réalité de la *Cosa Nostra.* Peut-être même que son crâne servirait de calice pour rendre à la fraternité défaillante sa confiance. Dernièrement, il y avait eu trop de revers, trop de défis réussis contre l'Organisation omnipotente.

Oui, Bolan leur avait été expédié contre remboursement. Les Talifero se feraient rembourser. Bolan payerait, et la *Cosa Nostra* glanerait les bénéfices de cette convention idéale. Du moins, telle était l'impression parmi certains hommes de différents niveaux.

Un ou deux des patrons n'étaient pas si sûrs des « bénéfices » à tirer de cette rencontre. Il y avait un territoire à distribuer, un territoire fertile, fixé jalousement par les rois des Etats voisins. Quel est l'homme d'affaires qui ne risquerait pas une part de son âme pour doubler en une nuit son capital ? La présence de Bolan à Miami, surtout au moment de cette convention, semblait ajouter une valeur incertaine à la redistribution de ces terres, au moins pour un ou deux des rois en visite. En sorte, on pourrait se servir de la présence de Bolan pour obtenir un très net avantage, et pour un profit plus précis. Mais comment ? Alors que les frères Talifero entraient en action, le reste de la convention sembla se détendre et se rassurer.

Apparemment, même au sein de la *Cosa Nostra,* il y avait des envieux.

CHAPITRE XII

Bolan avait lavé son trop-plein de sel maritime, de sueur et de poussière. S'habiller demeurait un problème; il avait gardé son maillot de bain. Pendant le repas, préparé discrètement par Margarita, Toro lui apprit qu'on avait été « prendre » ses affaires au *Tidewater Plaza,* et qu'on les lui rapporterait dans sa voiture de location.

Bolan y réfléchit un instant.

— Je suppose que vous avez pensé à la possibilité d'une surveillance de la police.

— *Si*. Ce n'est pas un problème. Il n'y avait pas de fouille des chambres vides.

Il sourit et produisit une carte de registre de l'hôtel, imbibée d'eau de mer.

— Comme vous le voyez, il n'y a pas de *señor* Blanski à l'hôtel.

Bolan sourit.

— Vous êtes très adroit, Toro. Je vous envie votre système de renseignements.

— Il est dans notre intérêt d'avoir un bon réseau, *señor.*

Bolan accepta cette déclaration sans la questionner. Il termina le repas simple et refusa le cigare que lui offrait son hôte. Margarita se glissa sur la chaise près de lui et lui offrit une cigarette d'un paquet curieux qu'il ne connaissait pas. Il la lui prit. Les grains de tabac brun étaient roulés dans des feuilles à la place de papier. La fille l'observa pendant qu'il l'allumait. Et il ne la déçut pas, grimaçant sous l'impact du tabac âcre.

Elle se mit à rire joyeusement.

— *Gringo no fum…*

Puis s'arrêta avec un regard coupable sous l'œil réprobateur de Toro.

— Margarita ne parle pas l'anglais encore bien, dit-il à Bolan. Mais je lui apprends bien qu'elle ne profite pas des leçons. Je lui dis qu'elle doit parler l'anglais avec *El Matador.*

Bolan tira une bouffée de la cigarette et souffla la fumée par-dessus la tête de la fille. Il lui sourit et s'adressa à Toro.

— Quand on est aussi jolie qu'elle, *amigo,* on a pas à s'en faire pour sa diction.

Toro rit et traduisit pour Margarita. Elle en fut gênée. Elle quitta rapidement sa chaise et commença à débarrasser la table.

Bolan observait tranquillement la fille.

— Comment est ton effectif, Toro ?

Le Cubain soupira et tira sur son cigare.

— Il grandit tous les jours.

— Je ne veux pas dire sa taille, mais son efficacité. Etes-vous bons ?

Toro haussa les épaules.

— Assez bons pour piétiner de temps en temps *el Culebra de Cuba.* Nous sommes…

— Je n'ai pas compris, fit Bolan en souriant.

— Pardon, le serpent. N'est-ce pas le serpent qui fascine les innocents ? Puis qui les corrompt ? Alors ce *Culebra de Cuba,* c'est le traître de mon pays, mon Cuba. Et nous le piétinons à chaque occasion.

— Vous faites partir vos raids de cette base ? Pour Cuba ?

— Ai-je dit cela ? fit Toro en souriant.

Bolan lui sourit également.

— Non, je ne vous ai pas entendu dire cela, Toro. Et vos armes ? Elles sont modernes ?

Le Cubain trapu haussa de nouveau les épaules.

— Ce sont les meilleures que nos moyens modestes nous permettent d'acquérir, *señor.*

— C'est donc l'argent votre gros problème, hein ?

— *Si,* n'est-ce pas toujours ainsi. Nous faisons les boulots, n'importe quoi…

— Ce qui me fait penser, interrompit Bolan. Comme garçon d'étage, vous parliez un anglais parfait. Depuis que nous avons quitté l'hôtel vous êtes de plus en plus cubain. Si ça empire, *amigo,* il va nous falloir un interprète.

— Je suis navré, monsieur. Est-ce mieux ainsi ?

Bolan sourit.

— Non, finalement je préfère l'autre manière.

Toro sourit en expliquant.

— Pour parler l'anglais avec correction, on doit *penser* en anglais. *Comprendo ?* Penser en espagnol et parler en anglais, on parle avec un accent. Comme garçon d'étage ça ne me gêne pas de penser en anglais. Mais, *amigo,* Toro est cubain - pas anglais.

— Bon, d'accord, *amigo.* Vous me parliez des problèmes d'argent ?

— Le problème n'est pas si important que ça. Comme je disais, nous travaillons et nous mettons en commun l'argent, et nous faisons ce que nous pouvons avec ce que nous avons. Mais pas *tous* les Cubains sont de notre bord… sinon nous ne serions plus exilés.

Il baissa les yeux et sa voix devint triste.

— Beaucoup de Cubains ont perdu la vision d'une Cuba libre, vous comprenez, et ils sont devenus des Yanquis. Je ne leur en veux pas. Mais…

Il leva les yeux au fond desquels brillait son feu habituel.

— Pour beaucoup d'entre nous, perdre l'espoir équivaut perdre la volonté de vivre. Nous travaillons, nous faisons des projets et, parfois, nous *attaquons !* Et nous savons, *Matador,* qu'un jour nous traverserons de long en large notre Cuba.

— Tuant les serpents, ajouta doucement Bolan.

— *Si,* tuant tous les serpents.

— Votre guerre est déjà difficile, Toro. Vous n'aurez jamais dû vous mêler de la mienne.

Toro émit un rire méprisant.

— Retournez la situation, *Matador.* Est-ce que *vous,* vous auriez pu ne pas vous en mêler ?

— Je suppose que non, murmura Bolan.

Il prit rapidement une décision.

— Si ma voiture arrive dans le même état que quand je l'ai laissée, Toro, je vais…

— *Señor ?*

— Qu'appelez-vous une arme moderne ?

Toro étudia le visage de son invité un instant.

— Une arme fabriquée depuis la fin de la Première Guerre mondiale est une arme moderne dans ce camp.

— Et une Stoner ? relança Bolan. Une Honeywell ? Avez-vous déjà tiré avec un M-16, un M-79, un M-60 ?

Une expression frustrée envahit les traits du Cubain.

— Ça ce n'est pas moderne, *señor.* C'est *ultra*moderne.

— C'est bien ce que je pensais, soupira Bolan. Ecoutez, Toro, quand on se lance contre ceux qui ont l'avantage, il faut profiter de tout. A commencer par les *armes.*

— *Si, comprendo,* fit-il en souriant, les paumes retournées. Alors, vous voyez notre dénuement. Nous sommes une piètre bande, n'est-ce pas ?

— Non, fit Bolan. Mais vous avez besoin d'aide. Et je crois savoir comment vous…

Toro eut une grimace peinée et interrompit la déclaration.

— *Señor* Bolan, dit-il doucement. Toro doit confesser sa première motivation.

Bolan commençait à ressentir de nouveau cette sensation désagréable de fourmis dans la nuque.

— Bon, allez-y. Je peux peut-être comprendre cela aussi. Allez-y.

— Quand je vous ai reconnu la première fois au *Plaza,* je pense… pour *La Causa de Cuba,* voici un gros poisson, non ? Voici une chose pour laquelle Toro a prié, a voué sa vie et ses fortunes, voici…

Il vit le regard de Bolan et se tut.

— Vous pensiez à la prime du contrat sur ma tête ? demanda Bolan.

— J'ai eu cette pensée, *amigo,* fit Toro en baissant les yeux. Cent mille dollars *yanquis* achètent beaucoup d'armes ultra-modernes, non ?

Il releva les yeux avec une nouvelle expression de joie au fond.

— Mais je ne pouvais pas faire une telle chose au *Matador.* Je m'en rends compte lorsqu'on nage vers le bateau. Non, *amigo,* ceci je ne pouvais faire. Mais…

— Quoi ? fit Bolan.

— Mais je me dis que je pourrais peut-être persuader ce grand guerrier d'entreprendre une nouvelle cause, plus honorable.

— Je suis flatté, Toro, mais vous savez que c'est impossible.

— *Si,* soupira le Cubain. Je respecte votre guerre, *amigo,* comme vous respectez la mienne. Combien de temps resterez-vous avec nous, *Matador ?*

Bolan hésita.

— Je n'ai pas dormi depuis deux jours, dit-il. Si je pouvais dormir quelques heures… quand ma voiture sera-t-elle là ?

— D'ici peu, *amigo.*

Bolan regarda sa montre. Il était à peine 7 heures, une journée active qui était loin de se terminer. Il retira la montre et pinça le cuir pour en retirer l'humidité de l'Atlantique, puis la remit à son poignet.

— J'attendrai la voiture, dit-il à Toro. Et s'il y a un lit quelque part, je ferais bien une sieste de quelques heures.

Toro lui offrit immédiatement les ressources du camp entier. Puis, les deux hommes allèrent sur la véranda, s'installèrent sur la rampe et se mirent à parler « métier », discutant les armes, les tactiques, et les différents aspects d'une guerre. Quelques minutes plus tard, la Chevrolet de Bolan s'immobilisa près de la jeep, et deux Cubains en descendirent. Ils s'approchèrent de la véranda et l'un d'eux laissa tomber les clés dans la main de Toro avec une phrase espagnole. Toro tendit les clés à Bolan en expliquant :

— Ils ont pris toutes les précautions. On ne les a pas suivis. Vos bagages sont sur la banquette arrière.

Bolan serra la main aux deux hommes en les remerciant, puis il se dirigea immédiatement vers le coffre de la voiture qu'il ouvrit. Il appela Toro qui l'y rejoignit. Bolan se penchait à l'intérieur du coffre et se démenait avec un gros paquet enveloppé de papier ciré vert.

— Attrapez l'autre côté, fit Bolan.

Toro fit comme on lui demandait et ils portèrent l'objet lourd jusqu'à la véranda. Les deux hommes qui avaient conduit la Chevrolet regardaient avec intérêt, puis s'accroupirent lorsque Bolan se mit à retirer le papier vert.

Des exclamations de surprise accompagnèrent les derniers gestes. Bolan sourit à Toro et annonça :

— C'est une Honeywell, la chose la plus meurtrière de n'importe quel arsenal.

— C'est une mitrailleuse ? demanda Toro d'une voix impressionnée.

— En quelque sorte. En réalité, *amigo,* c'est un lance-grenades rapide M-79. On l'opère comme une mitrailleuse à manivelle. Bande de munitions - vous voyez ? - voilà le mécanisme de tir. Maximum d'efficacité à cent mètres environ, tire une balle explosive de 40 mm qui détruit tout dans un rayon de deux mètres, ainsi qu'une cartouche à chevrotines lourdes, et une cartouche de gaz lacrymogène et une torche d'alarme, et on peut tout mélanger dans la bande.

Toro caressait la mitrailleuse avec ferveur.

— C'est très impressionnant, *Matador,* déclara-t-il.

— Ça descendrait pas mal de serpents, répondit Bolan avec un sourire. Elle est à vous, Toro, et il y a plusieurs boîtes de munitions dans le coffre.

Toro était abasourdi.

— Vous me donnez… ce… ce… *magnifico…*

— C'est trop important pour qu'un homme seul puisse s'en servir, expliqua Bolan. Je l'ai ajoutée à mon arsenal dans un moment de folie, Toro. Je ne peux pas vraiment m'en servir. C'est une arme d'équipe, faite pour deux hommes, et encore mieux trois.

Il se retourna vivement et repartit vers la Chevrolet, revenant immédiatement avec un autre paquet. C'était un sac de golf en cuir usé avec une capuche. Toro et les deux Cubains s'affairaient encore avec la Honeywell.

— Vous arriverez à vous débrouiller avec ça ? demanda Bolan.

— *Si,* nous y arriverons, *amigo,* répondit Toro. Mais êtes-vous sûr de ne pas avoir besoin de ce magni…

Bolan le coupa court.

— Ecoutez, je n'en ai pas besoin. Et voilà pourquoi.

Il retirait la capuche du sac de golf et en sortait une autre arme.

— Ceci, expliqua-t-il. Ceci est la meilleure arme au monde pour un homme seul. C'est un superposé M-16/M-79. Formidable pour les escarmouches. Le M-16 est notre arme standard pour l'infanterie, avec une balle de 5.57, à 700 coups la minute, opérée par gaz, en automatique ou semi-automatique, au choix. Moi, j'ai des chargeurs de trente balles. Cette partie en bas, est un M-79, avec une poignée et la culasse opérée à la main. Ça tire les mêmes trucs que la Honeywell, mais coup par coup.

— *Magnifico !*

— Toro, il vous faut des M-16, des M-79, et des M-60 et peut-être quelques Stoner Weapons Systems. Dites à votre fournisseur de fourguer le reste de sa camelote en Afrique.

Toro se mit à rire.

— Mon fournisseur, *amigo,* fait partie de vos ennemis, j'en suis certain.

— Et où croyez-vous que j'obtiens mes armes, moi ? fit Bolan.

Ils rirent ensemble, puis Toro ramassa le superposé, et fit un signe de gratitude à Bolan.

— De telles armes, *Matador,* sont sûrement trop chères pour nous. Mais nous sommes reconnaissants pour les instructions. Nous les ajouterons à notre collection.

— Euh… marmonna Bolan. Il y a encore autre chose.

Il fit une fois de plus le trajet jusqu'à la voiture, revenant avec une mallette en cuir. Il l'ouvrit, sortit une liasse de billets américains, les compta avec le pouce avant de les enfoncer dans la ceinture de son maillot de bain.

Toro l'observait avec un regard surpris. Bolan referma la mallette et la lui tendit.

— La contribution du *Matador* envers la *Causa de Cuba,* Toro. Vous achèterez quelques fusils à serpents, non ?

Le visage de Toro était radieux.

— Nous achèterons des fusils à serpents, *si ! Señor* Bolan, je ne sais pas comment vous remercier…

— Vous l'avez déjà fait, assura Bolan.

Le Cubain ne pouvait plus se retenir. Il se tourna vers les deux autres et leur envoya une tirade endiablée.

— Non ! non !

— *Si ! si !*

Toro fouillait dans le sac et en retirait des dollars par poignées.

— *Yanqui* dollars, *muchos, muchas dinero, amigos, para la causa…*

Bolan rangeait calmement son arme. Il laissa tomber la liasse qui lui restait dans le sac de golf et remit en place la capuche, puis il rangea le sac dans le coffre, porta les caisses de munitions de la Honeywell jusqu'aux marches de la véranda, prit ses affaires sur la

banquette arrière et entra dans la maison, à travers le groupe grandissant d'insurgés hilares. Margarita le laissa passer, le fixant avec un regard chaleureux. Il traversa le salon, entra dans la petite chambre, laissa choir ses valises et s'effondra instantanément sur le lit. Il était mort de fatigue. Il était également mal à l'aise. Le maillot était trop serré et tout poisseux de sel marin. Il se leva péniblement, le retira, se recoucha et s'endormit immédiatement du sommeil léger des combattants.

Il n'y avait pas la sensation du temps passé, mais il s'éveilla avec un sursaut et se rendit compte qu'il avait dormi un moment. La maison était silencieuse comme si l'on se taisait pour le laisser en paix, mais il y avait aussi une autre présence dans la pièce obscure, une présence très distincte qui se tenait un peu au-dessus de lui. Heureusement, il reconnut avant d'attaquer et le plongeon qu'il allait effectuer se mut en contact avec une peau fraîche, délicatement parfumée.

— Margarita ? chuchota-t-il.

Elle se laissa tomber doucement sur lui, se calant entre ses bras avec un petit râle de plaisir, sa poitrine ferme s'écrasant contre son torse avec une réaction quasi électrique. Elle lui couvrit la bouche de ses lèvres en soupirant, et ses hanches cherchaient à s'accommoder d'une position impossible.

Bolan la fit rouler sur le côté et, à regret, retira ses lèvres des siennes.

— Je n'ai pas l'intention de me plaindre, expliqua-t-il doucement. Mais êtes-vous persuadée de ne pas outrepasser l'hospitalité prévue par Toro ?

Elle ne comprit probablement que le mot Toro. Elle s'expliqua en anglais avec beaucoup de difficultés.

— Toro *no… habla ? …* ne pas dit ça. Margarita dit ça.

Elle soupira et se pressa contre son oreille.

— Est *soldada, no ?* Est heure du R et R, *no ? El Matador* dit oui ?

Bolan lui caressa la hanche et la fit tourner sur le dos et lui embrassa le cou.

— *El Matador* dit « oui » et comment ! soupira-t-il.

Elle eut un rire léger et se remit sur le côté en passant une cuisse sur ses hanches.

— *No cansado ?* fit-elle, subitement sérieuse.

— *No* quoi ? Fatigué ? Non, Margarita, pas le moins du monde.

— Aime-moi, Mack. Margarita *esta soldada tambien. Soldados* R et R, oui, Mack ?

Bolan comprenait. Ils étaient tous deux soldats. Demain soir ils seraient peut-être morts. Cette nuit, ils s'aimeraient comme seuls les soldats le peuvent. Il la prit dans ses bras, passa ses jambes par-dessus le bord du lit et s'assit. Elle le tenait passionnément, parcourant son torse de sa bouche en murmurant :

— Mack, Mack, Mack…

Ils s'allongèrent pour oublier leurs guerres respectives, s'unissant pour faire l'amour.

CHAPITRE XIII

Lorsque Bolan s'éveilla, il était seul et une lanterne à pétrole illuminait la chambre. Toro se tenait près de la porte.

— Il est 9 heures, *Matador.*

Bolan se leva lentement, sans prêter attention à sa nudité, et se dirigea vers ses bagages. Un homme de haute taille au large sourire entra dans la pièce et aida Bolan à monter ses valises sur le lit, puis fit quelques pas en arrière et observa *El Matador,* les bras croisés, pendant qu'il s'habillait.

Bolan choisit une combinaison de nuit noire en nylon finement tressée et la passa. Elle lui allait comme un gant grâce aux manches en lastex ainsi que l'entourage des chevilles.

L'homme au large sourire donna un coup de coude à Toro et lui dit quelque chose à voix basse en espagnol pendant que Bolan attachait la gaine de son arme. Il boucla la ceinture et mit un chargeur neuf dans le lüger, puis jeta un coup d'œil sur Toro.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il admirait le costume noir, *amigo.* C'est une arme psychologique, non ? Pour terrifier vos adversaires ? C'est ce qu'il me demande.

Bolan sourit.

— Je ne sais pas s'il y a de la psychologie là-dedans. Je la porte parce qu'elle se confond avec les ombres et qu'elle ne s'accroche pas aux poignées de porte et aux clôtures. Je suis navré de lui enlever ses illusions.

Toro cracha une explication rapide au troisième homme.

Bolan commença à passer une chemise.

— Alors que lui avez-vous dit ?

Toro rit.

— Je lui ai dit : oui, la combinaison fait peur aux ennemis.

Bolan se mit à rire aussi en enfilant des pantalons sombres et des tennis. Il achevait de s'habiller lorsqu'il s'adressa à son hôte :

— Il y a une chose qui vous tracasse, Toro.

— Si.

Il s'adossa au mur, alluma un cigare et dit quelque chose au troisième homme. L'homme gratifia Bolan d'un dernier sourire éclatant puis sortit.

— Vos ennemis se retranchent, *Matador,* dit sérieusement Toro.

Bolan trouva un paquet de Pall Mall dans la valise et en alluma une avant de se tourner avec un regard sérieux vers son ami.

— Qu'appelez-vous un retranchement ?

— Ils étaient éparpillés sur la plage, non ?

— J'avais cette impression, acquiesça Bolan.

— Subitement, *señor,* ils ne sont plus éparpillés. Ils quittent leurs hôtels ici et là avec tous leurs bagages.

— Où vont-ils, Toro ?

Le Cubain poussa un grand soupir.

— Il y a deux hôtels grandioses sur la plage qui ont soudainement des difficultés de personnel. Tout le service part, et ces *muy buenos* hôtels se retrouvent sans service. Les réservations sont annulées, les clients sont transférés dans d'autres établissements.

— A-ha !

— Si. Mais… d'autres clients arrivent, *amigo.* Ils apportent leur propre service. N'est-ce pas étrange ?

Bolan sourit.

— Je crois effectivement que c'est assez bizarre. Les noms, Toro ?

Le Cubain soupira de nouveau.

— Il serait trop dangereux d'attaquer ces endroits, *Matador.* Ce serait une mission suicide.

— Et qui doit prendre cette décision, Toro ?

— Vous avez raison, répondit Toro avec tristesse. *Starlight Palms* et *Beach Hacienda.* Vous les connaissez ?

Bolan acquiesça.

— Oui, je les connais. Vous avez un drôle de service de renseignements, *amigo.*

Toro haussa les épaules, résigné.

— Nous sommes partout, *Matador.* Un peu ici, un peu plus là, finalement le tout forme un tableau.

Il fit une grimace.

— Mais nous ne méritons pas d'éloges.

— Non ?

— Non. Il y a quelque chose qui nous manque. On dit que certains de vos ennemis vont sur un bateau, un grand bateau, et je n'en connais pas le nom.

Bolan se releva, ferma les valises et se tourna vers Toro.

— Quelqu'un d'autre m'a parlé de ce bateau aujourd'hui, *amigo.* Un bateau de plaisir : Quelque chose dans ce genre.

Toro haussa de nouveau les épaules.

— Possible. Est-ce que cette personne aurait aussi prononcé le nom de ce bateau ?

— Oui, mais je ne devais pas faire suffisamment attention.

Il secoua la tête et saisit les valises avant de se diriger vers la porte. Toro le suivit de près.

— Je dois partir, Toro, annonça Bolan. Vous ne saurez jamais à quel point vous m'avez aidé. De plusieurs manières.

Ils allèrent auprès de la voiture. Bolan mit ses bagages à l'arrière. Toro semblait mal à l'aise. Bolan espérait qu'il ne lui parlerait pas d'argent. Il brisa le silence.

— Vous allez me laisser partir sans bandeau cette fois ?

Toro saisit Bolan et l'embrassa.

— *Para siempre hermanos,* toujours nous serons frères, oui ?

— *Siempre,* répéta solennellement Bolan.

Il sourit puis ajouta :

— Ça veut dire sans bandeau ?

Les yeux de Toro étaient humides. Il secoua la tête.

— Pas de bandeau pour notre *señor El Matador.* Que Dieu marche avec vous, Mack Bolan.

Cette émotion gêna Bolan. Il ouvrit la portière et se glissa derrière le volant. Puis il remarqua la mallette brune sur le plancher et comprit pourquoi Toro n'avait pas reparlé de l'argent. Il soupira, prit la mallette et la fit tomber par terre par la fenêtre.

— *Amigo,* fit le Cubain, c'est trop. Nous ne pouvons vous prendre votre fonds de guerre.

— C'est un fonds tournant, Toro. Il y en a encore là où j'ai pris ça. J'en prendrai encore. Achetez-vous des armes, *amigo ?* Quelle est la direction de Miami ? *hermano ?*

Le visage de Toro était remarquable d'émotion contenue. Ses yeux étaient humides, et ses lèvres hésitaient entre le sourire et la grimace. Il tourna son regard vers la véranda et une fine silhouette se détacha d'un fauteuil dans l'ombre pour avancer jusqu'à la lumière. C'était Margarita, vêtue de nouveau de son treillis de combat serré avec le 45 sur la hanche.

Toro se pencha près de la fenêtre de la voiture.

— Margarita a insisté pour vous guider, sinon je vous y aurais conduit moi-même. Suivez-la, *Matador.* Elle vous montrera le chemin de la grande route. Et Mack, au nom de Dieu, soyez prudent. Ne mourez pas à Miami pour une cause perdue.

Une dernière poignée de main et Mack Bolan, à présent *El Matador del Causa de Cuba,* suivait la jeep à travers la base obscure, avec des hommes silencieux qui lui faisaient des signes d'adieu. Ils franchirent le portail sans qu'on les interpelle et, quelque vingt minutes plus tard, la jeep fit un demi-tour serré et vint s'immobiliser parallèlement à la voiture de Bolan, dirigée vers leur point de départ. Bolan se rapprocha et étendit la main vers la jeep pour saisir la main de la fille.

— *Gracias, soldada,* fit-il sérieusement.

Elle s'étendit pour se pencher dans son véhicule et lui posa un baiser brûlant sur les lèvres.

— *Vaya con Dios, Matador,* chuchota-t-elle.

Bolan s'essuya les yeux et roula jusqu'à la route principale quelque vingtaine de mètres plus loin. Il s'y arrêta pour déboutonner sa chemise, et sortir le lüger pour une vérification finale avant de le remettre et de partir sur la route. Les lumières de Miami brillaient dans le ciel au loin. Il jeta un dernier regard derrière lui, vers un lieu où il avait trouvé de l'amitié… ce qui avait duré si peu.

— Je vais avec la mort, *soldada,* marmonna-t-il et il lança à fond la Chevrolet.

Préoccupé par ce qui l'attendait devant lui, il ne vit pas un petit véhicule sans phares démarrer derrière lui sur la route.

CHAPITRE XIV

Le capitaine Hannon se leva derrière son bureau avec une expression menaçante et fixa furieusement Stewart Dunlap.

— Qu'est-ce que ça veut dire : *laissez tomber ?* dit-il d'une voix épaisse.

L'agent de la Justice souriait comme d'habitude.

— Je vous préviens, capitaine. C'est tout. Laissez tomber. La requête officielle arrivera d'ici peu. Je pensais que vous aimeriez savoir…

— Pensez différemment alors, rugit Hannon. La Force Dade ne va *pas* laisser tomber.

Il se saisit de sa pipe et l'enfonça entre ses dents, puis la retira pour la diriger sur son interlocuteur.

— Des meurtres ont été commis dans cette ville, Dunlap, et aucun flic digne de ce nom ne peut tourner le dos. Notre chef, soit dit en passant, est un flic digne du nom.

Dunlap haussa les épaules.

— Ce n'est pas pour le bénéfice de Bolan, John. Il y a un aspect délicat dans cette affaire et nous…

— J'écoute, encouragea Hannon.

Le sourire de Dunlap finit par se ternir. Il se laissa tomber sur une chaise et examina ses ongles avec sérieux.

— Une opération de cinq années est en jeu. Brognola jure qu'il obtiendra satisfaction, même s'il doit parler au président lui-même.

— Je vois. Brognola manigance tout ça, observa Hannon. Bon, alors vous me dites que Bolan a une licence de la C.I.A. ou quelque chose comme ça.

L'agent secoua la tête avec résignation.

— Non, je vous ai dit que ce n'était pas au profit de Bolan. Mais nous avons un homme qui se trouve à l'intérieur de la *Cosa Nostra,* John. Nous essayons de le protéger. Ne feriez-vous pas de même ?

— Le meilleur moyen de le faire serait d'arrêter Bolan, non ? Est-ce que Bolan le connaît ?

Dunlap fronça les sourcils.

— Oui et non. Je veux dire que s'il le rencontre face à face, oui, il le reconnaîtra. Nous n'avons pas peur que notre type ne puisse pas se débrouiller avec Bolan. Nous avons peur qu'il se fasse tuer dans une escarmouche entre la police et Bolan.

— Qui me disait que Bolan ne tirait jamais sur les flics ? demanda Hannon avec sarcasme.

— Il ne l'a jamais fait par le passé, fit doucement Dunlap. Mais dans une bagarre, un type ressemble à un autre. Si vous allez vous mêler des rencontres Bolan-Mafia avec une bande de flics en civil, qui sait ?

— Eh bien ! soupira Hannon. Vous vous adressez de toute façon à un homme qui ne peut pas vous répondre. Ce n'est pas moi qui prends ce genre de décision.

— Je le sais, John. Je vous prévenais, c'est tout.

— Si le chef me dit de laisser tomber, je serai bien obligé de le faire. Sinon, je vais lui tomber dessus avec tout mon effectif.

— Oui, je m'en doutais.

— Cet homme de chez vous, quel est son rang ?

— Bien placé dans une Famille.

— Quelle Famille ?

Dunlap soupira.

— Vous savez que je ne peux pas vous le dévoiler. Il a un territoire dans l'Est. Et vous vous rendez compte des succès que nous avons obtenus là-bas. On fait descente sur descente, comme…

— Bon, bon, fit lourdement Hannon. Alors que fait Brognola à part déranger le président ?

Il essaye de contacter notre type.

— Pour quoi en faire ?

— Pour tenter de l'en sortir aussi tranquillement que possible, jusqu'à ce que les choses soient moins tendues.

— Je vous propose un marché, suggéra Hannon rapidement.

— Quelle sorte de marché ?

— Je retiens la Force Dade jusqu'à ce que Brognola sorte votre bonhomme. Si… si vous nous rendez la pareille, Dunlap.

— Vous avez vraiment l'esprit flic, hein ? fit Dunlap inconfortablement. Je me doute de ce qui va suivre, mais allez-y

quand même. Qu'est-ce que la pareille, John ?

— Je veux savoir où ils se trouvent *tous.* Une liste complète, n'importe où Bolan pourrait attaquer. Voilà, ça fait pas trop mal, ça ? Qui pourrait demander un marché plus simple ?

Dunlap y réfléchissait.

— Il va falloir que j'en parle.

— On ne peut pas distribuer des renseignements de ce genre… Ecoutez, John, nous ne gagnons rien à arrêter ces gens, et vous le savez. Leurs avocats arrivent avec des cautions avant même qu'on ait pu refermer les portes des cellules. Nous voulons des *inculpations,* pas leur faire des ennuis gratuits. Bolan nous a beaucoup aidés dans ce domaine. Ils ont tous si peur qu'ils commettent des erreurs. Par…

— Parlez-en, Dunlap. Nous sommes presque prêts à partir. Avec ou sans votre aide, nous connaissons déjà certains endroits où Bolan pourrait montrer sa tête.

— La fille Kirkpatrick ?

Hannon acquiesça.

— Quand elle a commencé à parler, elle ne pouvait plus s'arrêter. A avoué que Bolan était passé chez elle et qu'elle lui avait donné des renseignements.

— Vous l'avez enfermée ?

— Pensez-vous. Nous avons passé un marché avec elle aussi. Nous ne faisons pas de cas de ses… indiscrétions, et admettons qu'elle n'a vu Bolan qu'après l'incident du Sandbank et contre son gré.

— Vous pourriez essayer de la faire inculper, déclara Dunlap. Comme complice des crimes du *Plaza.*

— Bien sûr, mais pour quoi faire ? Merde, moi, je la crois. Elle nous a donné ce que nous lui demandions. Pas d'inculpation, pas de dossier et elle quitte Miami par le premier avion.

— Elle ne vous intéresse même pas comme témoin, observa Dunlap. Ce qui en dit déjà long. Vous ne comptez pas prendre Bolan vivant.

Le regard de Hannon vacilla.

— Vous ne pensez pas vraiment que ce garçon va laisser tomber son pistolet et nous suivre ?

— Je crois qu'il ne résistera que si on l'oblige, répondit le policier d'une voix égale.

Il se leva.

— Pas de marché, Hannon. Je ne marchanderai pas la vie d'un homme.

— Pas même contre celle de votre *mafioso ?*

— Allez vous faire foutre, Hannon, annonça Dunlap, puis il sortit.

Le capitaine fixa tristement la porte ouverte, puis se laissa tomber dans son fauteuil et prit sa pipe. Il fit tourner son fauteuil et regarda par la fenêtre, le visage perplexe. Il mordit la pipe, fit une grimace, ôta la pipe de sa bouche et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Dites au lieutenant Wilson de venir me voir, grinça-t-il. Et qu'il vienne tout de suite.

On lui répondit un peu plus tard :

— Il est sorti il y a quelques minutes, capitaine. Il a dit qu'il serait de retour dans une demi-heure.

— Il a dit où il allait ?

— Je crois qu'il se rendait chez cette Kirkpatrick. J'essaye de le contacter à la radio ?

Hannon fixa la pendule.

— Laissez-lui jusqu'à 11 heures. Si jamais il n'est pas revenu à ce moment-là, faites-le rechercher par la terre entière.

Il relâcha le bouton et se mit de nouveau à regarder par la fenêtre. Marchander une vie, hein ? Que connaissait Stewart Dunlap du marchandage d'une vie ? Pour la première fois depuis longtemps, Hannon pensa sérieusement à sa retraite. Il en avait marre. Il n'en voulait plus. Les informateurs, les drogués, les putes, les gangsters, les violeurs… quel défilé pour regarder en fin d'une vie. Et qui faisait d'un flic un exécuteur. Au nom de qui est-ce qu'un flic descendait dans la rue, arme au poing, pour supprimer les hors-la-loi ? De quel droit John Hannon, après trente-cinq ans de carrière, complotait-il calmement la mort d'un gosse dérangé du Viêt-Nam ?

Exécuteur ? Hannon soupira. Le monde était plein d'exécuteurs. On l'acceptait des uns et pas des autres. Qui décidait, dans la Cour de toutes les cours, qui en avait le droit ?

Hannon rangea la pipe sur le bureau et se dirigea vers la fenêtre. Pourquoi prendre sa retraite ? Il n'y avait dans sa vie que les informateurs, les putes et les pervers… Et un Exécuteur. Un pauvre gars paumé de trente ans qui sortait des jungles ensanglantées du Sud-Est asiatique… un exécuteur.

Il retourna au bureau, mit son manteau, saisit son chapeau et sortit. Le capitaine John Hannon n'avait pas encore pris sa retraite. Et il était temps de préparer un piège mortel… pour un exécuteur.

*

* *

« Le pauvre gars » du Viêt-Nam n'était pas paumé du tout. Il savait précisément ce qu'il faisait. Avant de faire éclater son enfer, il lui fallait un nom… Le nom d'un bateau qui servait parfois à balader les dignitaires de la Mafia en visite. Il n'y aurait pas de temps, une fois les hostilités engagées, pour courir après le nom du prochain front. Il abandonna sa voiture discrètement à une rue de chez Jean Kirkpatrick sur Palmetto Lane, et ôta les vêtements enfilés par-dessus sa combinaison, puis trouva rapidement son chemin entre les maisons en stuc. Il escalada la clôture qui entourait le jardin de la maison Kirkpatrick.

Restant à l'ombre, il suivit la clôture jusqu'au côté de la maison, opérant une reconnaissance des lieux. Puis il fit prudemment le tour du bâtiment. La maison était dans l'obscurité et il n'y avait aucune indication de présence humaine. Il trouva une fenêtre ouverte sur la façade frontale et s'y accroupit, respirant doucement, écoutant.

A l'instant où il décidait qu'il n'y avait aucun risque, il entendit gratter puis le bruit d'une allumette qui s'enflammait à côté de la fenêtre. Puis une voix grinçante d'homme.

— J't'en fous, Tommy, tu vas te tuer en fumant autant. Merde ! tu…

— Ta gueule, répondit-on. T'es pire que la pub à la télé. Si j'ai envie de fumer, j'vais fumer et j't'emmerde.

Sans bruit, Bolan dégagea son lüger. Après un silence, le premier homme parla.

— Nom de Dieu, j'vais m'endormir si cette conne ne rentre pas.

— Tu ferais aussi bien. Elle est probablement en train de faire le tapin quelque part, pas moyen de savoir où elle passera la nuit.

— Va demander à Willie si y peut pas se passer de nous. Faut combien de mecs pour ramener une nana, hein ?

— Va te faire foutre ! Demande-lui toi-même, moi je lui demanderai rien. Tu sais comment ils sont les frères quand ils s'énervent.

— Demander à Willie n'est pas demander aux frères, Tommy.

— Alors, demande-lui tout seul. T'as les foies, ou quoi ?

Les yeux de Bolan étincelèrent quand il entendit parler des « frères ». Il avait déjà calculé que cette mission ne valait pas les risques, mais il y avait un nouveau facteur à ajouter à l'équation. Il fit une rapide et prudente retraite vers l'arrière de la maison, suivant de nouveau les ombres de la clôture. Quelque chose bougea devant lui. Il s'immobilisa et écouta, ses doigts se serrant autour du lüger, puis il continua. Un autre mouvement le mit en alerte lorsqu'il atteignit l'allée. De nouveau il pausa. Quelque chose bougeait dans l'allée, dans l'obscurité, mais s'éloignait de lui. Sans doute un chat ou un chien, se dit-il. Il partit dans l'autre sens, passa devant plusieurs maisons près de celle de la fille et se faufila jusqu'à la rue pour voir ce qui se passait sur Palmetto Lane. Il se cacha dans l'ombre des palmiers pour surveiller.

Une voiture était garée près du trottoir à quelque distance. D'abord elle sembla vide puis le charbon rouge d'une cigarette démentit cette impression. De nouveau il retourna dans l'allée pour répéter sa reconnaissance de l'autre côté de la maison. Il y avait une seconde voiture de l'autre côté de la rue, également occupée.

C'était complet. Bolan réfléchit aux conséquences… Les Talifero avaient la réputation d'être efficaces, mais n'était-ce pas aller un peu loin ? Ou bien ils avaient peur… ou… Ou quelqu'un avait dressé une…

Toro ? Bolan secoua la tête. Ce serait insensé. Il s'était trouvé à la merci de Toro et était reparti avec des manifestations d'amitié. Donc. Les flics ? Un doublé. Les *mafiosi* à l'intérieur, les flics dehors ?

Bolan disparut dans l'obscurité et se trouva un poste pour surveiller directement la voiture de guet. Les frères avaient simplement décidé que la fille avait des renseignements importants et ils avaient envoyé des types pour la chercher. La multitude de

ravisseurs était typique des actions des Talifero. Personne du clan Talifero ne pouvait se permettre deux erreurs. Il ne vivrait pas suffisamment pour commettre la seconde. Donc, la légende disait que les *Taliferi* avaient soin de ne pas faire la première bourde.

Les instincts de Bolan lui hurlaient de foutre le camp, de rompre, de partir, de laisser se débrouiller les frères. Il n'y arrivait pas. L'image de cette fille terrifiée qui déclarait : « Je suppose que je suis-morte depuis longtemps » l'empêchait de suivre son instinct. Elle lui avait demandé si on pouvait faire plus que mourir, et Bolan n'avait pas répondu. Les *Taliferi* répondraient, et cela pourrait être une longue et hideuse déclaration. Peut-être, se disait-il, que les frères ne tenaient qu'à la questionner sur l'incident du *Sandbank…* un témoignage. Peut-être, se dit-il avec faiblesse, qu'ils la trouveraient innocente et ne lui feraient aucun mal.

Bolan repoussa cet argument et retourna près de la maison Kirkpatrick. Les deux bavards s'étaient trouvés dans la chambre. Où se trouvait « Willie » ? Dans l'une des voitures ? Dans une autre pièce de la villa, Bolan ne pouvait risquer de s'exposer à l'ennemi avant de l'avoir repéré.

Cette fois, il grimpa la clôture près de la maison et sauta légèrement sur le toit d'un porche, puis monta sur le parapet en stuc puis sur le toit de la maison elle-même. Il se dirigea vers le devant et, accroupi à l'ombre du parapet, sensible à tous les sons nocturnes et mouvements du quartier, il essaya de « ressentir » les conditions atmosphériques. Il crut entendre un mouvement dans le jardin à l'arrière puis de nouveau dans l'allée derrière la maison. Pendant qu'il débattait s'il devait aller voir, une voiture apparut au croisement le plus proche et descendit la rue.

La voiture ralentit et dépassa la maison Kirkpatrick, puis recula et s'immobilisa un peu en contrebas de Bolan. Un bruit de pas lourds se fit entendre en dessous dans la maison. Bolan s'exposa brièvement pour observer la voiture au bord du trottoir, et son cœur fit un bond odieux. *Une voiture de patrouille !*

La portière du côté passager s'était ouverte et Jean Kirkpatrick descendit de la voiture. Bolan jura à voix basse lorsqu'il vit le jeune flic qu'il avait aperçu plus tôt au *Sandbank* sortir de l'autre côté puis faire le tour de la voiture pour la rejoindre sur le trottoir.

Bolan « sentait » la réaction douloureuse à l'intérieur de la maison. Si jamais ce flic essayait de passer la porte avec Jean Kirkpatrick, il allait y avoir des coups de feu… et un flic mort.

Ils traversaient la pelouse et la femme disait quelque chose au flic sur un ton badin. Il répondit :

— Je prendrais volontiers une tasse de café…

Bolan prit sa décision. Il sauta par-dessus le parapet, lüger en main et hurla :

— Embuscade ! Partez !

Puis il chuta entre eux, les envoyant tous deux bouler. Bolan roula dans l'herbe, et essaya de s'orienter. Du coin de l'œil il vit le flic se mettre sur un genou et dégainer son arme. Des crachats de flammes jaillirent des fenêtres, des taons furieux, frôlant Bolan de près. Son lüger envoya une réplique avant même qu'il ait eu le temps d'y réfléchir.

Faisant feu en roulant, il vit le flic tomber à la renverse -, mais le .38 à long canon continua à tonner. Un corps s'effondra sur le porche, et d'autres bruits se mêlèrent au chaos. Un homme jurait et gémissait à l'intérieur de la maison; une porte claqua et on entendit courir à côté. Le lüger parcourut un arc et aboya, et le bruit des pas se mua en bruit d'un corps tombant.

Le flic disait :

— Merde ! Bordel de merde !

Et essayait de se relever. Jean Kirkpatrick était accroupie dans les buissons près de la maison. Il y eut du bris de verre dans la maison, encore une gerbe de flammes, et Bolan sentit les balles qui sifflaient dans ses oreilles. Il envoya quelques coups vers les flammes qui furent remplacés par des gémissements, et le bruit de la chute d’un gros revolver sur le plancher.

Quelques secondes s'étaient écoulées. De chaque côté, un nouveau bruit se fit entendre, les deux voitures démarraient.

— Ils viennent de la rue ! hurla Bolan. A plat ventre !

Et il lutta pour enfoncer un nouveau chargeur dans le lüger. Il défit le silencieux, courut vers la voiture de police, ouvrit brutalement la portière, se pencha sur la banquette et alluma les phares, puis se rejeta en arrière. Le véhicule qui venait de plus haut, sans phares, fut pris dans le faisceau de la voiture de police.

Le lüger de Bolan était braqué et il visait avec précision lorsque son cœur refit un bond. Une petite silhouette en treillis de combat serré fut également illuminée par les phares alors qu'elle surgissait d'entre les maisons, se laissait tomber sur un genou, et tirai à bout portant avec un .45 sur la voiture qui avançait. Le pare-brise éclata et le véhicule de la Mafia vira dans le trottoir et s'immobilisa avec un crissement de caoutchouc, puis des coups de feu jaillirent du véhicule.

Bolan courait désespérément et tirait pour attirer l'attention sur lui et protéger Margarita, mais il était trop loin.

Il la vit tournoyer et s'effondrer, puis la menace de l'autre côté lui revint en mémoire et il se rendit compte qu'il était exposé par ses propres phares.

Il vit des flammes dans le jardin devant la maison de la fille et entendit le rugissement du .38, les coups tirés par la voiture et il pensa : « Voilà un flic avec des couilles au cul, s'étant rendu compte que le .38 attirait les balles qui lui étaient destinées. Il sauta dans la rue et laissa parler le lüger. L'arme se cabra et tonna vers la voiture qui chargeait jusqu'à ce qu'elle dévie et entre avec des froissements de tôle dans la voiture de police, puis retombant sur le flanc comme un rhinocéros blessé. Une traînée de feu lécha la longueur du véhicule qui explosa subitement en une boule de feu blanc, la voiture de police explosant immédiatement après en écho. Bolan hésita entre deux nécessités, Margarita d'un côté, le flic de l'autre. Il savait que le flic était vivant et risquait de griller vif d'une seconde à l'autre, et c'est donc le flic qui l'emporta.

Il courut vers le jardin, saisit le policier sous les bras et le tira loin de l'incendie vers les jardins voisins. Wilson le fixait, les yeux voilés, le .38 serré dans la main. Il avait un trou dans l'épaule et un autre dans la jambe, et saignait comme un porc par les deux orifices. Bolan arracha la trousse de secours de sa ceinture, saisit deux compresses et les appliqua rapidement sur les blessures. Il prit le .38 au flic et lui mit les mains sur les compresses, commandant :

— Appuyez dessus !

Jean Kirkpatrick tituba jusqu'à eux, respirant par à-coups, au bord de l'hystérie. Bolan la fit tomber à genoux près du policier.

— Restez avec lui, ordonna-t-il. Arrêtez le sang !

Elle acquiesça. Avant de repartir en courant, Bolan la prit par l'épaule en aboyant :

— Le bateau ! Dites-moi le nom de ce bateau !

— Quoi ?

— Le bateau, le palais flottant ! Quel est son nom ?

— *Merry Drew,* marmonna la fille ébahie.

En courant, Bolan fit imprudemment le tour du véhicule en feu, mais il n'y avait plus personne pour l'attaquer. L'autre voiture était partie. Il courut vers l'endroit où il avait vu tomber Margarita, chercha partout avec désespoir, puis se baissa pour ramasser une casquette ensanglantée qui avait été portée avec tant de chic. Des traces dans la terre molle montraient qu'un lourd véhicule avait effectué un demi-tour brutal. Il suivit les traces jusqu'au caniveau et sortit dans la rue, les yeux essayant de percer l'obscurité. Des lumières s'allumaient dans tout le quartier, mais rien ne bougeait devant lui. Il crut entendre le bruit d'un moteur qui peinait, s'éloignant rapidement, mais il n'en était même pas sûr. La seule chose dont il était certain, c'est… qu'ils avaient pris Margarita !

Une foule de curieux se groupait près de la scène de l'incendie. Un homme en pyjama sortit d'une maison devant Bolan. Il le fixa avec rage.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Mais Bolan partait déjà, courant entre les maisons, vers la rue à côté où il avait laissé la voiture. Il partit dans son véhicule avec des crissements de pneus, à la recherche d'une voiture ensanglantée avec un pare-brise éclaté. Bien que toute la fusillade n'ait duré qu'une minute à peine, il savait que c'était trop tard. Mais la *soldada* se trouvait dans cette voiture, et il était prudent de parier qu'elle était vivante et en très mauvaise santé et que son destin dépendait de la gentillesse des frères Talifero. Il fallait que Bolan tente le coup. Au nom de tout ce qu'il croyait, il fallait qu'il essaye !

CHAPITRE XV

Le capitaine Hannon arriva sur les lieux quelques instants avant l'ambulance. Wilson n'était pas évanoui et grimaçait de douleur.

— J'ai fait connaissance avec Bolan, furent ses premières paroles.

— Ça va, ça va, fit Hannon pour le calmer et se mettant de côté pour permettre à l'infirmier de l'atteindre.

Un interne arriva et examina les dégâts.

Wilson se mit à rire malgré la douleur.

— Je ne suis pas mourant, capitaine, dit-il. Alors ne faites pas cette tête-là. Si vous croyez que j'ai mauvaise mine, vous devriez aller voir les autres.

Un policier en uniforme embarqua rapidement la fille.

— La gosse va bien, dit Wilson en la regardant partir. Faites attention à elle, capitaine, quelqu'un la veut à tout prix.

— Ouais, fit le capitaine. Le même gars qui ne tirerait pas sur un flic.

— Vous ne retrouverez pas de balles de 9 mm chez moi, protesta faiblement le lieutenant. Bolan avait un lüger. Il m'a même sauvé la peau, la sienne aussi.

On plaçait doucement le policier blessé sur un brancard. Il fit une grimace pénible. Il serrait les dents en parlant.

— C'était une embuscade. La maison… les voitures à chaque bout de la rue. On était presque tombés dedans… puis Bolan sauta du toit. Comme Batman. Il avait un petit compagnon aussi… un petit gars à l'autre bout de la rue.

— Il avait *quoi ?*

— Un petit mec… en vêtements militaires… a été touché… au bout de la rue.

Hannon aurait voulu en savoir plus, mais on transportait le lieutenant vers l'ambulance. Les infirmiers grimpèrent derrière le brancard, les portières se refermèrent, et la voiture se faufila entre les voitures de patrouille et les camions des pompiers - et Hannon regarda partir son premier blessé des guerres Bolan.

Le capitaine se massa la nuque avec lassitude, essayant de reconstruire les événements probables qui avaient déclenché le massacre de Palmetto Lane. C'était presque impossible à accepter… et pourtant… Hannon se mit à travailler dans la routine avec méthode, son respect pour le gosse « paumé » grandissant à chaque instant. Il avait la conviction à présent qu'on ne tendrait jamais avec succès un piège mortel. Et ce ne serait même pas la solution du problème Bolan.

Puis quelqu'un cria de l'intérieur de la maison :

— Capitaine, on en a trouvé un qui est encore vivant !

Bolan fulminait, torturé par ses émotions, il se damnait pour une série de mauvais calculs et de faiblesses imaginaires. Comment n'avait-il pu s'apercevoir qu'on le filait, et en jeep encore ! Comment avait-il pu ignorer les mouvements silencieux autour de lui, dans le jardin, dans l'allée, partout ! Elle s'était tenu en arrière pour protéger son flanc - et *pour quoi ?* Parce qu'elle était *soldada.* Un soldat féminin qui savait manier les armes mais pas les élans de son cœur. *Merde, merde, merde !* Et Bolan l'avait laissée tomber, il avait secouru le flic à ses dépens, il lui avait tourné le dos et l'avait abandonnée aux *Taliferi,* et Dieu seul savait ce qu'ils lui feraient, *elle ne parlait même pas l'anglais !*

Il fonçait dans les petites rues, défiant quiconque de l'arrêter à chaque croisement, puis passant comme une fusée avec la tête qui claquait d'un côté puis de l'autre dans l'espoir désespéré de voir bouger quelque chose, n'importe quoi. Il traversait la ville en zigzaguant en diagonale, devinant que les *Taliferi* n'oseraient jamais parcourir les avenues principales avec cette voiture à moitié détruite. Il pensait avoir emprunté le même chemin qu'eux, vers la partie supérieure de la plage où se trouvaient les deux hôtels de luxe choisis par la Mafia.

Quelque chose dans une rue attira son attention alors qu'il traversait le douzième croisement. Il écrasa le frein, dérapa, revint sur ses pas, pour regarder de plus près. Plusieurs morceaux de verre brisé dans la rue, juste au milieu. Il sortit de sa voiture et fit quelques pas, cherchant des traces de coup de frein brutal, d'autres morceaux de verre ou de débris qui témoigneraient d'un accident et

n'en trouva aucun. Puis il ramassa un morceau de vitre brisé en toile d'araignée. Du verre Securit. Du verre de *pare-brise.*

Bolan sauta dans sa voiture et partit en faisant crisser les pneus. Maintenant il savait où il allait, et au diable les rues secondaires. Il vira vers l'est au croisement suivant et fila en direction de la plage. Peut-être y arriverait-il avant eux. Il fallait arriver avant eux. Une fois les *Taliferi* arrivés dans l'enceinte protégée du *Beach Hacienda* ce serait *adios, soldada.*

Peut-être, se dit-il que c'était ce qu'on voulait. Quelque chose pour le faire venir, la carotte qui faisait avancer l'âne. Il était déjà peut-être trop tard pour la fille et ils continuaient à transporter un cadavre pour maintenir l'intérêt de Bolan. De ça, ils pouvaient être sûrs. Bolan était extrêmement intéressé. Mortellement intéressé.

*

* *

Harold Brognola avait parcouru un long chemin pour tenter de mener à bien une opération extrêmement délicate où Bolan jouerait un grand rôle. A l'intérieur de la stratégie du Département de la Justice, il y avait une intrigue dangereuse sur laquelle Brognola jouait son avenir; il s'agissait de son projet, conçu et dirigé par lui-même, mené à travers les rangs délicats de l'administration du gouvernement, et qui dépendait maintenant de son habileté à ficeler le paquet. Ce qu'il avait manqué de faire deux fois auparavant [ii]. Ce manque de résultat était dû à Bolan.

L'homme « à l'intérieur » qui faisait partie d'une Famille qui séjournait à Miami avait accès à Bolan. Brognola ne s'était pas rendu en Floride pour « sauver un agent », bien que cette histoire lui serve parfaitement de couverture, même auprès des agents du bureau local. Brognola sentait en effet la nécessité de contacter son « homme à l'intérieur ». Cet homme avait bien connu Bolan et avait travaillé avec lui, chacun ignorant le double jeu de l'autre jusqu'au moment où cela avait failli devenir tragique [iii]. Il était sûrement le seul homme à pouvoir approcher Bolan sans arme.

Et c'est ainsi que Harold Brognola rencontra tranquillement : le soir du 5 novembre, un *caporegime* de la Mafia dans une allée retirée à quelques centaines de mètres du *Beach Hacienda,* hôtel

luxueux de Miami. Les deux hommes se donnèrent une poignée de main solennelle et Brognola demanda :

— Comment ça va sur le champ de bataille ?

Le *mafioso* sourit.

— Ce type est vraiment insensé, non ? Il les a réduits à un état approchant la terreur. Et moi aussi, du reste.

— Il ne vous tuerait pas tout de même ? demanda Brognola les yeux ronds.

L'autre se balançait nerveusement sur ses talons.

— On ne sait jamais avec Bolan.

Puis il se mit à rire en ajoutant :

— J'ai déjà senti l'acier de ce type contre ma gorge, mais c'était *avant.* S'il prend le temps de regarder, je ne risque rien.

Brognola agita la tête.

— Je veux le rencontrer. Je ne sais pas comment vous pouvez m'aider, mais il semble plus fréquenter votre milieu que le mien. Je faisais la tournée de la Californie du sud lorsqu'il a apparu ici. J'aurais dû m'en douter. Alors, qu'en pensez-vous ? Des idées ?

— Eh bien… une chance en un million, Hal. Je ne vous demanderai pas pourquoi vous voulez le rencontrer, et je ne veux pas que vous me le disiez.

— Ne vous inquiétez pas, je n'en avais nullement l'intention.

— Evidemment, il est possible que nous nous retrouvions face à face avant que ça se termine ici. Je ne peux rien promettre, Hal. Où serait le point de contact ?

Brognola lui tendit un morceau de papier avec un numéro de téléphone écrit dessus.

— Apprenez ça et rendez-le-moi.

Le *mafioso* jeta un coup d'œil sur le papier et le rendit.

— Bon, je verrai ce que je peux faire.

— C'est d'une extrême importance, dit Brognola. Je ne peux pas…

Il se plaqua subitement contre l'autre homme et le poussa dans un renfoncement obscur alors qu'une voiture entra subitement dans l'allée, tous feux éteints, roulant au pas. Ils restèrent là, presque sans respirer, et la voiture les dépassa, un homme aux aguets, le visage sinistre, derrière le volant.

Brognola retint brusquement son *souffle.*

— Nom de Dieu ! C'était pas Bolan ?

L'autre secoua la tête avec une grimace de consternation.

— J'en sais rien, Hal. Je ne l'ai jamais vu avec son nouveau visage.

La voiture accéléra subitement et sortit dans la rue d'après, virant à l'ouest, à l'opposé de la plage.

— Bon Dieu ! C'était bien lui ! Venez !

Les deux hommes se hâtèrent jusqu'à la rue, s'arrêtèrent, puis partirent à la suite du véhicule qui disparaissait.

*

* *

Son cœur battait à tout rompre dans la certitude qu'il arrivait trop tard bien qu'il n'y ait aucun signe aux environs de l'hôtel de l'arrivée de la voiture recherchée. Peut-être se disait-il, qu'il avait mal interprété les traces… peut-être n'allaient-ils même pas à l'hôtel… peut-être se dirigeaient-ils vers le bateau, et Bolan n'avait pas la moindre idée où il se trouvait ni comment l'approcher.

Il essayerait une dernière fois de quadriller les rues adjacentes… peut-être avaient-ils abandonné la voiture pour continuer à pied. Il passa dans une allée près de la *Hacienda,* déterminé à tenter une dernière fois.

Il y avait une barricade en travers de la rue à deux croisements de la plage. Apparemment, on venait de terminer une démolition. Une file avait été fermée et une clôture en bois s'étendait jusqu'au centre de la rue, délimitant un terrain vague empli de déchets. Il allait repartir lorsqu'il vit tourner un autre véhicule qui venait de la plage. Il n'avait qu'un phare et roulait avec un pneu crevé.

Le cœur de Bolan ne fit qu'un bond et sa voiture aussi. Il se lança dans la rue à moitié fermée, tourna son véhicule de côté dans la file ouverte, et surgit dans la rue, lüger au poing lorsqu'une autre voiture s'immobilisa. Les portières s'ouvrirent.

Un homme s'accroupit derrière une portière et se mit à tirer avec un pistolet sur la silhouette noire qui avançait avec détermination, Bolan tira une fois, au pas de course, le lüger tonnant dans l'obscurité, Une balle de 9 mm brisa la vitre de la voiture et un des *Taliferi* s'effondra sans bruit.

Trois autres couraient vers la démolition. Bolan les laissa aller, et ils disparurent dans une ouverture de la clôture.

Ce qui intéressait Bolan se trouvait dans la voiture abandonnée. Il la retrouva là, roulée en boule sur le plancher arrière, Elle avait perdu beaucoup de sang d'une veine touchée au cou… et ils l'avaient laissée saigner sans faire d'effort pour la soigner. Mais ils en avaient fait davantage. La veste du treillis avait été défaite et tirée le long de ses bras pour les emprisonner. Son soutien-gorge avait été arraché, et ils avaient appliqué une torche - probablement un briquet à butane, se dit Bolan - à ce que Bolan avait pensé être des pétales de roses. Le bout des seins était grillé et presque en cendres; toute sa poitrine était brûlée et horriblement marquée. Une caricature grotesque de ce qui avait été une jeune femme ravissante.

Bolan voulait savoir ce qu'on avait voulu tirer d'elle. De quoi un homme pouvait-il avoir *besoin* au point de commettre une telle atrocité sur un être humain ?

Bolan allongea la fille sur la banquette arrière et la recouvrit de sa veste pour cacher sa poitrine mutilée. Ses épaules tremblaient et sa tête tombait sur son torse, et il se souvenait des derniers mots qu'elle lui avait dits.

— *Vaya con Dios, soldada,* chuchota-t-il à son tour.

Puis l'Exécuteur se redressa et repartit d'un pas raide vers sa voiture. Comme un robot, il prit les clés de contact et fit le tour du véhicule vers le coffre qu'il ouvrit, et il sortit le sac de golf pour en extraire son arme *magnifico.* Il se flanqua des ceintures de munitions autour du cou, mit des chargeurs supplémentaires de 5.56 dans les poches et mit une charge explosive *High-Explosive* dans le M-79, un chargeur de trente balles dans le M-16, puis il remonta la rue.

Un bras apparut par l'ouverture de la cloison et l'un des *Taliferi* le défia avec les crachotements inconsistants d'un pistolet à plus de quarante mètres. Sans ralentir, sans lever l'arme, Bolan serra la détente de la crosse revolver du M-79.

L'extrémité de la cloison explosa dans une boule de flammes et de bois déchiqueté. Un hurlement anonyme en jaillit. Bolan continua son chemin, passa la clôture et se retrouva du côté des démolitions. Un grand immeuble bloquait le côté ouest du terrain vague; une

haute clôture en bois complétait l'enceinte. Il regarda les lieux et vit immédiatement qu'il les tenait. Le seul chemin de sortie se trouvait où il était et personne ne semblait avoir pour l'instant l'envie de tenter ce trajet périlleux. Un homme était allongé aux pieds de Bolan, les vêtements encore fumants de l'explosion de la charge HE. Il entendait les autres courir le long de la clôture.

Bolan choisit calmement une charge éclairante et expédia un parachute dans le ciel au-dessus du terrain. Les deux hommes arrêtèrent leur course folle, confus, et regardèrent autour d'eux, puis ils repartirent vers une cabane près du centre du terrain. Bolan les regarda lutter avec la serrure de la porte, puis ils réussirent à entrer. Il continua son avance, marchant avec une raideur mécanique. Une vitre éclata et un pistolet aboya. La balle s'enterra dans le sol quelques mètres devant lui. Le chemin que prenait Bolan lui faisait faire le tour du cabanon, et il en examinait les dimensions. C'était indiscutablement une baraque à outils ou quelque chose dans le genre, avec une pièce basse de moins de dix mètres carrés. Tout près, sur une armature en acier tubulaire, il y avait une espèce de réservoir avec un tuyau, probablement de l'essence.

Bolan s'immobilisa, choisit une charge HE qu'il mit dans la culasse, et fit feu avec le M-79 sur le réservoir. Il chargeait déjà une seconde torche dans l'arme lorsque l'essence explosa en cascade. Du liquide en feu se déversa sur le cabanon, et Bolan rebraqua son M-79, et la torche brûlante partit dans le tas.

Le cabanon fut immédiatement enveloppé de flammes, Bolan se tint immobile et regarda froidement jaillir deux torches humaines qui tombèrent sur les déchets en se tortillant abominablement. Lorsque leurs mouvements saccadés cessèrent, il leur tourna le dos et repartit de son pas rapide vers leur véhicule.

Bolan posa son arme sur le toit de la voiture et se pencha à l'intérieur pour faire ses derniers adieux à une fille trop brièvement connue, et lorsqu'il ressortit ce fut pour fixer l'immense canon d'un .45 automatique.

Il regarda plus loin et eut un petit sourire.

— Bonsoir, Léo. Nous nous retrouvons.

Leo Turrin, récemment devenu *caporegime* ou sous-chef dans l'ex-Famille de Sergio Franchi lui rendit un sourire crispé.

— Regarde le pistolet, Bolan, et remarque bien que je le range.

— Je ne pense pas que ça ait une grande importance, fit Bolan d'une voix plate. J'en ai marre de cette guerre, Leo. J'en ai marre à en crever.

Un autre homme, également du type italien, apparut pour commenter :

— Si ce que je viens de voir est un exemple de votre malaise, j'espère que vous ne vous en remettrez jamais, Bolan.

— Qui est-ce ? demanda Bolan qui s'en moquait.

— Nous nous connaissons par téléphone, vous vous rappelez ? répondit l'homme. Je m'appelle Harold Brognola.

— Parfait, fit Bolan. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? On doit se serrer la main.

Brognola tendit la main.

— Oui, j'aimerais vous serrer la main, Bolan.

Sans sourire, Bolan lui prit la main.

— Merci pour votre aide à Los Angeles, murmura-t-il.

Le son des sirènes au loin commençait à troubler la nuit.

— Bon, je ferais bien de partir, annonça Bolan.

Il jeta un coup d'œil sur Turrin.

— Ça se passe bien pour toi, Léo ?

— Difficile comme d'habitude, répondit Turrin en souriant.

— Nom de Dieu, Bolan, déclara Brognola agité. Je dois vous parler !

Bolan lui sourit simplement, mit son arme sur l'épaule et se dirigea vers sa voiture. Les deux autres le suivirent rapidement.

— Bolan, commença Brognola. Voulez-vous m'écouter une seconde ?

— Vous pensez que ces flics vous écouteront aussi ? demanda Bolan en donnant un coup de tête vers le bruit des sirènes.

— Parle-lui, conseilla Turrin. Qu'as-tu à perdre ? Parle-lui, c'est tout.

— De quoi ? Du même portefeuille ?

— Exactement, cracha Brognola. Le même portefeuille. Vous venez de dire que vous en aviez marre de cette guerre. Je peux peut-être vous offrir le moyen de vous en sortir.

Bolan lui jeta un coup d'œil intéressé.

— Ouais ?

— Hé ! fit Turrin. Les flics de Miami roulent vite. Dépêchez-vous !

— Tout est ici, annonça Brognola en tendant une pochette à Bolan. Examinez cela tranquillement et appelez-moi au numéro que vous y trouverez. C'est tout ce que je vous demande Bolan, lisez ça.

Bolan prit la pochette et l'enfonça dans le cou de sa combinaison.

— D'accord, fit-il. Je le regarderai.

Il mit son arme dans la voiture, puis monta derrière le volant.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, Léo. Fais mes amitiés à ton épouse, hein ?

— Je n'y manquerai pas, dit Turrin en souriant. Elle s'inquiète pour toi, si c'est une consolation.

Bolan secoua la tête et fit démarrer la voiture.

— Euh… ne traîne pas dans le coin ce soir, d'accord ?

— Ça veut dire que tu passes à l'attaque, dit Turrin.

— C'est bien ce que ça veut dire. Alors reste à l'écart.

— Merci. Je n'y manquerai pas.

— Vous allez pas vous faire tuer *maintenant ?* demanda avec irritation Brognola. Partez, foutez le camp ! Allez lire ces documents.

— Je ne peux plus rompre maintenant, répondit Bolan de sa voix plate. Cette campagne a déjà coûté trop cher.

— Mais au moins…

Bolan avait appuyé sur l'accélérateur et abandonné Brognola, bouche bée, au milieu de la rue. Lorsque la voiture disparut en tournant au bout de la rue, il fixa Turrin.

— C'est le type le plus froid que j'aie connu de ma vie. Il n'était pas comme ça le mois dernier à Los Angeles. Merde, quoi…

— Il vient de perdre quelqu'un, Hal, expliqua Turrin. Vous n'avez pas vu ce qu'il y avait dans la voiture là-bas, n'est-ce pas ?

— Non, je…

— Venez.

Turrin traînait son compagnon dans la rue, vers la voiture déchiquetée.

— Je vais vous montrer ce qui fait courir l'Exécuteur.

CHAPITRE XVI

La *Beach Hacienda* était du vieux style espagnol avec un clocher et des tuiles en céramique. Les jardins étaient coupés d'allées, avec des fontaines et des bassins. Il y avait aussi des cabanons en argile près de la piscine. L'hôtel était composé de trois bâtiments, astucieusement orientés pour isoler du monde extérieur les patios et les jardins, mais donnant quand même une vue sur la mer. Sur la plage se trouvait une petite réplique d'un galion du XVIIIe siècle qui servait de ponton à ceux qui préféraient le sable avec l'agrément des boissons fraîches dans des chaises longues confortables. Il y avait également une belle étendue de sable fin pour ceux qui prenaient la plage au sérieux, ainsi que le surfing. On y trouvait aussi des supports pour les surfboards, des voiliers, et de nombreux autres jouets aquatiques abandonnés.

Les bâtiments de l'hôtel n'avaient qu'un seul étage à l'exception du clocher qui surplombait un grand appartement de luxe. Les murs présentaient une face lisse à la rue; à l'intérieur, toutes les chambres donnaient sur des patios par des baies coulissantes, dans un cadre luxueux.

Dans les milieux locaux de la Mafia on appelait la *Beach Hacienda* « la baraque », et l'appartement sous le clocher avait servi ces derniers temps comme salle de conférences pour les conseils des *capi.*

Mais, à présent, l'appartement était presque vide. Un homme aux yeux mi-clos, en veste blanche de service, se tenait sur un tabouret dans un coin de la pièce principale. Deux autres hommes se tenaient sur le balcon qui surplombait les jardins clos; c'étaient Ciro Lavangetta et son sous-chef de Tucson, Salvatore Di Carlo. Lavangetta se trouvait à l'extrémité du balcon et essayait de se pencher pour regarder dans la rue devant l'hôtel, c'était impossible. Il s'adressa à Di Carlo :

— Je te dis, Sal, que j'ai entendu des coups de feu et des explosions. Il se passe quelque chose là dehors.

Comme pour confirmer les dires de Lavangetta, un bruit de sirènes s'éleva au loin.

— Je le savais ! clama-t-il.
— Ils sont loin, Ciro, dit d'une voix rassurante Di Carlo.
— Ça me rend quand même nerveux. J'aimerais bien que les frères Talifero reviennent. J'aimerais bien savoir…
Après un bref silence, Di Carlo ajouta :
— T'aurais mieux fait d'aller dans le bateau comme tout le monde. C'est là qu'on est le plus en sécurité, Ciro. T'aurais dû y aller.
— Ils ne sont pas encore *tous* partis, Sal. C'est pour ça que je suis resté. Regarde donc en bas et dis-moi un peu qui tu vois en train de ragoter, près de la piscine.
Di Carlo se pencha par-dessus le balcon.
— On dirait Georgie la Saucisse et Augie Mary.
— Exactement, et je peux aussi te dire exactement ce que Georgie la Saucisse essaye de mettre dans le crâne d'Augie !
Di Carlo agita la tête.
— Il lui bourre drôlement le mou, Ciro.
Lavangetta cracha une série d'obscénités, puis il ajouta :
— J'vais pas supporter ça. Tu le sais, je ne le supporterai pas, Sally.
— Moi, j'le supporterai pas plus que toi, déclara Di Carlo.
Après un bref silence, Lavangetta déclara :
— Moi, ça me *plairait* que ce Bolan vienne, Sal.
— Ce sera un mec mort s'il montre son sale nez, grogna Di Carlo.
— Ouais, mais il se peut qu'il y ait d'autres morts aussi, Sally, si tu me suis bien.
Di Carlo y réfléchit un moment.
— Je crois que je te suis, Ciro. C'est très juste.
— Ouais, tu me suis. J'aimerais bien qu'il arrive avant que tout le monde soit parti sur le bateau, voilà. J'aimerais bien qu'il troue la chair à saucisses d'un certain roi du Francfort.
Le bruit des sirènes se rapprochait. Di Carlo huma l'air.
— Je sens de la fumée, Ciro. Peut-être que ce Bolan est déjà là, peut-être qu'il brûle l'hôtel.
Lavangetta rit doucement.

— C'est une chose qu'on pourrait toujours supposer, hein, Sally ? Ouais ?

— Ouais.

*

* *

A ce moment précis, « ce Bolan » n'incendiait pas la « baraque » mais la surveillait d'un endroit sur la plage situé à deux cents mètres. Ses jumelles ne lui donnaient pas tous les détails, mais son esprit emplit les lacunes et la disposition générale de l'hôtel qui sembla parfaitement claire. Il examina le clocher et les hommes qui se tenaient sur le balcon, ensuite il fixa les toits du bâtiment voisin et une partie de la plage et la galère. Il y avait des gorilles partout. Ils patrouillaient la plage, et il y en avait qui étaient perchés sur le galion normalement désert, et ils se tenaient discrètement à l'ombre des toits rouges, C'était bien un fortin, pas d'erreur possible.

Bolan revint aux hommes sur le balcon de l'appartement sous le clocher. Celui qui agitait les bras lui semblait familier. Bolan fouilla sa mémoire, se rappelant les coupures de journaux et photos de presse qu'il avait si souvent étudiés, puis il « l'identifia ». C'était Ciro Lavangetta, avec un peu plus de bajoues, mais Ciro néanmoins, Bolan ne put identifier l'homme au visage inquiet qui se tenait à ses côtés, mais il était certain de le reconnaître si jamais il le rencontrait.

Bolan se demanda ce qui se passerait s'il expédiait une charge HE dans l'appartement sous ce clocher. Il le pourrait si jamais il arrivait à s'approcher d'une centaine de mètres… mais il en serait peut-être empêché par l'angle du toit en premier plan. Pendant qu'il se débattait avec ce problème, les deux hommes quittèrent le balcon pour entrer dans l'appartement.

Bolan était un peu excité malgré la douleur qu'il avait éprouvée au fond de son être en retrouvant le corps mutilé de Margarita. Il avait trouvé un *capo;* il y en avait sûrement d'autres dans les environs. C'était un fortin, ce qui voulait dire en général qu'il y avait des personnalités importantes. Il se mit à examiner le terrain entre l'hôtel et son site d'observation. S'il parvenait à trouver en bas un promontoire, il aurait sans doute cet angle de tir dont il avait besoin, et qui lui donnerait peut-être le moyen de pénétrer ce fortin. D'une manière ou d'une autre, il comptait y entrer.

*

* *

Salvatore Di Carlo était extrêmement tendu et chuchotait furieusement

— Merde ! Ciro, je t'le dis, Nom de Dieu ! Tu ne peux pas décider comme ça…

— Arrête de me dire ce que je ne peux pas faire, répondit avec colère Lavangetta. La vieille saucisse a déjà un pied dans la tombe, et il a des dollars dans les artères, et je n'accepterai plus la merde qu'il me fait !

— Tout de même, Ciro, tu sais mieux que moi que…

— C'est juste, Sally, je sais mieux que toi. Ecoute, il m'a tout balancé aujourd'hui sauf un couteau dans les côtes. Et si seulement tu me regardais bien, tu verrais des couteaux plantés dans tous les sens. Si ce vieux connard m'avait baisé chaque fois qu'il y a pensé, j'aurais un trou comme un hall de gare.

— Ce sont tes funérailles, Ciro.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *mes* funérailles ? Ce sont *nos* funérailles si nous permettons à Georgie de faire des saucisses avec notre territoire. N'est-ce pas ? *Notre* territoire, Sally.

— Ouais, je me disais bien que tu en arriverais là, Ciro.

— Eh bien ! mon pote, tu ferais bien de t'en réjouir. C'est juste toi et moi maintenant, Sally, ne l'oublie pas. Toi et moi. Et écoute bien, je ne veux pas de conneries sur ce travail. J'espère, Sal, que tu me comprends bien.

— Oui, j'te comprends, Ciro, répondit Di Carlo d'une voix résignée. Mais je crois que tu ferais bien de m'expliquer ce que tu as en tête.

— Ce que j'ai en tête, Sally, c'est de saigner la Saucisse avec un coup de Bolan.

— Oh, merde ! t'as vraiment l'art et la manière de dire des trucs drôles au moment opportun, grommela amèrement Di Carlo.

*

* *

Hannon était persuadé qu'il allait prendre sa retraite après cette affaire. Il avait dépensé une année d'énergie en une seule journée de chaos complet; après cela tout paraîtrait fade. Il jeta un dernier

coup d'œil sur les corps grillés sur le tas de déchets, puis dit d'une voix lasse

— Bon, emmenez-les.

Puis il se retira pour laisser la place aux assistants du Coroner, qui devaient emporter les restes ignobles.

Un policier en uniforme suivit Hannon jusqu'à la rue, puis lui demanda sur un ton normal :

— Comment est-ce qu'il leur a fait ça, capitaine ? Avec un lance-flammes ?

— Ça ne me surprendrait pas du tout, répondit Hannon d'une voix tranquille.

Il s'arrêta en fixant la voiture des gangsters.

— Il y a une histoire dans cette affaire, murmura-t-il à mi-voix. Et c'est peut-être même une histoire très romantique. Mais je ne suis pas tout à fait disposé à le croire.

— Capitaine ?

— Non, rien. On a identifié la fille ?

— Non, capitaine. A part qu'elle est cubaine et qu'elle porte…

— La barbe ! je sais tout ça !

— On ne l'a pas encore identifiée, capitaine.

— Bon. Vous allez rester ici avec cette voiture, et que personne, même le chef, ne la touche avant que les gars du labo l'aient relâchée. Ensuite vous l'emmenez au garage de la police et vous l'enfermez bien. Vous direz aux types du labo que je veux quelque chose qui lie ces corps brûlés à cette voiture. J'en veux une preuve physique.

— Bien, capitaine.

Hannon soupira, se dirigea vers sa voiture et prit le micro pour contacter la tour de contrôle de la Force Dade.

— Combien d'unités mobiles sont bloquées à cette soirée au champ de courses ? demanda-t-il.

— Douze, monsieur.

— Bien, faites détacher six de ces voitures et expédiez-les ici. On leur donnera des postes définitifs pendant qu'ils seront en route. Ça leur prendra quoi, une heure ?

— La moitié si on met les phares bleus, capitaine.

— Alors, les phares bleus. Ensuite je veux une alerte Dade. Je veux que chaque homme soit à son poste et je veux des certificats de médecin pour toute absence. Rassemblez-les et j’aurai des instructions lorsque j'arriverai. On a eu des résultats avec Tommy Janno ?

— Non, capitaine, mais il a repris connaissance et on essaye encore. Il est dans la chambre voisine du lieutenant Wilson, au fait.

— Bon, j'arrive. Faites partir ces appels.

Hannon raccrocha le micro et mit en marche la voiture. Ce massacre avait assez duré. Il fallait l'arrêter… ou alors c'est *Hannon* qui allait téléphoner au président.

*

* *

Bolan avait terminé sa reconnaissance, et une image très précise s'était faite dans son esprit. Apparemment, personne ne partait se coucher. Les jardins et les patios étaient remplis d'hommes qui semblaient détendus et amusés, assis à des tables, parlant, riant, buvant, se divertissant pleinement. A part les gorilles planqués dans les ombres à des points stratégiques. *L'Hacienda* puait la joie de vivre. Quelques détails isolés démentaient cette atmosphère. D'abord, et très significatif, il n'y avait pas de femmes. C'était un détail important. Deuxièmement les serveurs ne se mouvaient pas comme des serveurs. Ils étaient maladroits et laissaient tomber fréquemment leurs commandes après les avoir complètement mélangées, ce qui créait un effet comique, accentué par les diatribes sans méchanceté de ceux qui étaient servis.

Tout ça cadrait parfaitement avec la stratégie que développait Bolan. Tant que les *mafiosi* avaient été mêlés aux gens « normaux », ses attaques devaient être calculés au centimètre près, d'homme à homme. Mais puisqu'ils s'étaient groupés, Bolan pouvait faire une descente massive, se servir des méthodes de tuerie massive; il n'avait plus besoin de se mêler à eux pour sélectionner.

Mais, en revanche, Bolan avait besoin d'un site de tir : un lieu qui offrait une certaine protection et d'où il pourrait lancer son attaque. Il s'était faufilé jusqu'à l'eau au nord de l'hôtel. L'illumination de *l'Hacienda* créait un halo tout au long de cette portion du bord de mer, sauf au bord de l'eau car la plage en pente provoquait une ligne

d'ombre noire. La marée était basse, donnant à Bolan plusieurs mètres de sable tassé et dur dans l'obscurité totale. Des gorilles se trouvaient dans ce périmètre en grand nombre, à des postes assez proches les uns des autres pour pouvoir se parler. Avec le ronronnement constant des vagues pour le protéger, Bolan longeait lentement et prudemment la bande ombragée vers le galion. Il avait décidé que ce ponton ferait un excellent site de tir. Le seul problème était que l'ennemi avait tiré les mêmes conclusions et qu'il occupait déjà ce lieu stratégique. Il passa à quelques mètres d'un garde qui tentait en vain d'allumer une cigarette malgré la brise maritime. Un autre garde, à quelques mètres de là, s'en était rendu compte et donnait à son compagnon des instructions amusées et sarcastiques.

— Hé ! Va dire à Augie qu'on a besoin d'une tente comme fumoir.

— Va te faire foutre.

— Dis ! mon frère Angelo était dans la Marine. Il dit qu'il faut grimper dans son cul pour allumer une tige, mais qu'il y a d'autres risques.

Un rire puis :

— Viens là me prêter ton cul.

Bolan les dépassa et arriva sous la galière. La réplique avait été construite comme si le galion s'était échoué, proue perpendiculaire à la plage. A marée haute, très peu du galion touchait le sable et la plupart flottait. Actuellement, avec la marée basse, la situation était inverse, seule la poupe flottait. Trois câbles épais qui descendaient de la poupe tenaient le galion en place. Bolan sangla son arme sur ses épaules et entra dans l'eau. Il avait de l'eau jusqu'à la poitrine et se battait avec le courant lorsqu'il atteignit le premier câble. Il mit un couteau de commando entre ses dents et commença à grimper en se hissant vers le pont du galion, quelque trois mètres au-dessus.

*

* *

Hannon se précipita dans la salle de conférence et annonça d'une voix grinçante :

— Bon ! Maintenant on sait. C'est la *Beach Hacienda,* North Beach, allons-y ! Branchez-vous sur la fréquence Dade pour vos instructions !

Il se retourna et précéda le groupe de spécialistes anti-émeute à travers le tunnel qui menait au garage. Un policier en uniforme, coiffé d'un casque blanc, courut à ses côtés un instant.

— Procédure anti-émeute normale, capitaine ? demanda-t-il.

— On verra bien sur place, souilla Hannon hors d'haleine.

L'officier secoua la tête et sprinta vers sa propre voiture. Hannon se laissa tomber dans son véhicule en marmonnant :

— Procédure anti-sang; sergent.

Puis il partit en trombe, menant la procession en « phare-bleu » vers la scène du massacre.

*

* *

Lavangetta intercepta Georgie le Boucher alors que ce dernier faisait le trajet sous la promenade couverte pour aller dans sa chambre. Il lui dit :

— Dis, Georgie, je crois qu'il serait temps qu'on se comprenne.

Aggravante essaya de le contourner.

— Ça fait longtemps que je t'ai compris, Ciro, répondit-il.

— Je ne pense pas, Georgie, et c'est la source de tous nos problèmes.

— Tu n'as jamais constitué un problème pour *moi, Capino,* lança méchamment le vieillard.

— Tout ça c'est terminé maintenant, lui assura Lavangetta.

Et il lui trancha la gorge d'une oreille touffue à l'autre. Le chef de l'Arizona s'éloigna rapidement, laissa tomber le couteau dans un bassin et se mit à hurler d'une voix rauque :

— Tuez-le ! Tuez ce type ! Prenez…

Sa voix se perdit dans le rugissement d'un gros revolver dans la cour un peu plus loin où Salvatore Di Carlo vidait son arme vers le toit. Des doigts nerveux partout dans l'enceinte passèrent à l'action, et une nuée de balles perfora le toit au-dessus de la chambre d'Aggravante.

Lavangetta, arme au poing, s'était rué dans la cour et se joignait aux efforts du groupe de tireurs. Augie Marinello sortit au pas de course, entouré de deux types aux visages glabres, vêtus de costumes Palm Beach impeccables.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce Bolan ! cracha Lavangetta. Il vient de descendre Georgie Aggravante !

Di Carlo se précipita pour corroborer cette histoire.

— Il est monté sur le toit, dit-il avec excitation. Je pense que je l'ai touché !

Un des jumeaux Talifero jeta un coup d'œil vaguement incrédule sur son frère et suggéra :

— Allons voir.

L'autre frère fit un signal aux gorilles qui arrivaient de tous les coins et les mena à travers le bâtiment principal vers la rue. Le frère qui restait toucha le coude de Lavangetta.

— Viens, Ciro, allons examiner le toit.

*

* *

Bolan avait silencieusement liquidé trois sentinelles du galion et rampait vers un quatrième lorsque le chaos se déclencha dans la cour à quelque vingt mètres de là. Les gardes de la plage se groupèrent rapidement en désordre puis commencèrent à partir vers la scène de l'incident. Quelqu'un hurla :

— *Bolan est sur le toit !*

Dans l'obscurité devant Bolan, un des gardes du galion appela doucement

— Vous autres, restez là. Moi et Happy on va voir c'qu'il y a.

Le seul qui restait sur la poupe était Bolan. D'une voix changée il répondit :

— Ouais, ouais.

Deux hommes descendirent en courant la passerelle vers l'hôtel. Bolan regarda rapidement autour de lui, s'assurant qu'il était réellement seul sur le galion, puis hissa immédiatement le 16/79. Les charges du M-79 avaient été minutieusement choisies et placées dans les bandes de HE, des chevrotines, et des gaz lacrymogènes, toujours dans cet ordre.

Un groupe serré persistait à rester sur la plage directement en face de la position de Bolan. Il se dit qu'il fallait les supprimer en premier. Il vérifia le chargeur du M-16, mit le levier sur « automatique » et leur expédia trente balles à sept cents projectiles

la minute. Ils tombèrent comme un jeu de quilles, puis la main de Bolan chercha la crosse-revolver du M-79.

CHAPITRE XVII

Le clocher explosa, envoyant des débris sur la cour entière, la grosse cloche elle-même tombant sur le balcon de l'appartement. Augie Marinello se figea en criant :

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce…

Une voix calme se fit entendre du toit.

— Il tire du ponton. Comment a-t-il pu…

La phrase fut coupée par une seconde détonation et des chevrotines balayèrent le toit. Le Talifero se laissa prendre du toit puis atterrit en force dans la cour.

— Sur le toit, hein ? hurla-t-il à Salvatore Di Carlo.

Un autre projectile tomba à quelques mètres de Marinello et il s'en dégagea un nuage de fumée. On se mit à tousser et quelqu'un s'écria :

— Du gaz lacrymogène !

Les jardins étaient devenus le théâtre d'une panique générale surtout lorsqu'une seconde charge HE tomba, cette fois sur un groupe d'hommes en déroute. Instantanément mutilés, des corps furent projetés dans tous les sens. Talifero jurait et essayait de mener un groupe de gorilles à travers la masse humaine alors que grenades, chevrotines et gaz tombaient charge après charge sur la foule meuglante. Des hommes sautaient dans les piscines, dans les bassins, s'enfonçaient dans les cabanons, et couraient le long des promenades couvertes alors que l'attaque atteignait son apogée.

L'équipe Talifero se dirigea vers les bords du jardin espagnol, presque à l'ombre du galion, et tenta de s'abriter derrière un muret de quarante centimètres de haut. Après une première salve, le crachotement d'une mitraillette se fit entendre, interrompu par les « oummps ! » du galion et quatre *Taliferi* se rendirent compte à leurs dépens que quarante centimètres de muret ne constituaient pas un abri. L'homme au costume Palm Beach froissé commanda :

— En arrière, en arrière. Ça ne marche pas !

Bolan s'était surtout occupé des sentinelles du galion et ne s'était pas rendu compte de la ruée d'hommes vers la rue lorsque la fusillade insensée éclata dans les jardins. En fait, il avait été surpris.

Il fut donc encore plus étonné de voir, au beau milieu de son assaut, des hommes grimper sur le toit côté rue, et il aurait bien voulu savoir pourquoi ils tiraient dans la rue au lieu de faire feu sur sa position.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir à ce mystère. Une pluie de balles s'abattit sur la cloison derrière lui. Il mit son doigt sur la détente du M-16 et envoya une brève giclée. Trois ou quatre de ses assaillants tombèrent à la renverse, et les autres battirent en retraite rapidement.

Il s'était servi d'une bande complète du M-79 et il ne lui en restait plus qu'une. Il lui faudrait prendre très vite une décision stratégique. Mais, pour l'instant, il y avait des personnages sur le toit qui appelaient son attention. Il continua à balayer la cour avec des rafales du M-16, puis attira la dernière bande de munitions du M-79, glissa une charge HE dans la culasse brûlante, visa minutieusement le toit et fit feu.

*

* *

La brigade anti-émeute de Hannon était arrivée en vitesse pour se retrouver face à face avec les *mafiosi,* ce que l'on n'attendait pas, ni d'un côté ni de l'autre. Les gars avaient jailli de l'hôtel, le regard injecté, cherchant indiscutablement une cible sur laquelle tirer. Ce n'était pas de chance de tomber sur la Force Dade au lieu de la cible en question.

Hannon avoua plus tard qu'on aurait peut-être pu tout éviter si, dans les premiers instants tendus de la confrontation, armes au poing, quelque chose n'avait pas fait exploser le clocher au-dessus de leurs têtes. Des débris s'abattirent sur les deux camps. Un jeune policier à plusieurs pas de Hannon eut une réaction instinctive un peu hâtive et envoya un coup de fusil à bout portant sur les hommes d'en face qui venaient de l'hôtel. Et quelqu'un rendit le coup de feu, peut-être également par instinct, et l'un des hommes de Hannon tomba.

A partir de cet instant, ce fut une fusillade spontanée, chaque camp plongeant à l'abri sans attendre d'instructions de quiconque. De plus, il fallait ajouter à cela les bruits inquiétants d'une bataille rangée qu'on entendait derrière les murs, et il est douteux que les

hommes devant l'hôtel, Hannon compris, aient pu imaginer ce qui se passait à l'intérieur. Ni comprendre pourquoi.

Les hommes de *l'Hacienda* eurent pourtant la présence d'esprit de s'éloigner de la lumière venant de l'hôtel. Le temps que la Force Dade se soit mise derrière ses véhicules, les autres avaient disparu à l'ombre des murs sans fenêtres. Deux policiers en uniforme et cinq membres de l'autre camp gisaient dans le no-man's land au milieu.

Hannon avait pris son haut-parleur et hurlait :

— Jetez vos armes et avancez les mains en l'air.

Ces instructions furent noyées par les explosions et les rafales de petites armes au-delà des murs. Il jeta le micro et s'adressa à son sergent.

— C'est impensable ! Qu'on arrête de tirer et qu'on attende des instructions. Faites passer. Tirez seulement si on vous tire dessus.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans, capitaine ? demanda le sergent.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Vous voulez y aller pour poser la question ?

La réponse du sergent fut perdue dans le bruit d'une autre explosion venant de l'intérieur. Il secoua la tête et partit pour passer les instructions.

Quelques instants plus tard, des hommes commencèrent à apparaître sur le toit, se glissant furtivement vers le sommet des tuiles en pente pour se laisser retomber du côté des jardins. Hannon hurla au haut-parleur :

— Vous autres ! Arrêtez ou nous allons tirer !

On lui répondit par quelques coups de feu éparpillés. Hannon saisit un policier en civil et lui lança :

— Faites allumer les projecteurs et illuminez ces murs le long du bâtiment, il doit y avoir une échelle de secours qui mène au toit. Bloquez-la. Faites poster des hommes le long du mur là-bas. Tirez sur tout ce qui bouge sur ce toit !

A cet instant précis, la région qui préoccupait Hannon essuya une explosion fracassante. Deux corps et une bonne partie du toit furent projetés en l'air pour disparaître dans la nuit.

Hannon comprit alors « ce qui se passait » à l'intérieur. La question qu'il se posa était : Qu'est-ce qu'il y pouvait ? Le faisceau

d'un gros projecteur balaya la nuit et illumina une grande portion du toit. Hannon se retrouva en train de fixer le beau visage d'un homme blond vêtu de ce qui avait été un costume Palm Beach impeccable. Il avait une grosse tache de sang sur l'épaule et l'expression de son visage fit frissonner le flic aux trente-cinq années de carrière. Il ne fut visible qu'un bref instant, puis il sauta maladroitement de l'autre côté du toit et disparut, laissant Hannon perplexe. Bolan ? Non. Les traits anguleux de Bolan n'auraient jamais pu être refaçonnés avec tant de perfection. Ce type était quelqu'un d'autre, mais qui ?

Hannon se pencha à l'intérieur de sa voiture de patrouille et saisit le micro :

— Je veux quelques unités mobiles derrière cet endroit. Ed, dit-il à l'annonceur de la Force Dade. Je me fous comment tu les fais venir, mais qu'ils viennent vite !

— Bien, capitaine.

— Et Ed… C'est du sérieux. Qu'ils tirent pour tuer.

*

* *

Ciro Lavangetta était dans un état second. Il avait réussi, sans comprendre comment, à quitter le toit, en vie, descendant quelques secondes après l'explosion du clocher mais pas assez rapidement pour ne pas essuyer la seconde charge de Bolan qui lui lacéra le front d'une chevrotine. Il avait vu le frère Talifero faire son saut acrobatique et avait entendu le commentaire narquois qu'il avait envoyé à Di Carlo. Il ne savait pas comment il avait pu traverser la cour en folie, ébranlé par les explosions, étouffé par les gaz et piétiné par des mafiosi paniqués. Il entra tranquillement dans sa chambre, alluma une lampe et la télévision, se prépara un verre puis s'installa sur une chaise rigide et, tendu, regarda sans voir la télévision. Il n'avait pas conscience du verre qu'il serrait dans sa main. Le sillon sur son front était rouge de sang coagulé avec des traînées vers ses sourcils.

Plus rien de tout cela n'affectait Ciro Lavangetta. Il était un homme mort, et personne ne s'en rendait mieux compte, aussi objectivement, que lui-même. Cela avait été une merveilleuse idée, on ne pourrait jamais lui retirer cela, même si tout avait raté. Une idée géniale. Mais ce Bolan ! Ce fumier de Bolan, on ne pouvait

même pas lui faire confiance de ne pas tout gâcher à ce moment-là. S'il avait attendu vingt secondes plus tôt ou vingt minutes plus tard, tout se serait bien passé pour Ciro. Mais non. Il fallait que ce fumier agisse quand il aurait dû se tenir tranquille.

Arizona Ciro, le maître de la précision, allait tout perdre par une erreur de minutage. Personne ne l'ignorait plus, surtout Talifero. Ciro était un mort-vivant.

L'enfer du dehors continuait, mais cela ne gênait plus Ciro. Pas du tout. Plus rien ne pouvait l'ennuyer. Même pas de savoir qu'il avait contribué au succès de l'attaque de Bolan. Ciro avait fait une drôle de bourde, il avait exposé tout le monde - il avait vraiment déconné -, et maintenant Bolan les tenait par les couilles et, nom de Dieu ! il les leur tordait ! Cela n'avait plus aucune importance. Ciro était déjà mort.

Il se trouvait toujours là, dans cet état d'esprit, assis devant la télévision, le verre à la main, lorsqu'un frère Talifero entra. Le frère avait une sale gueule, pensa Ciro. Il ne l'avait jamais vu complètement décomposé.

— Salut, Pat ou Mike, fit Ciro. Je n'ai jamais pu vous distinguer.

— Salut, Ciro, répondit le frère.

— On dirait que tu t'es fait mal à l'épaule. C'est le bordel dehors, hein ?

— Ouais, un drôle de bordel, Ciro. Tu sais ce que je dois faire, n'est-ce pas ?

— Oui, je le sais, Pat ou Mike.

— C'est Mike. Tu as au moins le droit de savoir aussi ça. Tu le veux comment, Ciro ?

— Avec dignité, Mike, comme j'ai toujours vécu toute ma vie. Je le veux entre les yeux, assis ici devant la télévision, avec un bon verre à la main. De la dignité, Mike.

— Alors, ce sera comme ça, Ciro. Fais mes amitiés aux types de l'autre côté, hein ?

— Compte sur moi, Mike.

Puis la balle entra entre les yeux, la tête fut rejetée puis roula vers la poitrine, le verre tomba par terre, et le roi de l'Arizona s'affaissa dans son fauteuil. Une mort « digne ».

Déchu par la mort, Ciro Lavangetta était tout de même mort en véritable Capo.

*

* *

Bolan tira le dernier coup du M-79 et mit un nouveau chargeur dans le M-16. Il pensait qu'il n'avait peut-être pas atteint tous ses objectifs, mais l'offensive était terminée. Le problème qu'il envisageait était une retraite stratégique, et les chances d'une réussite lui semblaient de plus en plus minces. Il avait trop pris de temps pour conduire à bien son assaut. Maintenant l'ennemi se remettait de la première surprise, se reprenait, et il semblait prêt à contre-attaquer. Un feu meurtrier lui arrivait des flancs et de nombreuses rafales du centre. Il aperçut de nouveau un mouvement près du muret, une grosse Thompson rugit et les balles de .45 déchiquetèrent la cloison en bois derrière lui. Une autre Thompson ouvrit le feu sur son flanc droit. Bolan sauta en arrière, arrosa rapidement le muret, roula sur sa gauche et tira de nouveau avant de rouler encore.

Deux hommes tentèrent de monter à la passerelle. Bolan les entendit plus qu'il ne les vit, revint sur sa première position, les descendit, puis roula vers la gauche. Il réfléchissait à une route de retraite et regardait la plage au loin avec envie, lorsqu'une nouvelle menace se fit jour. Un phare bleu clignotant arrivait de cet endroit, longeant la marée basse, suivi par d'autres phares bleus. Il ne pouvait voir de l'autre côté, mais il savait qu'on arrivait également par là-bas. En attendant un combat très violent retenait toute son attention. Encore un peu de plomb dans ce vieux bâtiment, se disait-il, et le galion ne flotterait plus jamais.

A l'instant où il envisageait sérieusement la descente de la passerelle au pas de course, un autre son pénétra ses esprits : un bruit auquel Bolan était extrêmement sensible. Par-dessus les détonations explosives, le crachotement méthodique des Thompsons, les secousses plates des balles autour de lui, il entendit une voix presque inexistante, portée par la brise maritime. Evidemment amplifiée par un haut-parleur, encore déformée par le vent et le ululement des vagues, elle lui était chaleureusement familière et amicale, et elle appelait avec insistance *El Matador.*

Le moral en baisse de Bolan en fut ragaillardi. Il abandonna son arme pesante et partit vers la poupe avec la seule idée de se flanquer à l'eau. Les véhicules de la police se trouvaient maintenant à moins de cent mètres et Bolan ne trouvait pas incongru que le feu qui venait de la plage se soit arrêté.

Décidant que c'était à cet instant ou jamais, Bolan courut, accroupi sur le pont vers la poupe. Et à ce moment-là, dans un instant de lucidité, il comprit la pleine signification du cessez-le-feu sur la plage en se rendant compte que Mack Bolan n'était pas le seul à être capable de grimper un câble d'amarrage. Accroupi sur le pont arrière, un long pistolet à la main, se trouvait un très bel homme blond dans un costume Palm Beach trempé. Son attention avait été momentanément attirée par les phares bleus, et les deux hommes se virent au même instant.

Bolan réagit un peu plus vite. Sa main distribua une manchette au pistolet alors que l'autre saisissait à pleine main le tissu et il se projeta en arrière, se baissant et attirant l'homme sur lui, lui faisant faire un vol plané à l'aide de ses jambes repliées. Ils se remirent tous deux sur pieds, et Talifero avança rapidement avec un stylet en position d'attaque. Bolan tenta d'esquiver le coup en passant à l'intérieur, mais il glissa sur le pont humide et reçut le couteau dans l'épaule. Virant avec le bras de l'homme bloqué contre son torse, Bolan le catapulta en arrière, déséquilibré. Il vacilla un instant sur la passerelle puis, fixant Bolan avec haine, tomba à l'eau.

Le stylet se trouvait encore dans l'épaule de Bolan. Il le retira et appliqua une compresse Sur la blessure. C'était une blessure en pointe qui ne saignait pas énormément. Il vérifia les dégâts en appuyant les mains contre une cloison et abandonna immédiatement l'idée de descendre par le câble. Il se leva alors sur la passerelle qui surplombait l'eau noire et étudia les vagues qui déferlaient.

La petite voix lointaine qui arrivait de la mer persistait à appeler *El Matador.* Il se demandait à quelle distance se trouvait cette voix et la distance que pouvait parcourir à la nage un homme avec un trou dans l'épaule… Mais il n'y avait pas d'autre solution. Il observa la houle à ses pieds puis se jeta dans la mer et se retrouva en train de nager vers une destination inconnue une fois de plus… avec, cette fois, une voix fantôme pour le guider.

CHAPITRE XVIII

Le bras gauche de Bolan devenait inutilisable, et une douleur intolérable lui lacérait l'épaule au moindre effort. Il nageait sur le côté et essayait de se diriger vers cette voix lointaine, portée par le vent dans l'obscurité. Un vent puissant s'était mis à souffler et la mer devenait houleuse. Les creux étaient profonds et les sommets immenses. La vue derrière lui était intermittente, bien qu'il n'ait pas nagé plus de cinquante mètres. Porté par le sommet d'une vague il pouvait distinguer des phares bleus et une intense activité sur la plage devant la *Hacienda.* Des rafales isolées et les grondements des fusils anti-émeute prêtaient une qualité irréelle à cette scène. Le plus agréable, c'était que Bolan n'en faisait plus partie; les flics pouvaient garder ce qui restait.

Il se fatiguait rapidement et n'arrivait plus à reprendre son souffle. Son bras valide et ses jambes perdaient leur force, la compresse devenait collante et irritante, et il se demanda si ces histoires de sang et de requins tenaient debout. Il s'était mis sur le dos et essayait de se reposer, se laissant emporter par le courant, lorsqu'il entendit le ronronnement d'un moteur marin puissant et vit une forme noire au sommet des vagues. La voix ne l'appelait plus, et il se demandait pourquoi. S'il y avait des voitures à phares bleus sur la plage, n'était-ce pas possible qu'il y ait également des bateaux policiers ?

Les bruits de la plage avaient cessé ou il était trop éloigné pour les entendre. Mais cela n'importait plus du tout à l'Exécuteur. Il flottait sur la surface de l'océan, à l'aise, confortable, détendu; adieu monde, Mack Bolan va partir.

Il n'avait jamais cru qu'il allait mourir si tranquillement, avec autant de calme : la mort devait être brutale, être une délivrance souhaitée, pas comme cela, pas si facile, comme un vieillard qui s'endort paisiblement dans son fauteuil pour la dernière fois. Cela devait être comme la *saldada* et… L'esprit endormi de Bolan fut secoué par cette pensée, et le sentiment de confort s'évapora, l'acceptation placide de la mort lui fut arrachée par une tasse odieuse et la lutte de ses poumons pour respirer. Il était sous l'eau, il

suffoquait, il était désorienté sous l'eau et essayait de hurler dans l'atmosphère sous-marine. Puis, subitement, il se retrouva au sommet d'une vague, les membranes irritées refoulant l'eau avalée, et il fut choqué par sa propre voix qui hurlait contre la force de la mer.

La voix de Toro était proche aussi, lançant des ordres en espagnol, et Bolan se demanda s'il ne revivait pas des souvenirs. Puis une forme apparut au-dessus de lui et des voix excitées le ramenèrent à la réalité. Il fut immédiatement entouré dans l'eau. Quelqu'un lui passait une bouée de sauvetage sous le bras, et on le tirait et le hissait; ses pieds foulèrent le pont, et le visage anxieux de Toro surplombait le sien, et Bolan se rendit compte qu'il était de nouveau dans de bonnes mains.

*
* *

Il était allongé sur des coussins douillets dans la cabine d'un bateau, les vibrations d'un moteur puissant le secouaient, et quelqu'un lui tranchait le bras à l'épaule. Il ouvrit les yeux et vit le regard de Toro, le taureau espagnol, qui lui sourit en disant :

— Désolé, *amigo,* mais il est difficile d'être doux lorsqu'on fait le docteur en pleine tempête.

Il lavait la blessure de Bolan avec de l'alcool à 90°. Un autre homme se tenait près de lui, une tasse à la main. Toro prit la tasse en étain à ce dernier et l'approcha des lèvres de Bolan.

— Buvez ceci, ordonna-t-il. C'est une transfusion de spiritueux.

Bolan leva la tête et avala la transfusion. C'était du rhum brut qui lui coupa le souffle. Il toussa et se redressa.

— Qu'est-ce que je vous disais ? demanda Toro. Déjà vous vous redressez pour chercher une autre bagarre.

Bolan sourit et observa le Cubain qui lui fit un pansement à l'épaule.

— Je crois que j'en ai assez de me battre pour le moment, Toro.

— Et Margarita, *amigo ?*

Bolan baissa les yeux. Sa voix lui parut anormale lorsqu'il s'entendit dire :

— Elle m'a suivi, Toro. J'aurais dû m'en rendre compte, mais je ne l'ai pas vue.

Toro fit un signe de tête à l'autre homme, puis s'adressa à Bolan.

— C'est ce que nous avions pensé. C'est un chat, *señor.* Vous ne devez pas…

— *C'était,* Toro.

— *Señor ?*

Bolan leva des yeux tristes sur son ami.

— Margarita est morte, Toro.

Le Cubain le dévisagea un long moment, puis il posa la main sur son épaule valide et se leva doucement. Il dit quelque chose aux hommes qui l'entouraient, puis traversa la cabine qui tanguait. Les hommes se mirent à parler entre eux puis sortirent les uns après les autres pour remonter sur le pont.

Bolan posa prudemment les pieds sur le pont de la cabine et trouva son équilibre.

— Vous savez ce que je ressentais pour Margarita, lança-t-il à son ami.

— Oui, *amigo,* je sais.

Bolan retrouva un paquet de cigarettes à feuille brune et en alluma une. Le bateau avançait lentement, maintenant juste une vitesse minimum pour garder une certaine stabilité, ce qui ne signifiait pas grand-chose. Le bateau était un vieux *PT boat* de la Seconde Guerre mondiale qui avait été beaucoup réparé, et souvent reconverti. Les tubes de lancement de torpilles avaient disparu pour faire de la place sur le pont aux divers propriétaires qui s'en étaient servis comme yacht, bateau commercial, et bateau de pêche. Le puissant moteur Packard était virtuellement inchangé et ronronnait régulièrement. Maintenant ce bateau servait à transporter des troupes, du genre commando. Bolan l'examinait lorsque Toro revint auprès de lui et s'assit avec lassitude. Il expliqua à Bolan que les quinze hommes qui se trouvaient à bord étaient des volontaires, rapidement recrutés, qui venaient lui donner un coup de main dans sa guerre.

— Nous avons appris l'identité du gros bateau, la forteresse flottante de vos ennemis, expliqua-t-il. Nous avons pensé *qu'El Matador* aimerait beaucoup posséder ces renseignements et…

Il étendit les bras pour englober leur entourage.

— Et les possibilités de notre petite marine.

Bolan sourit, franchement ému par l'offre d'assistance.

— Merci, Toro. Vous avez mis en jeu votre marine pour me tirer d'un mauvais pas, et c'est déjà beaucoup. En plus la bataille de Miami est finie. Si vous pouvez me déposer sur la plage quelque part…

Le visage de Toro s'assombrit. A travers le hublot, il désigna au loin des lumières qui scintillaient.

— Il est là, *señor,* ce bateau. Bientôt il sera obligé de rechercher la sécurité d'un port. La mer, *Matador,* est en colère. Une tempête tropicale nous arrive du sud. Nous sommes à peut-être… dix minutes de la position de vos ennemis. Voulez-vous reconsidérer ?

Bolan fixait amèrement les lumières distantes. Il répondit d'une voix rude :

— Le prix est déjà trop élevé; *amigo.* Cette guerre est devenue une pourriture.

— *Par que,* Margarita ?

Bolan fit un signe de tête.

— Oui, Toro.

Toro soupira, mit la main dans la poche de son blouson et en retira un morceau de papier plié.

— Saviez-vous que notre Margarita était poétesse ? demanda-t-il doucement.

— Ça ne m'étonnerait guère, fit Bolan d'une voix encore rude.

— Elle m'a laissé ceci, *Matador,* fit Toro en haussant les épaules. Une sorte d'explication. Vous lisez l'espagnol ?

Bolan secoua la tête et tira longuement sur la cigarette cubaine.

— Non. Et je ne crois pas que j'aie envie d'entendre ça, Toro. Je ne crois pas à la peine et je n'en ai pas le temps.

Toro protesta.

— Mais ce n'est pas pour la peine, *Matador.* C'est pour le courage, pour se souvenir d'une clarté dans l'obscurité. Vous me permettez de vous le lire ?

Bolan soupira, acquiesça et ferma les yeux.

— Ça ne sera peut-être pas la même chose en anglais, mais voici la traduction :

Le monde meurt chaque fois qu'un cœur bat et renaît encore

à chaque pensée de l'esprit.
Pour chacun de nous,
l'ordre de la vie est de percevoir et périr et percevoir de nouveau,
et qui peut distinguer les deux -
car chaque être humain reconstruit le monde
[à son image -
et la mort elle-même n'est qu'une perception
[inhabituelle.
Vivez sans compter pour percevoir sans compter et ainsi mourir sans compter

La voix de Toro se brisa et il ajouta

— C'est tout, *amigo.*

Bolan se tint immobile et silencieux un long moment puis il écrasa la cigarette.

— Margarita a écrit cela ?

— Elle l'a écrit. Dites-moi, *Matador,* la petite *soldada* est morte sans compter ?

— Oui, Toro, affirma Bolan. Elle est morte avec une très, très grande largesse.

— Elle était *muy* fâchée avec moi, *señor.* Parce que je ne vous offrais pas d'assistance dans votre combat.

Bolan soupira.

— Eh bien ! Vous avez des serpents qui vous préoccupent, Toro.

— Il y a des serpents partout, *señor,* partout.

Il fixa les lumières distantes.

— Pouvons-nous vivre sans compter, *Matador ?* Un petit moment… ensemble ?

L'Exécuteur sourit.

— Quel armement avons-nous, *amigo ?*

— Nous avons le *magnifico* Honeywell, et aussi nos armes personnelles.

Bolan se leva pour vérifier la force de ses jambes en mer.

— Ça tangue toujours comme ça ? demanda-t-il.

— *Si,* ce bateau *yanqui* tangue beaucoup.

— Il faudra monter la Honeywell.

— Elle est déjà montée sur le pont, *Matador.*

— Montrez-moi, fit Bolan.

Toro le fit monter sur le pont et passer derrière la cabine vers l'endroit qui avait servi à fixer une mitrailleuse de .50. On y avait ajouté une petite plate-forme en bois, et la Honeywell y était fixée. Bolan acquiesça puis retourna dans la cabine pour échapper aux giclées d'eau de mer qui balayaient constamment le pont.

— Bien, dit-il. Je m'en servirai. J'aurai besoin de deux hommes pour me seconder. Vous avez combien de bandes, et comment sont-elles disposées ?

— Votre épaule, *amigo.* Ne va-t-elle pas ?…

— Elle va bien, déclara Bolan. Qu'est-ce qu'il y a dans les bandes ?

— *High Explosive* seulement. Pour la guerre en mer…

— OK, ça va. Mais mettez une caisse de torches à ma disposition au cas où. Et composez une bande de chevrotines. On aura peut-être envie, ajouta-t-il en souriant, de nettoyer un peu ce pont.

Toro lui rendit le sourire.

— Et nous vivrons sans compter.

Bolan se détourna rapidement pour que Toro ne voie pas l'émotion de son expression puis il marmonna

— Et la petite *soldada* nous conduira.

*

* *

Le *Merry Drew* avançait lentement vers Biscayne Bay. Le *PT boat* traversa son sillage cent mètres derrière et vira pour faire une passe à contre-vent. Des *soldados* armés de mitraillettes étaient sanglés au pont. D'autres se tenaient près de la cabine et d'autres avaient pris place près de l'ouverture du compartiment des troupes. Toro était dans le poste de pilotage au-dessus de la cabine. Bolan se tenait les jambes écartées près de la Honeywell, le visage fermé, fouetté par les rafales d'eau.

— Quelle est notre vitesse ? hurla-t-il à Toro.

— Quarante nœuds, *Matador,* annonça la voix de Toro qui criait dans le vent.

— Faisons une passe pour identifier la cible !

— *Si,* nous confirmerons leur identité sur la passe à contre-vent !

Bolan se sangla à la plate-forme de la Honeywell et essaya d'estimer les corrections qu'il devait faire à cause de la plate-forme ballottée, des vitesses relatives des deux navires, et des vents maritimes. Ils s'approchaient rapidement du gros bateau et commençaient à le doubler.

Le yacht de croisière était illuminé de l'avant à l'arrière. Bolan aperçut des gens qui se tenaient à l'abri sous un immense paravent sur le pont, et une foule de curieux groupés près d'une fenêtre éclairée du salon principal. Le *Merry Drew* n'était pas un paquebot, mais il s'en fallait de peu. Il formait une immense masse stable près du petit *PT boat* fragile, et sa proue coupait placidement les vagues sans rouler du tout. Le pont était haut et bien dessiné, le poste de pilotage était peu éclairé et se trouvait derrière une série de hublots carrés s'étendant d'un bord à l'autre.

Les passagers examinaient le *PT boat* avec un intérêt marqué. L'un d'eux agita un bras, mit les mains à sa bouche et hurla :

— Ohé ! Du bateau !

Les autres qui l'entouraient riaient et montraient le *PT boat* qui tanguait dangereusement, s'amusait du sort déplaisant de ceux qui se trouvaient dessus.

Un homme en uniforme blanc vint près du bord du pont, un mégaphone à la main, et les héla lorsqu'ils passèrent près du pont.

— Ne tentez pas de transfert de passagers. Suggérons que vous nous suiviez jusqu'au port.

Toro se saisit de son propre mégaphone.

— Ce que nous allons transférer, *capitan,* peut se faire en pleine mer !

Le *PT* bondit alors en avant, effectua une grande courbe devant la proue du *Merry Drew* et vira pour faire une passe vent dans le dos.

Toro se tourna pour sourire à Bolan et hurler :

— Allons-y ! *Vamos !*

Les phares étaient éteints, et la petite embarcation était lancée à fond, longeant l'autre bâtiment à moins de cinquante mètres. Avec le vent dans le dos, Bolan se cala dans ses sangles et braqua la dernière née des armes lourdes automatiques. Il fit signe à son équipe pour leur indiquer la courbe qu'il allait effectuer avec la

mitrailleuse lorsqu'ils passeraient près du navire… et le combat maritime commença. Bolan balaya le *Merry Drew* de l'avant à l'arrière, provoquant une série d'explosions tout au long du pont, pendant que les mitrailleurs ouvrirent un feu continu. La panique s'empara du *Merry Drew.* Des hommes hurlaient et criaient plus fort que le vent, battaient une retraite rapide, quittant ce bord du bateau. Puis il fut derrière eux et l'équipe de Bolan rechargea la Honeywell avec une autre tranche de « largesses ». Le *PT Boat* effectua un demi-tour rapide et Toro rit à gorge déployée dans les rafales de vent.

La prochaine passe se fit à bâbord. Il n'y avait plus personne sur le pont du *Merry Drew.* On éteignait partout les lumières et il n'y avait pas de cris ou de vannes pour accueillir les *raiders* de Bolan. Des armes automatiques leur crachèrent dessus de l'avant, du pont et du poste de pilotage, et des armes légères se firent entendre de tous côtés. Face au tir diminué, Bolan activa la manivelle avec son arme braquée sur le poste de pilotage. Alors qu'ils effectuaient de nouveau un demi-tour, on aida rapidement deux *soldadas* blessés à descendre dans le compartiment des troupes pour leur donner des soins. Bolan encouragea son équipe à recharger en vitesse.

— Amenez-la à cent mètres sur la passe à contre-vent ! hurla-t-il à Toro.

Le Cubain fit un signe et vira de bord pour passer de la poupe vers la proue. De nouveau la Honeywell expédia une série d'explosifs, cette fois le long du pont, dans le salon, et sur le groupe d'hommes en tête. On riposta par un faible tir que le *PT boat* ne ressentit même pas avant d'effectuer un demi-tour cahotant pour repasser avec le vent en poupe.

La blessure de Bolan s'était remise à saigner et son bras gauche était devenu inutilisable. Le *Merry Drew* avait pris feu à plusieurs endroits, surtout sur l'appontement du poste de pilotage, les flammes gigantesques illuminant des hommes paniqués. Le navire poursuivait une course en zigzag, ayant sans doute perdu le contrôle du gouvernail.

— Je crois que vous avez détruit le poste de pilotage, *Matador !* Il est à la merci de la houle ! cria Toro.

Il baissa la puissance, maintenant juste une vitesse suffisante pour continuer à avancer, et désigna un point dans l'obscurité.

— Sonnez les trompettes, *señor.* La cavalerie arrive !

Bolan se tourna vivement pour examiner cette nouvelle tournure. Dans l'obscurité, à peut-être cinq cents mètres, il vit deux paires de lampes multicolores.

— La police ? hurla Bolan.

Toro secoua la tête.

— Pas si loin, *amigo.* Nous nous sommes souvent amusés avec ceux-là aussi. C'est des garde-côtes de votre *Coast Guard.*

Le *PT* reprenait de la vitesse, et ils se mirent à filer sur la mer houleuse.

Bolan se retourna pour observer le *Merry Drew.* Il était entièrement illuminé par des flammes qui semblaient s'étendre sur la longueur du navire. Un groupe d'hommes se bousculaient autour d'une embarcation de sauvetage qu'ils tentaient de mettre à la mer. Bolan trouva que cette scène l'intéressait de moins en moins. Il leva les yeux vers le ciel tourmenté, éclairé par les flammes du *Merry Drew* autant que par les éclairs de la tempête. Un feu d'artifice céleste.

— La tempête nous a trouvés, *Matador !* hurla Toro.

Bolan fit un signe de tête, mit chaleureusement la main sur les épaules de ses équipiers, défit les sangles et monta rejoindre Toro. Celui-ci souriait; le visage fouetté par des giclées d'eau, et se retourna pour indiquer un point derrière eux. L'un des garde-côtes s'était arrêté pour donner assistance au *Merry Drew.* L'autre suivait toujours le *PT boat.*

— Que se passe-t-il maintenant, *amigo ?* demanda Bolan.

Des hommes se démenaient dans la cabine et d'autres démontaient la Honeywell avec calme.

— Nous allons jouer à cache-cache avec leur radar, *Matador.* Peut-être les perdrons-nous dans la tempête, peut-être qu'ils nous suivront jusqu'à ce que nous n'ayons plus de fuel.

Il haussa les épaules.

— Ne vous en faites pas, nous les éviterons, du moins tant que nous n'aurons pas repris l'apparence de gentils pêcheurs.

Bolan regardait ses vêtements.

Toro se mit à rire.

— Je ne crois pas que nous puissions vous transformer en pêcheur, *Matador.* Nous allons vous déposer sur la plage près d'Hollywood. Vous pourrez vous en sortir, non ?

— Je n'aime pas vous quitter comme ça, Toro. Peut-être que nous nous retrouverons un jour et que nous piétinerons ensemble des serpents.

— C'est une chose qui me plairait énormément, *Matador.*

Puis Bolan descendit faire ses adieux à l'équipage de *soldados.* C'était un groupe qu'il n'oublierait jamais. Il se mit une nouvelle compresse sur l'épaule, but une seconde tasse de rhum, et remonta au poste où Toro, le taureau espagnol, pilotait le bateau. Ils avaient vécu sans compter ensemble. Ils se tenaient épaule contre épaule, baignés par cette ambiance de largesse. Quelques instants plus tard, le bateau atteignit le point le plus proche de la plage. Ils ne s'étaient toujours pas dit un mot. Puis Toro saisit la main de son ami.

— *Adios, El Matador.*

— *Adios,* murmura Bolan.

Puis il passa par-dessus bord, rejoignant les eaux troublées, emportant avec lui des souvenirs impérissables de « largesse ».

Environ dix minutes après, il atteignit le rivage et se tint au bord de l'eau, à genoux, reprenant son souffle. Il était tombé parmi un groupe de hippies qui se baignaient nus, et une jeune fille aux nattes blondes s'exclama avec un beau sourire :

— Incroyable ! Celui-là arrive par terre, air et mer !

Bolan fut immédiatement entouré par une bande de jeunes curieux. Derrière eux, au loin, des projecteurs illuminaient un stade. Des sons de musique pop se faisaient entendre dans les champs, entrecoupés par les bruits de la tempête.

Bolan se dressa péniblement, serrant contre lui son bras blessé. Au moment où il allait s'écrouler, un jeune homme à la barbe luxuriante avança pour le soutenir en lui disant doucement :

— Bien sûr, vieux, je porterai ton corps.

CHAPITRE XIX

John Hannon savait avec certitude qu'il ne connaîtrait jamais tous les détails de cette journée incroyable dans les annales de la police de Miami. Mais, se disait-il avec philosophie, il en connaissait peut-être suffisamment. Une convention de la Mafia avait été brisée dans sa ville, la morgue du comté était pleine à craquer, et la section de l'hôpital réservée à la police avait dû être étendue sur deux étages. Les survivants et les blessés ne risquaient pas de longues peines en prison mais avaient été exposés aux inculpations et à divers désagréments. Hannon se disait qu'il neigerait sur la plage de Miami avant que le Syndicat y remette les pieds. Il n'avait même pas aperçu Bolan, mais il y a certains mystères qu'un flic emporte volontiers à l'heure de la retraite. Hannon aurait bien des souvenirs à ressasser. Au fin fond de son esprit, John Hannon était enchanté de la manière dont les événements s'étaient déroulés, massacre ou pas.

De plus, à cet instant, le commandant de la Force Dade ignorait encore le rapport de la *Coast Guard* concernant le *Merry Drew.* Dans ce document, le garde-côte *Oswego Bay* signalait qu'il s'était porté au secours du *Merry Drew,* l'ayant trouvé en flammes et sans gouvernail en pleine tempête. Les officiers du navire expliquèrent que c'était la foudre qui avait incendié le *Merry Drew,* tombant sur un dépôt de feu d'artifices emporté pour distraire les passagers. Les officiers ne pouvaient ou ne voulaient expliquer les dégâts et les traces de balles qu'on retrouva sur la longueur du bâtiment, pas plus qu'ils ne voulaient expliquer les blessures du type combat de quelque cinquante-deux passagers.

Un autre rapport, déposé par le garde-côte *Jarvis,* indiquait qu'il avait poursuivi un groupe de « pêcheurs » cubains dans un *PT boat* converti et qu'il les avait abordés à l'apogée de la tempête tropicale, puis les avait remorqués jusqu'à Biscayne Bay. Le rapport du *Jarvis* déclarait que ses officiers soupçonnaient un lien entre l'incendie du *Merry Drew* et le *PT boat* et qu'une plainte pouvait être déposée contre le capitaine du *PT* pour non-observation de la convention internationale d'assistance à navire en danger. Mais on signala que

le *PT boat* se trouvait plus en difficulté que le *Merry Drew* à cause de la houle et de l'inexpérience relative de son équipage.

*

* *

Mack Bolan ressentait après la bataille de Miami un immense vide et une espèce de frustration. Il avait voulu « foncer dans le tas »; c'était un échec sordide. Il ne se rendrait compte que plus tard des pertes considérables qu'il avait infligées à son ennemi. En attendant, il observait un deuil discret pour la courageuse petite *soldada,* et se remontait le moral en pensant aux chaudes amitiés qui s'étaient liées au long de cette journée insensée. Il étudiait aussi un portefeuille que lui avait remis l'envoyé du gouvernement.

Certains éléments du portefeuille avaient été enveloppés de plastique : un passeport avec une photo de Bolan, des cartes de crédit, des lettres d'introductions bancaires et d'autres documents d'identification personnelle. Encore lisibles, bien que n'ayant pas eu de couverture en plastique, certains documents sur les activités de la Mafia à l'étranger se trouvaient dans le portefeuille. Le trafic de stupéfiants en Afrique du Nord et en France, des comptes numérotés en Suisse, le jeu syndiqué en Grande-Bretagne, et la contrebande de différents pays étaient tous détaillés dans ces rapports. Bolan sourit intérieurement lorsque la signification du portefeuille devint claire. On voulait exporter l'Exécuteur !

Une jolie fille blonde vêtue d'un jeans en daim et rien d'autre s'occupait à lui soigner l'épaule et lui envoyait des œillades admiratives. La tempête se terminait et les autres dans la grande tente se plaignaient amèrement de l'effet des éléments sur les festivités, mais Bolan se fichait de se trouver dans le plus étrange ghetto du monde : ça semblait coller avec cette journée extraordinaire. La fille compléta ses soins d'infirmière et pressa contre lui sa généreuse poitrine. Elle embrassa son menton.

— Vous êtes chouette, lui dit-elle.

Bolan sourit et la repoussa doucement. Il prit un insigne de paix qu'elle avait entre les seins et le fit tourner au bout de la chaîne.

— Vous portez les insignes de la paix, moi ceux de la guerre. Je ne vous plairais pas.

Elle haussa les épaules.

— Oui, je sais, fit-elle, Parfois il n'y a qu'une ligne imperceptible entre la guerre et la paix. Je deviens violente aussi parfois.

Bolan leva les sourcils.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Vous auriez dû me voir le mois dernier à Washington.

Elle pressa de nouveau ses seins lourds sur le torse de Bolan et se tortilla langoureusement.

— Mais la vie comprend plus que la guerre et la paix…

Après un instant elle s'écarta vivement.

— Oh ! chouette ! Je viens d'avoir une idée terrible pour une chanson de contestation !

Bolan sourit et ferma les yeux. L'esprit de la contestation était partout. Il aurait aimé chasser cet esprit avec des chansons et des marches. Il repensa à Margarita, à ses pensées et ses actions. Qui avait raison, les Margaritas, les hippies ou les exécuteurs ? Bolan ne savait pas. Ses doigts frôlèrent le portefeuille, puis il le rangea. Il y réfléchirait. Peut-être l'Exécuteur devait-il voyager. Peut-être essayerait-il de « foncer dans le tas » en Europe.

Avec de petits rires, la blonde chuchotait dans son oreille. Il lui caressa le dos et lui fit une place dans le sac de couchage. Elle s'y glissa près de lui. Le sol en terre de la tente était trempé et elle avait les pieds boueux. Un curieux gosse avec des cheveux de zoulou se tenait de l'autre côté de la tente, grattant sa guitare et chantant une chanson sur l'injustice du monde. Bolan se détendit et essaya d'oublier les pieds boueux de la fille. Du début jusqu'à la fin, cette journée avait été incroyable…

---

[i] Célèbre réunion de la Mafia dans les Appalaches en 1957.

[ii] Voir *Guerre à la Mafia.*

[iii] Voir *Massacre à Beverly Hills*